John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.4

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME VII.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

ADAMS 220.6
v.7

TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le TOME VII.

Poésies.

Au Marquis d'Argens. Page 3.

Épître au Marquis d'Argens sur la prise de Schweidnitz. 5.

Au Marquis d'Argens sur un rhume que lui guérissoit le médecin Lieberkuhn. 11.

Au Marquis d'Argens sur le rhume qui avec Lieberkuhn le tenoit au lit. 16.

Au Marquis d'Argens. 23.

Épître au Comte Hoditz sur Roswalde. 27.

Épître à la Reine douairière de Suède. 36.

A ma soeur Amélie, en passant la nuit sous sa fenêtre pour aller en Silésie. 40.

A la Reine de Suède. 42.

Au Sieur Noël, Maître d'hôtel. 50.

A une chienne. 56.

Vers pour Mademoiselle Schidley, qui avoit envoyé au Roi une charrue angloise. 57.

A Voltaire. 59.

A Voltaire. 60.

A Voltaire. 61.

Epître. 63.

Epître à d'Alembert. 74.

Au Baron de Poellnitz sur sa résurrection. 84.

Épître à Mademoiselle de Knesebeck sur le saut qu'elle fit de son carrosse, lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents. 89.

Au Prince Frédéric de Bronswic. 96.

Épître au Comte de Hoditz sur sa mauvaise humeur de ce qu'il a 70 ans. 98.

Ode à mon frère Henri. 105.

Ode au Prince Ferdinand de Bronswic sur la retraite des François en 1758. 115.

Ode aux Germains. 125.

Ode au Prince héréditaire de Bronswic. 135.

Ode à ma soeür de Bronswic sur la mort d'un fils tué en 1761. 146.

Épitre à ma soeur de Bareuth. En 1757. 155.

Épître à ma soeur Amélie. 166.

Épître chagrine. 170.

Épître au Marquis d'Argens. 175.

Épître sur le hasard à ma soeur Amélie. 185.

Épître à ma soeur de Bareuth. 208.

Congé de l'armée impériale et du Maréchal Daun, après la bataille de Lissa. 213.

Au Sieur Gellert. 215.

Épître à Phyllis. Faite pour l'usage d'un Suisse. 217.

Au Marquis d'Argens, que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter Berlin. 220.

**

Épître à ma soeur de Bareuth sur sa maladie. 223.

A Milord Maréchal sur la mort de son frère. 231.

Épître au Marquis d'Argens. 244.

Lettre à Voltaire. 250.

Autre lettre à Voltaire, qui conjuroit le Roi de faire la paix. 253.

Lettre à Voltaire. 254.

Au Marquis d'Argens. 261.

Épître à Voltaire, qui vouloit négocier la paix. 265.

Au Marquis d'Argens, sur ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en prophète à Berlin, et qu'il avoit déjà des sectateurs. 273.

Sur la lecture du Salomon de Voltaire. 277.

A Voltaire. 278.

Épître à d'Alembert, sur ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France. 279.

Au Marquis d'Argens sur des louanges qu'il donnoit au Roi. 284.

A Voltaire. Toujours sur la paix. 287.

Au Marquis d'Argens, sur l'édition qu'il envoya au Roi des poésies de Sans-Souci. 291.

Au Marquis d'Argens. Après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz. 293.

A la Princesse Amélie, sur une négociation de paix qui échoua. 295.

Lettre à Voltaire. 297.

Épître au Marquis d'Argens. En lui envoyant les lettres de Phiphihu que le Roi avoit composées : elles contiennent une satyre du Pape, qui avoit envoyé au Maréchal Daun une toque et une épée bénites. 300.

La Princesse Amélie avoit écrit au Roi qu'elle craignoit bien que la paix ne se fit pas sitôt, et le Roi lui répondit par des vers. 303.

Épître. 304.

Conte. Les amours d'une Hollandoise et d'un Suisse, par correspondance. 308.

A Voltaire, qui avoit fait un compliment flatteur au Roi sur des vers qu'il lui avoit envoyés. 312.

Lettre au Marquis d'Argens. 314.

Épître au Marquis d'Argens, comme les Russes et Autrichiens bloquoient le camp du Roi. 319.

Épître au Marquis d'Argens. 327.

Epître sur la méchanceté des hommes. 336.

Le Stoïcien. 350.

POÉSIES.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Redoutez-vous, Marquis, la clameur importune
De nos ennemis les bigots?
Enhardis par mon infortune
Vous les voyez sur moi s'élancer à grands flots.
Je compare ces cris des docteurs idiots
A ceux d'un gros mâtin aboyant à la lune;
L'astre, sans y prêter attention aucune,
Continue en repos son majestueux cours.
Ayons un sens de moins, Marquis, rendons-nous sourds;
Et sachant imiter cette auguste planète,
Laissons le fanatique au fond de sa retraite
Librement contre nous tempêter et hurler,

Ses malédictions ne pourront nous troubler.
Que m'importe que me respecte
Un scarabée, un vil insecte?
Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraser.
Ce sont-là les beaux fruits que m'ont valu mes œuvres.
J'ignore par quel tour et par quelles manœuvres
Quelque scélérat de métier
A l'aide du larcin a pu les publier;
Amant respectueux des filles de mémoire,
Reçu chez Calliope, admis près de Clio,
Sans être insensible à la gloire,
J'étois poëte incognito.
Je n'ai jamais voulu m'affichant pour poëte,
Étourdir les passans du bruit de ma trompète,
Ni répandre mes vers dans l'idiot public,
De ses vains préjugés esclave pour la vie:
Je ne suis pas si fou, et n'eus jamais le tic
D'éclairer son foible génie
Aux rayons du flambeau de la philosophie.
Peut-il sentir, peut-il goûter
Des vers où le bon sens s'allie
Aux grâces de la poésie?
Il n'est fait que pour végéter.

Je l'abandonne à sa bêtise:
L'erreur est sa divinité;
Et tout auteur le scandalise
Qui lui montre la vérité.
Quand encor le démon du Pinde me domine,
Que mon esprit appesanti
Se ranimant excite un feu presque amorti,
S'il m'échappe en riant une pièce badine,
Sans que mon nom soit compromis,
Sans penser au public, ma Muse la destine
A désennuyer mes amis.

ÉPITRE

AU

MARQUIS D'ARGENS

SUR

la prise de Schweidnitz.

Si j'étois le bon homme Homère,
Je chanterois en beaux vers grecs
Ni chevillés, ni durs, ni secs,
Le grand exploit qu'on vient de faire.

Si j'étois Monsieur de Voltaire,
Par le dieu du goût inspiré,
Et par conséquent sûr de plaire,
Je vous peindrois Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce Le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.
Ne me croyez point assez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce siège achevé par nous:
Je laisse la rodomontade
A l'orgueil révoltant et fade
Dont s'infatuent nos jaloux.
Enfin la place est donc reprise,
Et nous réparons la sottise
De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.
Les postillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire
Du feu, des bombes, du canon,
Des approches, sappes, tranchées,
Des palissades arrachées,
Du globe de compression,
Des assauts, des brèches jonchées

De pandours sans confession
Précipités dans l'Achéron.
Ma Muse humaine et plus timide,
Ni de sang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muse boursoufflée,
Chante l'Europe désolée,
Victime de l'ambition:
Dans les champs de la fiction
Je choisis plutôt des images
Qui plaisent aux esprits volages,
Que les feux et l'explosion
Du Vésuve et de ses ravages.
Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai messager de patriarche,
L'olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant désirée
D'une paix sûre et de durée;
Alors tout rempli d'Apollon,
Cédant à l'ardeur qui m'embrase,
Et piquant des deux mon Pégase,
Je volerai vers l'Hélicon.
Mais en passant, je vous supplie,
Que ma Muse fort affoiblie,

Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime son feu presque éteint
Au brasier de votre génie.
Ah! Marquis, quelle est ma manie!
Tandis que par Bellone astreint
A risquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Don Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compose la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des François
Par la Pompadour réunie,
Jointe à la Suède, à la Russie,
Dois-je, hélas! penser à la paix?
Cette paix se fera sans doute:
Quand? et comment? je n'y vois goute.
Mon ame lente à s'agiter,
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore incessamment
Quelle espèce d'événement
Produira l'aurore future;
Et bien moins puis-je deviner
Quand ces potentats en démence,

Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur insolence.

Ah! quel Roi, quel sot animal!
S'écrira mon Marquis caustique,
Qui trottant comme un caporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au sort, il s'en plaint?
Un Monarque à si courte vue
Devroit loger aux Quinze-vingts.

Ah! Marquis, n'allez pas si vîte;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Testament.

Apprenez donc par mon organe
Que les scribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Israélite adultère,
Lui demandant quel châtiment
Elle méritoit pour salaire?

L'homme-Dieu, doux et débonnaire,
Leur répondit très-sensément:
Race pécheresse et perfide,

Qui de vous se croit innocent,
Lève une pierre et la lapide.
Aucun scribe ne lapida,
Et confondu par le Messie
Chacun se tut et s'en alla,
Et voilà mon apologie.
Croyez, Marquis, que ce trait-là
A mon sujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kauniz
De Richelieu jusqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Pussiez-vous tous les réunir,
Dont la raison géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.
Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands scrutateurs du destin,
Et qu'un infaillible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'esprit humain
Sur moi lance à l'instant sa pierre.

AU

MARQUIS D'ARGENS

sur un rhume,

que lui guérissoit le médecin Lieberkuhn.

Vous ignorez jusqu'à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène toussant, crachant,
Sous terre en triste compagnie.
De votre docteur ignorant,
Qui jase avec effronterie,
Et vous farcit très-lourdement
Des drogues de sa pharmacie
Et de grands mots d'anatomie,
Vous croyez le raisonnement.
Que vous dit il? Que votre vie
Est dans un danger imminent.
On voit que votre mal empire,
C'est une vérité de fait.
Le médecin doit-il redire
Ce que par malheur chacun sait?

Vous soulager est son affaire;
Mais saisir les sources du mal,
C'est ce dont votre original
Paroît ne s'embarrasser guère.
Hier au soir tout solitaire
Je réfléchissois à loisir
Sur les moyens de vous guérir;
Je disois: ô Destin contraire!
Contre d'Argens qui peut t'aigrir?
Ne poursuis plus en ta colère
Sa personne qui m'est si chère;
Le Marquis ne doit point mourir.
De larmes mes yeux s'obscurcirent;
Fatigué, mes sens s'assoupirent,
Et las de m'entendre gémir,
Le doux sommeil vint m'endormir.
Pendant qu'ainsi je me repose,
L'esprit encor plein de regrets
De vos maux et de leurs progrès,
Ma paupière à peine étoit close,
A peine je m'assoupissois,
Que soudain du fond d'une nue
Paroît un fantôme à ma vue,
Tout environné d'argumens
A l'œil vif, aux regards perçans;

La Vérité, si peu connue,
L'aimoit comme un de ses amans,
Et de ses rayons éclatans
Ombrageoit sa tête chenue.
C'étoit Bayle, qui si long-temps
Lutta contre les vrais croyans.

„ Je viens du palais d'Uranie,
„ *Dit-il*, pour te sauver d'Argens:
„ C'est mon fils, je suis son Élie;
„ Que mon esprit le fortifie.
„ Ses docteurs sont des ignorans;
„ Son mal n'est point la pulmonie,
„ C'est réplétion de génie;
„ Il faut que son cerveau purgé,
„ Soit subitement déchargé,
„ Par une main sage et hardie,
„ Du fiel que contre les bigots
„ Il a distillé dans son ame:
„ Sinon, tu verras qu'Atropos
„ Va sans pitié trancher sa trame.
„ Laisse-lui déchirer * * *;
„ Qu'il travaille sur Ocellus,
„ Et que son ardeur ranimée
„ Commente longuement Timée.

„ En frondant cet amas d'abus
„ Dont tous les peuples sont imbus. "
Il disparoît, et je m'éveille.
Ah! Marquis, mettez à profit
Le récit de cette merveille;
Qu'il soit ainsi que Bayle a dit.
Déjà votre teint s'éclaircit,
Votre peau redevient vermeille,
La mort vous respecte et s'enfuit,
La santé paroît; votre rhume,
Se distillant par votre plume,
Répandra son impureté,
Son venin et son âcreté
Sur plus d'un monstrueux volume.
Tremblez, pédans, docteurs fourrés,
Qui de vos mystères sacrés,
Et d'un ramas d'absurdes fables,
Amusez les sots méprisables
Dont vos autels sont entourés.
Déjà sa trompette resonne,
La renommée en tous lieux sonne,
Partout on l'entend proclamer
Que votre toux vous abandonne,
Que vous vous sentez enflammer
De courroux contre la Sorbonne.

Tous les bigots de s'alarmer:
Chacun d'eux craint pour sa personne;
On croit dans leur tripot bouffon
Que vous, nouveau Bellérophon,
Vous terrasserez la chimère:
Leur saint troupeau s'en désespère.
Tel quand de ses puissantes mains
Jupiter saisit son tonnerre,
On voit de crainte sur la terre
Trembler l'amas des vils humains.
Ainsi le Marquis de son foudre
Va frapper et réduire en poudre
L'erreur, les prêtres et les Saints.

AU

MARQUIS D'ARGENS

sur le rhume

qui avec Lieberkuhn le tenoit au lit.

Vous ignorez jusqu'à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène crachant, toussant,
A la fin de la comédie
Que tout mortel joûra céans.
N'en croyez point la pharmacie,
Ni l'absurde raisonnement
D'un docteur dont l'effronterie
Veut prouver par l'anatomie
Que vous souffrez réellement,
Et qui pour vous rendre à la vie
Va vous droguer cruellement.
Long-temps, à tête réfléchie,
Sur vos maux que Babet publie,
J'avois usé mon jugement.

Une

Une nuit où tranquillement
Je dormois, mon ame assoupie
S'abandonnoit tout mollement
Aux accès de sa rêverie,
Lorsque je crus voir Uranie
Dans la main un compas tenant:
Je suis depuis long-temps l'amie,
Dit-elle, de mon lit s'approchant,
De ce d'Argens qu'on vous envie.
Apprenez quelle est l'ennemie
Qui le poursuit si vivement;
Son nom est la Théologie.
Non, il n'est point dans tout l'enfer
Un monstre plus abominable,
Son cœur est plus dur que le fer,
Sa haine est toujours implacable.
Son courroux naquit surement
D'un mot que par plaisanterie
D'Argens a lâché sur * * *,
Ou d'un trait plus fin, plus sanglant
Contre le * * * * * *.
Depuis ce jour sincèrement
Elle hait sans discernement
Philosophe et philosophie.

Dans son premier emportement,
Son poil affreux se hérissant,
Tout ce qui s'offre à sa furie
D'abord elle l'excommunie.
Eh quoi! l'on ose m'attaquer?
Dit-elle; et quelle main hardie
Sans trembler peut me critiquer,
Et publiquement démasquer
Mes tours de charlatanerie?
Ah! qu'il apprenne à respecter,
Cet infame apostat, ce traître,
Tous ceux à qui sans les connoître
Il a le cœur de se frotter.
Qu'importe que mon crédit baisse,
Que la sainte inquisition
Ne rôtisse plus en mon nom,
Par zèle et par délicatesse,
Tous ces fous dont l'opinion,
Contraire à mon ambition,
Ou me scandalise, ou me blesse?
Non, non; je ne suis pas si bas,
Pour dévorer ces attentats,
Sans manifester ma vengeance:
J'ai des moyens en abondance;
Je veux m'en servir dans l'instant.

Elle part, et va promptement
Chez sa sœur la Sorcellerie.
Là tout ne vit que par magie:
Son antre affreux n'est point réel;
On y voit des images vaines,
Et des fantômes par centaines,
Mercure, Astaroth, Gabriel,
Des Satyres et des Sirènes;
Là pensant lire dans les cieux,
On bouffit les ambitieux
Des vains objets et des chimères
Qu'avoient trop adoptés nos pères.
Là s'est tapis le vieux serpent,
Et son tortueux instrument,
Dont Eve fut un peu tentée,
Quand la pomme elle eut entamée;
Ce qui très-malheureusement
Nous maudit éternellement.
C'est-là qu'arriva la harpie
Digne d'habiter ce séjour;
Elle se presse avec furie
Entre les farfadets de cour,
Et près du trône aussitôt crie:
Sachez, ma sœur, qu'on m'humilie;
Un François, un Marquis maudit,

Veut nous ravir notre crédit:
C'est un philosophe, un impie;
Il rit de la crédulité,
Et veut pour comble de folie
N'admettre que la vérité.
Ah! ma sœur, il faut qu'on le tue,
Ou pour jamais je suis perdue;
Et vous aussi, car vos destins
Sont en tout semblables aux miens.
Allons, que votre art s'évertue;
Broyez-moi, sans perdre de temps,
Les poisons les plus violens.
Oui, répondit la sorcière,
J'exaucerai votre prière;
Je veux que ce Marquis d'Argens,
Notre ennemi depuis long-temps,
Pour payer son effronterie,
Soit atteint de la pulmonie.
Mais il nous faut des actions
Et non pas de vaines paroles;
Faisons nos conjurations,
Leurs vertus ne sont pas frivoles.
Puis son esprit aliéné
Se trouble et tombe en frénésie.
Telle montant sur son trépied

Parut à Delphes la Pythie.
Son corps s'agite, elle frémit,
Puis d'un ton terrible elle invoque
L'astre présidant à la nuit;
Aux durs accens de sa voix rauque
La terre tremble et le jour fuit;
Tout se confond dans la nature,
Et parmi ce trouble et ce bruit
On entend un affreux murmure;
Éole a déchaîné les vents;
Déjà la sorcière impure,
En soulevant les élémens
Avec les aquilons barbares,
Sur un tas de vapeurs chargea
Des asthmes, rhumes et catarres,
Et les poussant les obligea
De fondre tous sur la retraite
Que le bon Marquis s'étoit faite.
Précédés de longs sifflemens
Arrivèrent les ouragans;
A vous par un effet magique
Tout leur venin se communique.
Voilà mon Marquis alité
Toussant, crachant comme un étique,
Et moi dans la perplexité.

Tandis que sur vous se deploie
Le mal avec son âpreté,
Quel est le triomphe et la joie
Qui brille avec férocité
Dans les yeux de votre Mégère!
C'en est fait de la vérité,
Dit-elle, et mon règne prospère.
Elle croit que dans les poumons
Consiste toute l'éloquence,
Et qu'un rhume et des fluxions
Réduisent un sage au silence;
Car elle entendoit l'ignorance
Plus applaudir dans des sermons
Les cris aigus que la science.
Mais mon Marquis l'attrapa bien,
Si la toux le force à rien dire,
Sans pérorer il sut écrire,
Et lui dédia Julien.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Ah! cher Marquis, quel grand sujet d'envie!
Vous n'êtes plus le seul dont Atropos
Dans nos cantons ait menacé la vie;
Tout comme vous j'eus une maladie;
Un gros catarre en m'accablant de maux
A de Berlin réjoui les bigots.
Mon sang pressé, trottant de veine en veine,
S'accumulant oppressoit mon cerveau,
Et redoubloit la fièvre et la migraine.
De mes poumons en forme de jets d'eau
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.
J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate;
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis
Je puisse au moins ressembler au Marquis;
Je m'en console et mon orgueil s'en flate.
Mon corps étoit de rouge tacheté,
Ainsi qu'une panthère marqueté.
Ah! ce récit vous émeut et vous touche,
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche,

J'en lis la marque en votre œil irrité;
Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade
Qui comme vous prétend être malade.
Mais, calmez-vous, je ne suis qu'apprentif;
Je n'atteins point à la longue tirade
De tous vos maux au cortège plaintif.
Gardez-les donc, mais sans qu'ils vous excèdent;
Selon vos vœux dès long-temps ils possèdent
Sur votre corps privilège exclusif.
Obstructions, vapeurs d'hypocondrie,
Relâchement, colique, strangurie,
Transports ardens, catarres, fluxions,
Poumons crachés, fièvre d'esquinancie,
La gale aux doigts, des ébullitions,
Un flux de sang, tantôt paralysie,
Vomissemens, vertiges, pamoisons,
Sont tous des maux remplis de courtoisie,
Prêts d'obéir à votre fantaisie;
Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour
Exactement on trouve être du jour;
Ainsi qu'on voit d'infames parasites,
Des souverains serviles satellites,
De leur essaim déshonorer la cour.

Ces maux affreux causent notre martyre,
Par eux enfin nous nous voyons détruire;
Mais près de vous trop familiarisés,
Par mauvais goût ou par bizarrerie,
Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaisez
Dans leur funeste et triste compagnie,
Et préférez par singularité
L'état fâcheux de souffrir maladie
Au doux plaisir qui naît de la santé.
Malade enfin par état, par coutume,
Un poële ardent dans le lit vous consume,
Et s'il advient dans un temps limité
Qu'Éguille un jour proprement vous inhume,
Sur votre tombe, au pied du grand autel,
Seront ces mots crayonnés par ma plume :
„ Ci-git, passant, l'auteur de maint volume,
„ Mort de frayeur d'avoir été mortel. "
Ah! qu'un héros dans une tragédie
En cent périls se puisse embarrasser,
Qu'à tout moment on tremble pour sa vie,
C'est là la règle, il doit intéresser.
Mais vous, Marquis, qui savez qu'on vous aime
Comment? pourquoi? par quel travers extrême
De vos dangers nous faut-il menacer?

Là, près de vous, poudreuse de l'école
Ne vois-je pas l'insolente hyperbole,
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,
Amplifier, grossir tous les objets?
Elle gangrène une foible piqûre,
Ou par malheur si sur votre encolure
Dans le miroir vos regards inquiets
Ont le soupçon d'une légère enflure,
Elle prédit votre prochain décès;
Et quand Eole en vos boyaux murmure,
Vous supposez qu'il va dans les forêts
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.

Chassez, Marquis, ce monstre qui m'outrage;
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un sage:
Je hais l'erreur, je hais la fausseté,
Des fictions le frivole étalage
Qui défigure et perd la vérité.

Ne pensez plus à tous ces noirs fantômes;
Ne craignez plus la mort, ni ses symptômes,
Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours
Ont sans relâche empoisonné le cours.

Et que mon bras à jamais vous délivre
De ces frayeurs qui troublent votre sort:
Pensez-y bien; vous négligez de vivre
Par la terreur que vous donne la mort.

En attendant le temps fuit et s'envole.
Déchirez-moi ce vilain protocole
Que vous tenez, et de votre urinal,
Et de ce pouls au galop inégal.
Tandis qu'encor Lachésis pour vous file,
Sans toujours craindre et sans toujours ouir
Ce que vous dit un docteur imbécile,
De votre temps apprenez à jouir.

ÉPITRE

AU

COMTE HODITZ

sur Roswalde.

O, singulier Hoditz! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encore, ce dangereux séjour;
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,
Vous riez de ces fous dont l'esprit mercenaire
N'amasse des trésors que pour les dépenser;
De ces fats dont l'orgueil sait si bien s'encenser,
Se dresse, se rengorge, et se mire en ses plumes;
Et de ces sombres fous qui dans les amertumes,

Toujours pour leur grandeur occupés de projets,
S'épuisent en travaux sans réussir jamais,
Mécontens du présent à leurs vœux peu sortable,
Cherchent dans l'avenir un sort plus favorable.
Vous avez rejeté ce dangereux poison;
Vous bornez vos desirs à suivre la raison.
Être heureux en effet, c'est bien la grande affaire:
L'orgueil est à mes yeux une triste chimère.
A quoi vous eût servi que valet grand seigneur,
Vous eussiez quarante ans déchaussé l'empereur?
Il est beau d'approcher de près du diadème;
Mais il vaut mieux encor dépendre de soi-même:
Ainsi vous avez su d'un choix prémédité
Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté;
Sans faste et sans apprêts, guidé par la nature,
Même sans y penser disciple d'Épicure.
Roswalde en héritage entre vos mains passé
Le disputa bientôt au palais de Circé,

Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Èbre,
Graces à vos talens est devenu célèbre:
Ce n'est plus ce donjon sombre et peu fréquenté
Qu'à peine on toléroit pour son antiquité;
C'est un séjour divin; les yeux et les oreilles
S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles;
Le Tasse et l'Arioste en deviendroient honteux,
S'ils voyoient vos travaux les surpasser tous deux.

Là des enchantemens l'ingénieux prestige
Produit à chaque instant prodige sur prodige;
Tout respire, tout vit, tout être est animé.
Par un charme soudain ce bois est transformé;
C'est un jardin superbe, et là-bas par miracle
Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle.
La nature paroît obéir à vos lois;
Tout s'arrange, se fait, se plie à votre choix.
Tandis qu'en avançant, on examine, on cause,
L'œil est soudain frappé d'une métamorphose:
En fuyant Appollon, plus prompte qu'un coursier,
Daphné subitement se transforme en laurier.

Là j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide;
Ici sont tous les dieux célébrés par Ovide;
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure et le dieu de l'enfer.
Ces dieux, qui n'existoient qu'au code poétique
Ont retrouvé chez vous autels et culte antique;
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux
Amènent la victime, et puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux dieux en sacrifice;
Ils aspergent l'autel du sang de la génisse;
Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour eux
Que l'ombre de Symmaque approuveroit vos jeux.
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules
Dont on charge à plaisir les peuples trop crédules,
Il voyoit par vos soins ressusciter le sien!
Mais vous aimez la fable en restant bon chrétien,
Et sans que la vraie foi puisse en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pigmée;

Je crus dans leur cité, quand leur essaim parut,
Être avec Gulliver tombé dans Lilliput:
Je semblois un géant envers cette peuplade,
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade;
Et la cité bâtie à leur proportion
N'avoit point de clocher qui m'atteignît au front.
Telle Virgile a peint la naissante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empressoit à l'ouvrage,
Et travailloit aux murs qu'avoit tracés Didon.
Bientôt d'autres objets nous font diversion:
De voix et d'instrumens la douce mélodie
Par un plaisir nouveau change et diversifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens:
Tant l'esprit des humains se plaît aux changemens!
Tantôt c'est l'opéra, tantôt la tragédie,
Ou bien le pantomime, ou bien la comédie,
Qui viennent tour à tour par leur variété
Ecarter les ennuis de l'uniformité.
Mais serai-je muet au sujet des actrices,
Ces Vestales qu'encor je ne crois pas novices,

Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de passer dans vos bras ?
Ce sérail de beautés qui forment les spectacles,
N'aiment que leur Sultan, respectent ses oracles ;
Sa volonté décide et marque leur devoir ;
Il fixe leur destin en jetant son mouchoir.
Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connoître ;
De ces lieux enchantés n'est-ce pas l'heureux maître ?
Génie infatigable, inépuisable, égal,
Et qui toujours nouveau demeure original.
Ainsi vos jours heureux sans embarras s'écoulent,
Les Amours enfantins et les plaisirs les moulent.
Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un beau soir
La rivale du jour vient de son crêpe noir
Obscurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, et d'abord reparoît la lumière.

Tel

Tel Dieu créant ce monde auquel il se complut,
Dit: que le jour paroisse, et la lumière fut.
A Roswalde aussitôt cent raquettes s'élancent,
Et remplissent les airs des feux qu'elles dispensent,
De leur gerbe brillante éclairent l'horizon
Et semblent suppléer au char de Phaëton.
Vos prestiges de l'art égalent la nature.
Mais ce jour fortuné penche vers sa clôture.
Pour le finir ainsi qu'il avoit commencé,
Mon Comte va choisir dans son peuple empressé
Un tendron de quinze ans: grands dieux qu'elle étoit belle!
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,
En elle auroient cru voir une divinité;
Si ce n'étoit Vénus, c'étoit la Volupté;
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pétrie.
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie;
L'Amour qui l'apperçoit, en rit malignement;
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.

Ah! qu'il est difficile en un sérail de belles
De contenter son goût sans causer des querelles!
Toutes comme Vénus et Pallas et Junon,
S'attendoient au mouchoir; chacune avoit raison.
Le plus sage des rois en entretenoit mille;
S'il pouvoit y suffire, il étoit plus qu'habile;
Mais mon Comte après tout peut bien être aujourd'hui,
Sans qu'il soit Salomon, plus Hercule que lui.
Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire?
Les mots me manqueroient pour peindre et vous redire
Les plaisirs différens qu'on savoure en ces lieux;
Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des cieux!
C'est ainsi qu'au dessus des pompeuses chimères
Qui flattent les mortels de destins plus prospères,

Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort,
Et libre de soucis, tranquille au sein du port,
O Comte! vous savez jouir, penser, produire;
Aussi des voluptés l'ingénieux délire
Partout sème de fleurs les traces de vos pas.
C'est dans ce choix surtout qu'on distingue ici-bas
Le jugement du fou du jugement du sage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélérinage,
L'un s'accablant de soins, de peines, d'embarras,
Est toujours projetant surpris par le trépas;
L'autre voit des objets le néant, la folie,
Profite des plaisirs et jouit de la vie.
C'est votre lot, cher Comte, il faut vous y tenir:
Le plaisir est le dieu qui vous fait rajeunir
Puissiez-vous en santé, dans le sein de la joie,
Passer encor long-temps des jours filés de soie!

ÉPITRE
A LA
REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE.

Quoi donc, ô tendre sœur! l'amour de vos parens
Vous a fait affronter Neptune et les autans?
Les abymes ouverts d'une mere orageuse
N'ont point épouvanté cette ame courageuse,
Qui vous faisant quitter le trône et vos Etats,
En comblant tous nos vœux vous remet en nos bras.
C'est en vain que le temps, l'éloignement, l'absence,
Ont sourdement miné votre austère constance;
Six lustres révolus n'ont donc pu réussir
A nous ôter ma sœur, de votre souvenir?
Des droits sacrés du sang l'inviolable empreinte
De nœuds jadis formés resserre encore l'étreinte.
Qu'un aussi grand exemple éclaire les mortels!

Assez et trop long-temps auprès de ses autels
L'Amitié languissoit isolée en son temple;
Dans nos jours dégradés il n'étoit point d'exemple
Que deux cœurs généreux, vrais et constans amis,
Sans un vil intérêt fussent toujours unis.
Le temple étoit désert, il menaçoit ruine,
Quand pour le réparer parut une héroïne:
Sur son front éclatant luit l'étoile du nord,
La douce majesté s'annonce à son abord:
Elle est par la déesse en son temple reçue;
Ses décombres plaintifs ont attristé sa vue,
Mais c'est par son secours qu'on va les relever.
Ma sœur, c'est donc ainsi que vous osez prouver,
En dépit des fureurs et des cris de l'envie
Contre les cours des rois, et leur règne et leur vie,
Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours
Des cœurs assez parfaits dignes de ses amours.
Allez, vils artisans de fraude et de mensonge,

Répandre*) sur les rois tout le fiel qui vous ronge ;
Vos efforts insensés sont désormais perdus ;
Ulrique en prendra soin, on ne vous croira plus.
Par des traits trop frappans elle a su vous confondre ;
Contre l'expérience il n'est rien à répondre.
Rentrez dans le néant dont vous êtes sortis,
Méprisés, détestés, confondus, avilis ;
Le coup qui vous écrase, est émané du trône :
C'est venger noblement les droits de la couronne,
Quand par l'aspect frappant de toutes les vertus
On atterre à ses pieds les monstres confondus.
Vous allez donc, ma sœur, sur les traces d'Hercule
Par de nobles travaux vous rendre son émule,
Écraser sous vos pas les calomniateurs,
Du vulgaire égaré dissiper les erreurs,
Venger les opprimés, et montrer qu'une Reine
Peut encor sur les cœurs régner en souveraine.

*) L'auteur du *Système de la nature*, qui conseille le régicide. L'auteur des *Préjugés*, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Qu'il est beau de donner d'aussi grandes leçons!
Ah! pour vous admirer, ma sœur, que de raisons!
Avez-vous vu nos cœurs voler sur le rivage,
Vous attendre à Stralsund à votre heureux passage,
Les peuples vous bénir, nos vœux vous devancer?
Sans doute en ce moment vous avez dû penser,
Quelque odieux que soit l'éclat du diadème,
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime;
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,
Sont tous par sentiment mes fidelles amis.
Ah! puissiez-vous, ma sœur, un temps immémorable
Profiter et jouir d'un sort si favorable!
Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les heureux;
Il en est moins encor chez ces ambitieux,
Qui de commandemens et de puissance avides,
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,
Sans remplir leurs désirs se laissent consumer.
Ma sœur, on n'est heureux qu'autant qu'on sait aimer.

A MA SOEUR

AMÉLIE,

en passant la nuit sous sa fenêtre pour aller en Silésie.

Sommeil, auteur du doux repos,
Restaurateur divin de la santé perdue,
Répands et jette tes pavots
Sur les yeux de ma sœur dans sont lit étendue.
Fais voltiger sur son chevet
Les rêves les plus agréables;
Qu'elle entende en rêvant les voix, sur son duvet,
Des Nymphes d'Apollon, de Sirènes aimables,
Chantant en chœur et d'un son net
La tablature chromatique,
Du *Contrapunto* pathétique,
Mêlé des plus savans motets
Tous harmoniques et bien faits.
Qu'aucun rêve effrayant n'altère
Ou n'échauffe son sang en sa course ordinaire;

Que la santé, dès son réveil,
Et la vigueur, sa sœur cadette,
L'accompagnent à sa toilette,
Demain dès que le jour finira son sommeil.
Pour moi, que le destin lutine,
Toujours dans des travaux, toujours forcé d'errer,
De fatiguer sans fin ayant pris la routine,
Je consens que Morphée ose encor me frustrer
Du doux repos, ma sœur, que mon cœur vous destine;
Et si vous en jouissiez,
Mes veilles et mes soins seroient tous oubliés.
Puissiez-vous donc dans votre asile,
Loin du fracas, loin de l'ennui,
En conservant l'ame tranquile,
Passer des jours heureux, et de plus douces nuits!
Pensant, ma sœur, que partout où je suis,
En quelque temps que ce puisse être,
Absent, ou bien à vos genoux,
L'attachement ne peut s'accroître
Que jusques au tombeau je conserve pour vous.

A
LA REINE DE SUÈDE.

Non, ma sœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,
L'amas accumulé des plus superbes titres,
Ces symboles pompeux de notre vanité,
Ne sauroient cimenter notre félicité.
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,
Tout mortel est soumis aux lois des destinées,
A souffrir, à se plaindre, à déplorer ses maux.
Les dehors sont divers, les états sont égaux.
Qu'importe donc quel rang décore ma misère?
Le bonheur n'est point fait pour ce triste hémisphère.
Sous la pourpre ou la bure obligé de souffrir,
Il est égal des deux qui sert à me couvrir.
A trouver ce bonheur on consume sa vie;
Peu d'humains ont joui de sa superficie:
L'un pensant le trouver en de vastes palais,
Quitte en le poursuivant ses paisibles forêts,

Et ses troupeaux féconds, son champ, son toit
de chaume;
Il arrive, et soudain disparoît le fantôme.
Les grands, remplis d'espoir, d'orgueil,
d'ambition,
Adorent du bonheur l'aimable fiction,
Et pour le posséder, de l'ardeur la plus vive
Ils poursuivent en vain cette ombre fugitive;
Au lieu de la saisir, ô perfides destins!
Ils trouvent des soucis, des revers, des chagrins.
Tel est le sort commun de ces rois qu'on
envie;
Par leur éclat trompeur la vue est éblouie:
En les voyant de près on gémit en secret
De leur sort que de loin l'ignorance admiroit.
Vous, dont l'éclat naissant d'une beauté
touchante
Fixa sur vous les yeux de la Suède inconstante,
Vous montâtes au trône où vous plaça leur
choix,
Et quoique fille, sœur, femme et mère de rois,
Le bonheur de chez vous s'échappa comme
une ombre;
Sous vos pas les revers s'accumuloient sans
nombre.

La Suède n'étoit plus l'Etat jadis fameux,
Vengeur des libertés des Germains belliqueux;
De son gouvernement la forme différente
Enervoit de ce corps la masse languissante.
Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir souverain,
L'anarchie opprimoit l'état républicain:
Des grands dégénérés de leur noblesse antique
L'intérêt personnel bornoit la politique;
Ils couvroient des beaux noms de lois, de liberté,
La honte de se vendre avec impunité.
Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,
Qu'un citoyen zélé, et fidelle à la Suède.
Vous voulûtes, ma sœur, dans ces cœurs dépravés
Ranimer des vertus les germes énervés:
Ce fut en vain; long-temps le vice qui les dompte,
Effaça de leur front la pudeur et la honte;
Par le lâche ascendant de la corruption
L'amour de leur pays n'étoit plus qu'un vain nom.
Dans les convulsions des discordes civiles,
Momens si dangereux, en désastres fertiles,

Au fort de la tempête un flot impétueux
Pensa vous engloutir dans ses flancs orageux:
Des esprits échauffés la fureur effrénée,
Par des conseils cruels aigrie, empoisonnée,
Confondoient tous les droits, ce qu'on pouvoit tenter,
Et les objets sacrés qu'on devoit respecter.
Ils osèrent sapper les fondemens du trône;
Mais votre fermeté soutint votre couronne.
Depuis, votre prudence éludant leurs assauts,
Sut appaiser leur haine et mater leurs complots.
Qu'il en coûte, ma sœur, pour acquérir la gloire!
Depuis ce temps encore une trame plus noire,
Attaquant vos appuis, voulut vous isoler;
Sans honte à ses projets osant tout immoler,
Elle alluma soudain le flambeau de la guerre,
De ses bras énervés nous lança son tonnerre,
Poursuivit votre sang établi dans le nord,
Et contre un Empereur dirigea son effort.
A peine à tant de traits étiez-vous échappée,
A peine voyoit-on la diète occupée

A rétablir la paix, objet de tous les vœux,
Que des troubles nouveaux et non moins dangereux
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.
Que ce royaume, ô dieux! vous a coûté de larmes!
La discorde en soufflant l'ardeur des factions,
Sut ranimer le feu de leurs dissentions,
Et tournant contre vous leur noire perfidie,
En vous calomniant aliéna la Russie.
La cabale depuis, marchant le front levé,
De l'ordre se jouant par l'État approuvé,
Epuisoit tous les fonds par sa folle dépense,
Et se plaisoit à voir renaître l'indigence.
Le Roi trop rabaissé, se vit hélas! réduit
A voir en spectateur son royaume détruit;
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,
Qu'il s'unît au parti qui lui faisoit outrage;
Et sans que ses cliens en fussent compromis,
Il agit de concert avec ses ennemis.
Ces traîtres endurcis bientôt vous traversèrent;
A rompre vos desseins leurs chefs se signalèrent,

C'étoit à Norkiœping, au fort des démêlés.
L'indigne Maréchal des États assemblés
Vous manqua, vous trahit et vous devint parjure.
Aucun tigre jamais n'a changé de nature,
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,
N'atteindront aux vertus dont brilloient leurs ayeux.
Il vous restoit au moins un époux cher et tendre,
Qui savoit partager vos maux et vous défendre;
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.
Voilà, ma sœur, voilà les sort des potentats,
Surtout des rois privés du pouvoir monarchique,
Tâchant de résister au torrent anarchique,
Des roseaux jusqu'au cèdre et des rois aux manans,
Tout mortel est en proie aux chagrins dévorans:
Un pauvre laboureur dont périt la génisse,
Sent sa perte aussi bien, souffre même supplice
Qu'un roi qui voit soudain avorter ses projets:
La douleur est égale, autres sont les objets.
Le pauvre a des parens ainsi que le monarque;
L'un et l'autre gémit des rigueurs de la Parque.

Un ami tendre, un père, une sœur, un seul fils,
Nous déchirent le cœur quand ils nous sont ravis,
Et nos fragiles corps, moulés sur un modèle,
Cèdent à la douleur quand elle est trop cruelle.
Ainsi tout est égal, soit grands, soit plébéïens,
La somme de nos maux l'emporte sur les biens.
Épicure, autrefois contredit dans la Grèce,
Mais dont on reconnut le grand sens, la sagesse,
Prescrivoit pour maxime à tous ses auditeurs
D'éviter avec soin les pièges des grandeurs.
Fuyez, leur disoit-il, les affaires publiques,
Et laissant consumer ces sombres politiques,
Conservez dans vos cœurs la paix et le repos.
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots
Qu'enfantoit chaque jour une guerre civile,
Fut respecté de tous et se maintint tranquile;
Tandis que dans le trouble et Pompée et César
Abandonnoient l'empire et leur sort au hasard.
Quand l'ame est fortement et long-temps agitée,
Par un essor si vif hors d'elle transportée,
Sa gaité disparoît, et laisse dans l'esprit
Un funeste levain qui le ronge et l'aigrit;

De

De ses noires vapeurs l'ambition l'enivre.
Ah! pour si peu de jours que nous avons à vivre,
Dans d'aussi vains projets faut-il se consumer?
Ce roi, ce souverain que l'on vient d'inhumer,
Voilà ses monumens qu'aussitôt on renverse,
Tout s'élève, s'accroît, enfin se bouleverse.
Alexandre conquit les plus vastes états,
Il meurt: tout aussitôt des courtisans ingrats
Partagent à leur gré les dépouilles du maître;
Ses enfans sont exclus. Un capitaine, un traître
A ses souverains nés fait souffrir le trépas.
Ainsi ce conquérant a livré cent combats,
Pour qu'un Démétrius et pour qu'un Ptolémée
Jouît de ses travaux, hors de sa renommée.
Voilà, ma sœur, à quoi mènent ces grands desseins:
Les politiques sont pareils aux Quinze-vingts,
Ils agissent sans voir; le destin les attrape;
Il fit que Romulus travailla pour le Pape,
Que David éleva Sion pour Mahomet.
Enfin aucun de nous ne sait trop ce qu'il fait,
De projets en projets notre espoir nous engage;
Il est, vous le savez, des hochets pour tout âge.

Rejetant de ces jeux la folle illusion,
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,
Et loin de ses complots, à l'abri de ses brigues,
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.
Ah! puissiez-vous, ma sœur, oublier pour jamais
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers et vos pertes
Par des prospérités à l'avenir couvertes!
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,
Puissiez-vous voir couler le reste de vos jours
Au sein de l'amitié! C'est le bonheur suprême.
Ce sont les vœux, ma sœur, d'un frère qui vous aime.

AU

SIEUR NOËL.

Maître d'hôtel.

Je ne ris point; vraiment, Monsieur Noël,
Vos grands talens vous rendront immortel.

Sans doute il est plus d'un moyen de l'être ;
Qui dans son art surpasse ses égaux,
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux,
Est dans son genre un habile, un grand maître ;
Des cuisiniers vous êtes le héros.
Vous possédez l'exacte connoissance
Des végétaux ; et votre expérience
Assimilant discrétement leurs sucs,
Sait les lier au genre de ses sauces,
Au doux parfum des jasmins et des roses,
Qui font le charme et des rois et des ducs.
Si quelque jour il vous prend fantaisie
D'imaginer un ragoût de momie,
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin,
Et des extraits produits par la chimie ;
L'illusion, le prestige et la faim
Nous rendront tous peut-être anthropophages.
Mais non, laissons ces repas aux sauvages ;
Même épargnons la chair des animaux ;
Prodiguez-nous plutôt les végétaux,
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.
Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,

Dont nos palais souvent trop enchantés
Sont mollement chatouillés et flattés!
Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent festins ne sauroient épuiser,
Vous inventez et savez composer
Ce que jamais aucun de vos semblables
Ne produisit pour s'immortaliser.
Aussi jamais, croyez-moi, la cuisine
Egyptienne, ou grecque, ou bien latine,
Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre esprit qui combine,
Et votre vive imagination.
Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ses banquets au salon d'Apollon,
Festins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des dieux qu'aucun ragoût n'égale;
Dont vous m'avez régalé ce midi.
Si l'on pouvoit ranimer Epicure,
Si la vertu de quelque saint hardi
Pouvoit encore le rendre à la nature,
Ah! que Noël en seroit applaudi!
Il choisiroit Noël pour son apôtre;
Il l'est déjà, car son travail vanté

A tout palais prêche la volupté ;
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,
Il est vainqueur de la frugalité,
Et surpassant le philosophe antique,
Noël réduit ses leçons en pratique ;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens
Les ont changés en Epicuriens.
Au temps passé la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,
Se contentoit de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière ;
On étoit loin de nos raffinemens,
On ignoroit nos assaisonnemens,
On recherchoit la viande la plus rare ;
Ce qui coûtoit le plus, passoit pour bon.
Pétrone ainsi peint le festin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y servit avec profusion
Des animaux entiers de toute espèce ;
D'un porc surtout le cadavre hideux
Si révoltant, si choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce ;
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiseau brillant du Phase,
Chapons, dindons, becs-figues et perdrix :

Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris;
Le cuisinier fut loué par bêtise,
Chacun mangea selon sa friandise,
On dévora le porc et ses débris.
Qui serviroit à présent à ses hôtes
Un tel repas? Au lieu d'être loué
Des successeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on seroit bafoué.
Les fins gourmets à table délicate
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier
Grossièrement travaille à la Sarmate.
On veut surtout qu'habile en son métier,
Par des ragoûts dont la saveur nous flate,
L'artiste ait l'art de nous rassasier.
Il faut encor, et j'allois l'oublier,
Que toute table élégamment servie,
Evite en tout l'air d'une boucherie;
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant;
Un tel objet d'horreur est révoltant.
Un cuisinier qui brigue la louange,
Doit déguiser les cadavres qu'on mange;
En cent façons il peut les disséquer,
D'ingrédiens il compose un mélange,
La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille.
Il imagine et jamais il ne pille
De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels;
C'est un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai César en fait de léchefrite,
Et surpassant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais sensuels.
Mais si ces vers tomboient à l'improviste
Entre les mains d'un bourru janséniste,
Zélé dévot et prompt à s'enflammer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monstre impie et sibarite
Qui prône trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.
Tout doux, tout doux, Monsieur le cénobite.
Plus de bon sens, de grâce, moins d'humeur;
Entre nous deux c'est la raison, docteur,
Qui seule doit juger notre querelle.
A ses décrets ne soyez point rebelle;
Elle vous dit, si vous pouvez l'ouir,
Prétends-tu donc laisser évanouir
Les dons du ciel qu'il verse en abondance?
S'il les donna, selon toute apparence,
Ce fut afin que l'on pût en jouir.

User de tout, c'est le conseil du sage;
Savoir jouir sans abuser de rien,
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage;
Et bien goûter l'avantage du bien.
Hâtez-vous donc, Noël, servez la table:
Je sens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts, on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoses;
Car puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour se nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choses.

A UNE CHIENNE.

Je t'envie, ô bichon! ta fortune prochaine!
Mon cœur voudroit te la ravir;
Le sort te fait passer dans les mains de la Reine,
Et te dévoue à la servir.
Ah! si le ciel vouloit par grâce
Me métamorphoser sous ton extérieur;
D'abord j'occuperois ta place:
La servir, l'admirer, ce seroit mon bonheur.

VERS

POUR

MADEMOISELLE SCHIDLEY,

qui avoit envoyé au Roi une charrue angloise.

O Miss! vous pensez donc à moi?
Cet instrument d'agriculture
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi,
Désigne trop à quel emploi
Vous allez mettre ma figure;
Tout autrement organisé,
Par vos mains métamorphosé,
Je m'en vais donc changer d'espèce.
Vous savez quelle fut Circé:
Vous lutes dans votre jeunesse
De quel effroi parut glacé
Le sage, le prudent Ulysse,
Lorsque Circé par artifice
Transforma tous ses courtisans
En autant d'animaux broutans,

Dans votre généalogie
Circé, dit-on, tient le haut bout,
Et vous lui ressemblez en tout,
Autant en beauté qu'en magie.
Mais pourquoi voulez-vous sur moi
Eprouver l'effet de vos charmes?
Vous savez que de bonne foi
Vous voyant je rendis les armes.
Désormais leur pouvoir fatal
Va charger ma tête chenue
Du joug pesant de la charrue,
Et me change en cet animal
Dont le pas lourd trace avec peine
Un léger sillon dans la plaine.
Certain Nabuchodonosor
Eut autrefois un pareil sort.
Jupiter prit bien l'enveloppe
D'un jeune et ravissant taureau
Pour enlever la belle Europe.
Quand l'Amour leur ceint son bandeau
On a vu les Nymphes, les belles,
Vers les dieux faisant les cruelles,
S'adoucir pour les animaux.
Ces traits ne nous sont pas nouveaux:
Léda soupira pour un cygne:

L'or même fut l'amant indigne
Qui triompha de Danaé;
Vous savez de Pasiphaé
Le goût bizarre et le caprice.
Mais le sexe est plein de malice.
Si pour gagner votre faveur
Il faut passer par telle chose,
Je risque la métamorphose,
Afin de fléchir votre cœur.
Quelle qu'enfin soit la figure
Où vous voudrez me transformer,
Je la prendrai, je vous le jure,
Si vous promettez de m'aimer.

A
VOLTAIRE.

Sur la fin des beaux jours dont vous fites l'histoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendoit au grand,
Des François un seul homme a soutenu la gloire.

Il sut embrasser tout: son génie agissant
A la fois remplaça Bossuet et Racine,
Et maniant la lyre ainsi que le compas,
Il transmit les accords de la Muse latine
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il saisit le génie,
Fit connoître au François ce qu'est l'attraction;
Il terrassa l'erreur, la superstition.
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

A

VOLTAIRE.

Combien Tiriot a d'esprit
Depuis que le trépas en a fait un squelette;
Mais lorsqu'il végétoit dans ce monde maudit,
Du Parnasse françois composant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paroît par les vers qu'il écrit
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poëte.

Aux bords de l'Achéron où son destin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorsqu'il en étoit temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépassés et tous nos sots vivans
Pourront donc aspirer à briller comme à plaire,
S'ils sont assez adroits, avisés et prudens,
De choisir pour leur secrétaire
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

A

VOLTAIRE.

Non, plus je ne veux à Paris
Avoir de courtier littéraire.
Je n'y vois plus ces beaux esprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'instruisant savoient me plaire.
Je ne veux de correspondans
Que sur les confins de la Suisse,
Province qui jadis étoit très-fort novice
En arts, en esprit, en talens,

Mais qui contient des bons vieux temps
Le seul auteur qui me ravisse
Par l'art harmonieux de modeler ses chants.
Ces Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie
Les sciences, la vérité:
Platon jusqu'en Egypte avoit même tenté
D'éclairer sa philosophie.
Désormais nos cantons charmés de ses attraits,
Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde

Tous deux réunis dans Ferney.
Vous m'enverriez votre extrait baptistère,
Que je n'en croirois pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu
En se fiant à l'apparence;
Je suis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de son sort,
Immortel par sa vie ainsi qu'après sa mort.

ÉPITRE.

Dans ce vaste univers, le globe où nous vivons,
Lui sert à mon avis de petites maisons.
De fous, d'extravagans, la bizarre cohue
De Lisbonne à Peckin offre en grand à ma vue
Un pré de mille fleurs richement émaillé :
Sur cette ample pâture, un esprit éveillé
Saisit malignement la fleur du ridicule,
L'extrait et l'assaisonne au fond de sa cellule.
Un Quaker me dira d'un air sombre et chagrin
Qu'il faut toujours couvrir les défauts du prochain :
Mais lorsqu'un fat abonde en traits de balourdise,
Loin d'en verser des pleurs, je ris de sa sottise.
J'aime à rire, il est vrai, même aux dépens des rois ;
Je hais le misantrope et les fronts trop sournois.

Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite,
Ce fou plus gai que lui, l'enjoué Démocrite:
Sans se fâcher de rien, il s'amusoit de tout;
De nos frivolités il avoit vu le bout.
Et qu'importe en effet qu'un esprit sot et louche
D'un flux de pauvretés jaillissant de sa bouche
M'étourdisse un moment, bavardant sans esprit?
Cet arbuste est restreint à porter un tel fruit:
A m'amuser de lui mon penchant me convie,
Son ridicule est fait pour égayer ma vie.
Oui, je te le confesse ici, mon cher Damon,
Ma rate qui sans toi risquoit l'obstruction,
T'entendant pérorer d'une mine effrontée,
En riant cet hiver, s'est si bien dilatée,
Qu'à ton seul souvenir mon mal a disparu.
Au beau monde, à la cour, Damon s'étoit intrus
Il décidoit de tout sans jamais rien comprendre;
Un cercle autour de lui se formoit pour l'entendre;

La

Là s'empressoit en foule un peuple curieux,
Tendant le cou, ouvrant les oreilles, les yeux,
Se pâmant de plaisir des traits de balourdise
Qu'innocemment Damon leur lâchoit par bêtise.
Je m'empresse, et je perce à travers le concours
Où notre fat s'épanche en sublimes discours.
La M*** a su, dit-il, toucher mon ame. —
Ah! Monsieur, c'est beaucoup d'allumer une flame
A soixante et dix ans. — Elle en a trente au plus,
Répond le discoureur; telle parut Vénus
Quand on la vit flotter sur le sein d'Amphitrite. —
Sur son discernement chacun le félicite;
Il avoue à la fin qu'il ne la connoît pas.
Quelqu'un d'officieux sentant son embarras,
De discours en discours vous le promène en France.
C'est le pays, dit-il, où brille la finance. —
Eh! Monsieur, ce royaume est si fort endetté. —
C'est le dernier effort de son habileté

D'épuiser les trésors de voisins économes;
Berne ainsi qu'Amsterdam lui fournissent des sommes.
Ah! quel plaisir aura le plus chrétien des rois,
Lorsque l'abbé Terray, par de nouveaux exploits
Englobant les voisins dans la chute commune,
D'un coup de plume un jour ravira leur fortune.
Voyez-vous, dans ceci tout est grand et nouveau;
Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de beau;
Mais quand un grand État vise à la banqueroute,
Le crédit abymé, le richard en déroute,
La consternation qui trouble les esprits,
D'un colosse ébranlé les étonnans débris,
La chute des Crésus tombés de leur pinacle,
L'ébranlement affreux que produit ce spectacle,
Le rend en même temps rare et majestueux. —
Eh! quoi! vous plaisez-vous au sort des malheureux? —
Non pas, mais on en parle, et ce sujet amuse —

Voilà vraiment, Monsieur, une excellente excuse —
On l'interrompt. L'un dit, en France on voit au moins
Que pour le militaire on épuisa ses soins.
Tant de fameux héros, il est vrai sans pratique,
Dans leurs savans écrits enseignent la tactique;
Il n'est dans leurs vieux corps pas jusqu'au caporal
Qui ne figure ailleurs comme un bon général:
Chez eux de ce grand art il faudra nous instruire. —
Oui, dit le Schach-Baham; mais j'y trouve à redire
Qu'à présent la colonne a moins d'admirateurs;
Les Thébains s'en servoient, et tous nos vieux auteurs
Trouvent cette ordonnance admirable et requise;
Sa masse enfonce tout, et même dans Moyse
Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu
Une colonne d'air, ou colonne de feu. —

Quelle érudition, s'écrioit tout le monde!
Science universelle! ô caboche profonde!
Mais le canon, Monsieur, ce foudre des guerriers,
Ecrase la colonne et flétrit ses lauriers;
Elle est détruite avant que d'agir — je m'en moque —
Comment la garantir? — je marche, avance, et choque —
Cela pourroit manquer — vous êtes trop craintif;
Trois rangs ne peuvent rien contre un corps si massif.
Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard ordonne
Que toujours le François vous attaque en colonne.
Ah! vous aurez le temps de mûrir vos projets:
Nous jouissons ici d'une profonde paix;
Du temple de Janus les portes sont fermées,
Les arts sont florissans à l'abri des armées,
L'envie est enchaînée, et les grands potentats
Font dans ce calme heureux prospérer leurs Etats. —

Cela vous plait à dire, a répondu mon homme;
De l'Espagne en Ecosse, et du Pont jusqu'à Rome,
Des esprits agités la fermentation
Va mettre incessamment l'Europe en action.
Pouvez-vous supposer que de sang froid on souffre
Qu'un royaume en trois parts par trois voisins s'engouffre,
Qu'on s'arroge des droits, que trois princes d'accord
N'aient pas même imploré les arbitres du sort?--
Qui sont-ils, s'il vous plait? — La France et l'Angleterre.
Vous les verrez bientôt portant partout la guerre,
Corriger et punir des écoliers mutins,
Qui jouant les grands rois, ne sont que des gredins. —
Ah! pour la Prusse au moins nous vous demandons grace. --
Peine perdue, il faut que justice se fasse.
Que diroit Richelieu, Philippe deux, Cromwel,
Grands hommes qu'illustra l'art de Machiavel,

Si dans nos jours déçus, de lâches politiques
Craignoient de s'égarer sur leurs pas héroïques?
On connoîtra dans peu la France et d'Aiguillon;
Le Sarmate a chez eux sonné le réveillon.
Vous allez voir du nord la fierté confondue;
Catherine sera par Mustapha battue,
Du fond de la Gothie un innombrable essaim
Des murs de Pétersbourg changera le destin;
L'Hellespont rassuré ne verra plus de Russe,
Et l'on extirpera jusqu'au nom de la Prusse.—
Ah! votre ame s'exalte, et vous prophétisez,
Dit doucement quelqu'un. — Les feux sont attisés,
Lui repartit mon homme; on va voir des miracles:
Ce sont des vérités et non pas des oracles. —
La Lippe à Buckebourg s'en réjouira bien,
Reprit-on, sans la guerre il ne tient plus à rien;
Voilà l'occasion, il pourra reparoître. —
Il est mort. — Ce matin j'en reçus une lettre. —

Non, il est mort, vous dis-je, un gros marchand forain,
Revenu de Bronswick, fut présent à sa fin. —
Mais ce marchand, Monsieur, est mal instruit sans doute. —
Eh! quoi! faut-il douter de tout ce qu'on écoute? —
C'est qu'aucun mort jamais du tombeau n'écrivit,
Qu'un marchand n'a d'objet que celui du crédit,
Et qu'on se voit moqué quand on est trop crédule. —
Non, répliqua Damon, je suis né sans scrupule;
Je crois tout bonnement: comment examiner,
Vétiller les propos, sans succès me peiner;
L'esprit toujours tendu, peser dans ma balance
La vérité dans l'un, en l'autre l'apparence?
Non, j'y vais rondement, je crois tout ce qu'on dit;
Journal, folliculaire, imprimé, manuscript,
Miracles, s'il le faut, rien ne m'est indigeste;
Je figure, il suffit, que m'importe le reste?

Mais, Monsieur, — mais Monsieur — mais La
Lippe est vivant.—
Que m'importe qu'il vive ou soit agonisant?
Voilà comme on entend raisonner le vul-
gaire.
Diderot prévenu croit tout homme un Vol-
taire.
Il se porte avec zèle à vouloir l'éclairer;
Il y perdra ses soins, sans le régénérer.
Mais vous, mes chers amis, qui dévorés de
gloire,
Voulez tracer vos noms au temple de mé-
moire,
Hélas! examinez le public en détail,
Stupide, ignorant, sot, méprisable bétail;
C'est là l'organe impur de votre renommée;
Au prix de votre sang il vous vend sa fumée:
Vous placez le bonheur dans l'appât décevant
D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant;
Mais il blâme souvent, car la chance est dou-
teuse.
Trompé par des frippons, sa langue veni-
meuse
Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apostat;
Ce philosophe étoit la gloire de l'Etat.

Un pontife insolent, natif de Naziance,
Calomniant ses mœurs, sa bonté, sa clémence,
En fit un monstre aux yeux de la postérité.
Après plus de mille ans parut la vérité.
D'Argens rendit justice aux vertus du grand homme;
La superstition en frémit jusqu'à Rome,
Et le mensonge impur effacé de son nom
Rétablit pour jamais sa réputation.
Que nous importent donc les rumeurs du vulgaire?
Il critique, il approuve, il outrage, il révère,
Il tourne à tous les vents; qui connoît ses ressorts,
L'excite en se jouant, ou calme ses transports.
C'est l'immortalité dont l'espoir nous enivre.
En sauvant notre nom, nous croyons encor vivre;
Mais sitôt que la tombe a renfermé nos corps,
Les vains bruits du public sont perdus pour les morts;
Ce sont des préjugés, il n'en faut point au sage;
Il saura mépriser ce vil aréopage.

Mais que fais-je? et de moi que penseroit
Zénon?
Tandis que je combats la vanité du nom,
D'un ascendant vainqueur sentant l'effort su-
prême,
Mon cœur de ma raison contredit le système.
Je repolis ces vers au point de m'énerver,
Pourquoi? Pour qu'à Ferney l'on puisse m'ap-
prouver,
Et qu'on imprime un jour dans quelques vers
grotesques:
„ Il est le moins mauvais des rimailleurs tudes-
ques. „

ÉPITRE

à

D'ALEMBERT.

Vous ne le croirez point, sage Anaxagoras,
Qu'au siècle où nous vivons, il soit en ces États,
Même au sein révéré de notre Académie,
Un ennemi secret de la philosophie,

Qui jadis reconnu pour très-mince aumô-
nier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-esprit pesant nourri * * * *,
Soutient que tout penseur qui régimbe à son
frein,
Que tout bon raisonneur n'est qu'un franc li-
bertin,
Aux plaisirs adonné, séduit par Epicure,
Qui suit brutalement l'instinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adversité,
Où ce penseur hardi tristement alité
Verra de près la mort qui de sa faux tran-
chante
Dans ses sens affoiblis portera l'épouvante;
Qu'alors ses goûts charnels se réduisant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chré-
tien.
Passe qu'en un sermon un sot ainsi s'ex-
prime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.
Faut-il donc me guetter au moment du
trépas,

Pour me persuader que deux fois deux font
quatre?
Je le crois en santé, sans même en rien ra-
battre;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent
qu'un,
Je renvoie aussitôt ce zélé fanatique
Aux premiers élémens de son arithmétique;
Ou je lui dis: Monsieur, quelle est la pension
Que le synode attache à votre fonction? ...
Mille écus... Mais, Monsieur, si contre votre
attente
On vous dit, les voilà; vous comptez trois
cent trente:
Les yeux tout enflammés, frémissant de fureur,
Vous vous rûrez d'abord sur ce mauvais pa-
yeur...
Distinguo, me dit-il, c'est un fait ordinaire,
L'autre est de notre foi l'ineffable mystere. ...
Et garde donc pour toi ton merveilleux secret.
Pourquoi le divulguer? tu n'es qu'un indiscret,
Qui, l'esprit tout farci de contes incroyables,
Viens pour des vérités nous débiter tes fables.
Crois-tu donc, si j'étois malade agonisant,
Obsédé par malheur d'un cafard insolent,

Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête
Accoucha de Minerve, et qu'en chômant sa fête,
Je pourrois à l'instant recouvrer ma vigueur,
Crois-tu que ce propos m'induiroit en erreur?
Non, ce fourbe y perdroit toute son industrie.
Le cigne de Léda, * * * *
Jadis ont fait fortune auprès des potentats,
Lorsqu'on étoit crédule et qu'on ne pensoit pas.
Le monde étoit tombé dans ces temps en syncope;
Maintenant la raison, l'esprit se dévelope
Rien n'est cru s'il n'est pas clairement démontré,
On rejette un verbiage obscur mais consacré,
Aux mots vides de sens ont succédé des choses,
Par des effets certains nous remontons aux causes,
La nature muette apprit à s'exprimer,
On sut l'interroger, et même l'animer.
Les miracles dès-lors à nos yeux disparurent,
La vérité règna, les charlatans se turent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et partout la raison poursuivit les erreurs.
Non, non, dit mon cafard, c'est par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge. . . .

Eh! quoi donc! grand docteur, connois-tu Spinosa?
Qui jamais de débauche en son temps l'accusa?
Et Bayle, plus profond, qu'un faquin méprisable
Persécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant sensuel ne put le détourner
Du plaisir de penser et de bien raisonner.
Et ce bon Empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc Aurèle,
Penses-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?
O fureur de parti! rage théologale!
C'est toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus et de leurs sectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante et douteuse,
Tout cagot sans rougir aima fraude pieuse;
L'audace osa forger les livres Sybillins,
La legende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On supposa depuis de fausses décrétales,
Et la religion n'offrit que des scandales.

Faut-il pour appuyer la simple vérité
Qu'un mensonge odieux souille sa pureté ?
Jamais Newton, ni Locke en leur philosophie
N'ont mêlé des poisons aux sucs de l'ambroisie;
L'expérience en main ils surent se guider.
Ils prouvent; c'est ainsi qu'il faut persuader.
Mais si l'on en croyoit la troupe consacrée,
En soutane, en rabat, à tête tonsurée,
Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout aussi méchants qu'eux,
Deviendroit un objet indigne de nos vœux,
Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable;
Pour assouvir sa rage, il rend l'homme coupable;
Non content d'exercer sur lui sa cruauté,
Il prétend le punir durant l'éternité;
Si Lucifer sur nous eût usurpé l'empire,
Notre condition ne pourroit être pire.
Ce n'est point là le Dieu dans mon cœur adoré;
Le mien doit mériter un hommage éclairé.
La terre me l'indique et le ciel me l'annonce;
Un but marqué dans tout, en sa faveur prononce:

Mon estomac digère, et des sucs nourrissans
Vont réparer mon être et prolonger mes ans;
Mon œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre,
Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
Et si j'ai de l'esprit, celui dont je le tiens,
En doit posséder plus que n'en ont les humains.
Qui pourroit me donner ce qu'il n'a pas lui-même?
Voilà pourquoi j'admets ce mobile suprême.
Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
Ont deviné les lois qui meuvent l'univers;
Les astres dans leur cours ont une allure stable;
Comment un pur hasard, inconstant, variable,
Pourroit-il maintenir ces éternelles lois,
Dont l'art pousse et suspend tant de corps à la fois?
Convenons donc qu'un être intelligent préside
Au ressort qui produit ce spectacle splendide;
Mais sans le définir mon cœur doit l'adorer.
Sans lui je ne pourrois vivre ni respirer:
Donc ce divin moteur est bon par excellence;

Au

Au dessus des mortels, à l'abri de l'offense,
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.
Je me suis vu souvent sur les bords du Léthé,
Et j'aurois entendu hurler de près Cerbère,
Si l'enfer n'étoit pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut;
Recueillant mes esprits, concentré en moi-même,
Je fus inébranlable, et ferme en mon système;
L'erreur que je bravois, étant plein de santé,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité;
Aucun doute importun ne troubla ma conscience,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'assurance.
C'est lorsque notre esprit jouit de sa vigueur
Qu'il faut examiner, sonder la profondeur
Des secrets enfouis au sein de la nature,
Trouver la vérité dans cette nuit obscure,
Peser tout mûrement, avancer à pas lents.
Quand on s'est décidé sur ces points importans,
Rien ne peut plus dès-lors troubler la paix de l'ame.

Mais quoi! déjà ces vers font-ils rougir ***?
N'entends-je pas les noms de relaps, d'apostats?
Nous sommes à ſes yeux plus vils que des forçats;
Je ſuis un échappé des bancs de ſes galères,
Ses droits ſur moi ſont tels que s'en font les corsaires
Sur ceux que la victoire a rendus leurs captifs.
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a su briſer les chaînes.
Heureux qui délivré de ces lois inhumaines,
De ce joug de l'eſprit, mortel à la raiſon,
Méprise également Satan comme Pluton;
Qui d'un bras vigoureux terraſſe le menſonge,
Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe ſe plonge.
Tels ſont mes ſentimens, ô profond d'Alembert!
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,
Je tâche en tolérant leur fougueuſe ſéquelle,
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;
Mais ces ſoins ſont perdus et mes efforts ſont vains,
Un mortel rendroit-il des tigres plus humains?

Aussi froid au sujet de dispute et de haine,
Au fanatisme affreux dont leur mal se gangrène,
Qu'exempt des passions dont la frivolité
Entraîne à décider avec témérité,
J'ai consacré mes jours à la philosophie.
J'admets tous les plaisirs innocens de la vie,
Et sachant que dans peu ma course va finir,
Je jouis du présent sans peur de l'avenir.
Quel est après la mort l'épouvantail à craindre?
Seroit-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre,
Et que nos sots dévots ont depuis adoptés?
Quittons, quittons l'amas de ces absurdités:
Pensons comme on pensoit dans le sénat de Rome.
Que lui dit Cicéron, ce Consul, ce grand homme?
„ Rien ne reste de nous, Messieurs, après la mort. "
Mais faut-il s'affliger que tel est notre sort?
Si le corps et l'esprit souffrent la même injure,
Je rentre et me confonds au sein de la nature;

S'il échappe au trépas un reste de mon feu,
Je me réfugîrai dans les bras de mon Dieu.

AU

BARON DE POELLNITZ

sur

sa résurrection.

Ah! vous voilà ressuscité, Baron!
Et près d'entrer dans la fatale barque,
Heureusement repoussé par Caron
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,
Vous vivrez donc en dépit de la Parque.
Avouez-nous que vous êtes plus fin
Que Caron, joint avec l'esprit malin.
Il espéroit d'un Baron bonne aubaine;
Il se flattoit qu'il viendroit la main pleine
De bons ducats, louis, fréderics d'or,
Pour lui payer tous les frais du transport.
Mais le Baron poliment lui proteste
Qu'il n'est venu qu'en équipage leste,

Que méprisant l'or et les vils métaux,
Et que n'ayant su payer de sa vie
Créanciers qui servoient sa folie,
Il n'est séant de payer ses bourreaux.
Tout aussitôt de ces morts qui passèrent
Aux sombres bords, mille voix s'élevèrent;
Ils disoient tous : nous lui fimes crédit,
Et notre argent jamais il ne rendit.
Distinctement, la mine refrognée,
Le vieux Caron ces propos entendit,
Et d'un grand coup de sa rame empoignée
Qui durement sur votre dos fondit,
Vous repoussa de sa barque et de l'onde;
D'un soubresaut vous revintes au monde,
Et notre vieux Baron il nous rendit.
Qu'on est heureux quand domptant ses foiblesses
On se refuse à l'appât des richesses!
Un avare est un faux calculateur,
Qui se méprend sur le fait du bonheur,
Qui sans jouir, sournois dans sa cellule,
Sans cesse amasse et sans cesse accumule,
Un rustre enfin, dont l'esprit sot et lourd
Ne connut point les charmes de l'amour,

Des beaux esprits les fines gentillesses,
Et les plaisirs des princes, des princesses,
Qui, hors Plutus, pour tout le reste est sourd.
Mais vous, Baron, peu soucieux d'espèces,
Vos jours sont purs, et votre esprit serein
N'est point distrait des soins du lendemain;
Vous ignorez et calcul et finance,
Et ne vivez que de bonne espérance.
Ainsi pensoit la grave antiquité.
Souvenez-vous qu'en Grèce les sept sages
Ont reconnu de plus grands avantages
Dans l'humble état d'honnête pauvreté,
Qu'à posséder de vastes appanages,
Les vils objets de la cupidité.
Votre Mentor vous a dans la jeunesse
Souvent parlé du puissant Roi Crésus
Nageant dans l'or, plongé dans la mollesse,
Et d'un manant nommé le pauvre Irus.
L'orgueil du Roi se fondoit sur Plutus;
Il s'égaloit aux dieux par sa richesse,
Quand tout-à-coup le conquérant Cyrus
Dans des combats détruisit son armée.
L'ame du Roi, de douleur abymée,
Ne sentoit plus qu'horreur, que désespoir;
Tandis qu'Irus, insensible et tranquille,

Vit l'ennemi s'emparer de la ville,
Voler, piller, brûler, sans s'émouvoir.
La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,
Nous met encore à l'abri de la crainte.
Sans bien on a l'esprit toujours égal;
Tandis qu'on voit ces grands, ces ames vaines,
Se consumer en d'inutiles peines,
Pour se soustraire à leur destin fatal.
Loin des chagrins qui rongent ces illustres,
Vous avez su, pour avoir mieux choisi,
Sur votre chef rassembler seize lustres,
Vivant toujours joyeux et sans souci.
Ne changez donc jamais de conduite,
Dépensez tout, soyez bon parasite,
Et vous vivrez satisfait et content,
Toujours heureux et toujours jouissant
Des biens qu'enfin vous laissa la fortune.
Lorsque vos yeux sont chargés de pavots,
Un rêve affreux d'une image importune
Ne troublera jamais votre repos.
Permettez donc encor que je compare
Votre destin au sort d'un vieil avare.
Quand le jour vient, ce jour tant odieux,
Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,

Ce gros richard qu'on dit homme de mise;
Tout moribond péniblement s'épuise
A fabriquer un ample testament.
Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formalise,
Vingt avocats affamés, disputant,
Trouvent pour eux ses biens de bonne prise,
Et vont réduire, en vous le commentant,
Ses volontés et ses dons à néant.
Vous êtes sûr, en perdant la lumière,
Qu'exactement on exécutera
Et codicille et volonté dernière;
Car, vieux Baron, rien ne vous restera,
Et vous serez votre héritier vous-même.
Que j'applaudis encor sur ce point-là,
Ainsi qu'en tout votre prudence extrême!
Mais je m'égare en n'appercevant pas
Que ce n'est point, ô Pœllnitz! votre cas;
Car si Caron veut que notre séquelle
Du noir Pluton n'habite les États
Qu'en lui payant le fret de sa nacelle,
Exempt, Baron, à jamais du trépas,
Vous jouirez d'une vie éternelle.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE DE KNESEBECK

sur

le saut qu'elle fit de son carrosse lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents.

Qui m'auroit dit qu'un jour sur ma guitare,
Dont les accords sont peu mélodieux,
Je chanterois, à l'envi de Pindare,
Des Prussiens les exploits glorieux;
Non ces combats qui renversent les trônes,
Mais les hauts faits d'illustres Amazones,
Plus beaux, plus grands et plus merveilleux.
Viens Calliope, il faut que tu m'inspires,
Pour bien chanter ces exploits étonnans.
Ah! je te vois, en me rebutant, rire
Qu'un vieux soudard, chargé du poids des ans,
Le front ridé, les cheveux blanchissans,

Se croie encor dans l'âge du délire,
Et d'Apollon veuille toucher la lyre.
Hé bien! sans toi, sans tes puissans secours,
Pour réveiller cette flamme divine,
Il suffira que ma Muse mesquine
Se représente avec tous ses atours
La Knesebeck, ce vrai phénix des cours,
Et de nos temps la plus grande héroïne:
Oui, je la vois; son air est assuré,
Son front serein; son esprit ferme et calme,
Qu'aucun péril n'a jamais altéré,
Est toujours sûr de remporter la palme.
Telle autrefois, défendant les Latins,
Près de Turnus parut cette Camille,
Tant célébrée autrefois par Virgile,
Dont la valeur retarda les destins
Du bon Enée et des guerriers troyens.
Notre Nymphe est plus belle et plus jolie,
Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie,
Moin sanguinaire en livrant des combats;
Mais préférable en pudeur, en appas,
A ce qu'étoit la Nymphe d'Italie.
Aurai-je assez de force en mes poumons
Pour vous chanter sans abaisser mes sons,

Sans verbiage, en rapporteur fidelle,
Ce qui rendit cette fille immortelle?
Non, ce n'est point l'adresse des coursiers
Qui triomphoient aux joutes olympiques,
Et dont Pindare en ses vers héroïques
Peint les héros couronnés de lauriers;
Mais ce seront des efforts de courage
Qu'Hercule auroit eu peine d'égaler:
Voir de la mort la redoutable image,
Et cependant agir sans s'ébranler.
Venons au fait; tableau d'après nature
N'a pas besoin d'être orné de bordure;
Ceci n'est point la légende d'un saint,
Mais un grand fait reconnu pour certain.
La Knesebeck, sur un beau char portée,
Se promenoit au parc près de Berlin;
D'un ciel tout clair l'aspect l'avoit tentée
De respirer un air pur et serein,
Qu'en toute ville opulente, habitée,
Il faut chercher dans les champs au lointain.
Son char à peine a passé la limite
De nos remparts, que ses coursiers ardens
Trop ressemblans aux chevaux d'Hyppolite,
Bientôt fougueux prennent le mors aux dents;

Mais aucun monstre à gueule flamboyante,
Le dos couvert d'écaille jaunissante,
Du fond des eaux sur eux ne s'élança;
Un hasard seul ainsi les courrouça.
Mon héroïne, en gardant contenance,
Vit sans pâlir, la grandeur, l'éminence,
Du sort affreux qui ses jours menaça.
Là se présente à son ame assurée
Les flots profonds des rives de la Sprée.
Ah! quel spectacle affreux et plein d'horreur,
D'être exposée à se voir bien mouillée,
Et qui pis est, engloutie ou noyée!
Quand à la cour on est Dame d'honneur,
Que faire hélas! en un pareil malheur?
Désespérer est chose fort commune;
Mon heroïne avoit un plus grand cœur:
Elle sut bien gouverner la fortune,
Et se sauver par excès de valeur.

Tel et moins fier parut le grand Eugène,
Quand de Belgrad à demi ruiné
Accélérant la conquête prochaine,
Il fut soudain des Turcs environné;
Il soutint bien l'honneur du diadème,
Prenant d'abord un parti décisif,

Il marche au Turc dans ce péril extrême,
Le bat, le force, et le rend fugitif.
Mon héroïne agit en tout de même,
Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,
Hors de son char, sans se désespérer,
L'air assuré, le maintien toujours libre,
Elle s'élance, et connoissant à fond
Les lois qu'observe un corps en équilibre,
Elle retombe heureusement à plomb;
Tandis qu'au loin, d'une course rapide,
Ses six coursiers entraînèrent leur guide.
Tout étoit grand; la résolution,
Et le projet, et l'exécution,
Qui délivra notre illustre héroïne
Du soin fâcheux, plus qu'on ne l'imagine,
De présenter ses charmes à Pluton,
Ou d'assister dans ce gouffre profond
Au grand couvert de Dame Proserpine,
Ce qui n'est plus à présent du bon ton.
Que Rome encor avec faste publie
La fermeté, l'audace de Clélie,
Dont le cheval rapidement nagea,
En la sauvant du camp de Porséna;
Au quadrupède en est tout le mérite;

Mais la Romaine ainsi prenant la fuite,
A sa parole indignement manqua.
La Knesebeck n'étoit point en ôtage;
Elle pouvoit selon sa volonté
Sauter d'un char dont la rapidité
Près de quitter les dunes du rivage
Alloit noyer elle et son équipage.
Plus d'un guerrier a partagé l'honneur
De ses exploits avec toute l'armée;
Quand d'un beau feu sa troupe est animée,
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.
Mais notre belle a le noble avantage
Plus recherché, plus rare et plus flatteur,
Que ses exploits lui sont dûs sans partage;
Par sa valeur surmontant le danger,
Elle dédaigne un secours étranger.
Si tout concourt à sa solide gloire,
Il manquera pourtant à son histoire
Un grand poëte, un célèbre artisan,
Comme il en fut aux bords de l'Eridan.
Combien de noms, bien dignes de mémoire,
Sont peu connus dans ce vaste univers?
Un exploit perd, s'il n'a pour le repandre

Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.
A tout propos on nous cite Alexandre,
Sans rappeler les faits d'un conquérant
Aussi rapide, et dans le fond plus grand,
Qui subjugua lui seul l'Asie entière.
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,
C'est qu'il ne put trouver dans le levant,
Pour relever sa vertu guerrière,
Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère.
Ce Tamerlan se trouvoit dans le cas
Où vos exploits seront réduits, ma chère;
Pour les chanter vous ne trouverez pas
Un Arioste, un Dryden, un Voltaire.
De ces grands saints, je suis l'humble valet,
Et leur trompette en mes mains est sifflet.
Quel prix auront des vers velches, tudesques,
Sans élégance, encor moins pittoresques,
Et réprouvés par l'Abbé d'Olivet.
Un rimailleur rebuté d'un puriste
A devant lui la perspective triste,
Qu'étant beaucoup rabaissé sous Brébeuf,
Il est chanté par le coq du Pont-neuf.
Mais en dépit des talens que refuse
Le dieu des vers à mon ingrate Muse,

Je puis pourtant, sans trop m'aventurer,
A l'univers prouver et démontrer
Qu'on trouve ici parmi nos prussiennes
Autant et plus que n'a souvent vanté
La très-bavarde et docte antiquité
Dans les hauts faits de ses concitoyennes;
J'honore fort Homère et ses Sirènes,
Mais quoi qu'ait dit ce grand poëte grec,
Je lui soutiens que sa Pentésilée
Ne peut en rien jamais être égalée
A notre illustre et brave Knesebeck.

AU

PRINCE FRÉDERIC

DE BRONSWIC.

Les fruits nés dans les sols arides
De Berlin et de Sans-Souci,
Quand tout a le mieux réussi,
Ne valent pas les fruits splendides
Du beau jardin des Hespérides:

Ils

Ils étoient d'or, et leurs appas
Eblouissoient les cœurs avides
Qui préféroient ces biens solides
A des fruits bien plus délicats.
Virgile aux chants de l'Énéide
Nous peint d'un trait son pinceau
Énée, ayant Vénus pour guide,
A peine hors de son vaisseau,
Qu'il trouve au milieu des bois sombres
La pomme d'or et le rameau:
Il le saisit; un don si beau
Fut pour le Roi des pâles ombres.
Pour moi, si par faveur du sort
Je cueillois un fruit aussi rare,
Je n'offrirois pas ce trésor
Au noir souverain du Ténare,
Mais vous auriez la pomme d'or.

ÉPITRE

AU

COMTE DE HODITZ

SUR

sa mauvaise humeur de ce qu'il a 70 ans.

Je vous ai vu, cher Comte, accablé de tristesse.
Vous voulez secouer le joug de la vieillesse;
Vous voulez être tel que vous l'avez été.
Mais on regrette en vain la vigueur, la santé;
Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'envole.
L'amour propre en gémit, le sage s'en console.
Dix lustres surchargés de vingt hivers complets
Rangeroient Mars lui-même au rang des ****:
Hercule à septante ans ne seroit plus Hercule,
Sa massue orneroit le bras de son émule.
Rien n'est stable, et le temps absorbe et détruit tout.
Vous vivez cependant et vous êtes debout.

Combien peu de mortels ont atteint à votre âge ?
Vous en avez joui, que faut-il davantage ?
Remerciez plutôt le ciel de ses bienfaits.
Si vos sens épuisés ne trouvent plus d'attraits
Dans le sein des plaisirs, au milieu de ces fêtes
Où vous entassiez conquêtes sur conquêtes,
Songez donc que Voltaire et même Richelieu
Ne vont plus à Paphos en invoquer le dieu.
Ce sérail si peuplé, ce séjour de délices,
Devient à vos regards un gouffre de supplices.
Vous avez consumé ces feux dont le retour
De désirs renaissans attisoit votre amour,
Et d'un corps languissant la vigueur affoiblie
Vous livre aux noirs soupçons, même à la jalousie.
De ces serpens cruels votre cœur est rongé.
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous voir changé ?
Qu'un Espagnol jaloux, possédé de colère,
Qu'un fier Napolitain, cruel et sanguinaire,
De leur amour trahi brûlent de se venger;
Ce n'est pas sur leurs pas qu'il faut vous engager.

La jeunesse a des droits, et peut au moins prétendre ;
Mais qui ne jouit plus, doit savoir condescendre.
La jalousie enfin doit-elle consumer
Un cœur que la nature a formé pour aimer ?
Philis est inconstante et Chloé trop volage :
De quoi vous plaignez-vous, et qu'importe à votre âge,
Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans ?
Gardez-vous de troubler leurs doux embrassemens :
Vous eutes votre tour ; que d'autres en jouissent.
Ces sentimens si vifs, trop tôt s'évanouissent.
Quel Roi pourroit lier par son autorité
Au vieillard décrépit la naissante beauté ?
Ni l'amour ni les goûts ne sont point à commande,
Et chacun de son cœur fait librement l'offrande.
Mais, Comte, examinez nos cheveux blanchissans,
Nos fronts cicatrisés et nos membres tremblants ;
Qui pensera qu'encor ces détestables charmes
Puissent porter aux cœurs le trouble et les alarmes ?

Oui, nos vœux doivent être à coup sûr rejetés.
Quittons plutôt un dieu, puisqu'il nous a quittés,
Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres
Ces plaisirs enchanteurs qui ne sont plus les nôtres.
La nature abondante et prodigue en ses dons
Nous en a dispensé pour toutes les saisons.
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,
La joie est dans les pieds, on court, on saute, on danse.
Bientôt le plaisir monte, et les adolescens
Au centre de leur corps ont le siège des sens.
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes;
Le gain, l'ambition y causent des tempêtes.
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,
La raison nous enchante et fait notre bonheur.
Ainsi par une loi constante, irrévocable,
La nature a voulu que tout fût variable.
Tout ce qui naît, s'accroît, se mine, et se détruit;
Le plus beau jour se voit succédé par la nuit.
Le sage à cette loi se soumet sans murmure;

Il profite en passant des dons de la nature;
Il ne peut en hiver exiger le printemps.
Mais vous, que la nature a comblé de présens,
Soyez reconnoissant, à ses faveurs sensible.
Qu'un fou présomtueux, ingrat, incorrigible,
Lui demande à grands cris d'augmenter ses bienfaits;
Que la volupté seule ait pour lui des attraits.
Comment peut-il toujours nager dans les délices?
L'homme est à chaque instant au bord des précipices.
Affoibli, décrépit, et surchargé de jours,
Qu'il laisse loin de soi folâtrer les amours.
Que vois-je? ah, quel regard! et qu'est ce que m'indique
Ce visage allongé, cet air mélancolique?
Votre esprit accablé se livre au désespoir.
Avouez franchement que sans vous émouvoir
La mâle austérité de la philosophie
Répugne à votre esprit, l'abat, le mortifie.
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriser, d'aigrir votre douleur.
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre esprit plus tranquille et plus ferme.

Les temps qui sont passés ne sauroient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir.
N'est-il d'autres plaisirs que dans la source impure
Où s'en vont se vautrer les pourceaux d'Epicure ?
Voyez ces partisans des sâles voluptés,
N'en sont-ils pas enfin et las et dégoûtés ?
Il est, il est, croyez, de plaisirs pour tout âge.
Ecoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai sage,
Ce sauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;
Déchu de ses honneurs, paisible en sa maison,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Détestant les tyrans, gardant l'esprit tranquile,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains :
Les lettres font, dit-il, le bonheur des humains :
La jeunesse à leurs soins doit sa course brillante,
Par elles la vieillesse est moins sombre et pesante ;
L'heureux extravagant y reprend sa raison,
Le misérable y voit sa consolation ;

Chez nous, chez nos voisins, exilés, solitaires,
Leur secours en tout temps adoucit nos misères.
Quel plus noble plaisir que d'apprendre à penser?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenser.
Le temple des beaux arts vous ouvre son asile;
C'est-là qu'est réuni l'agréable à l'utile,
C'est-là que vous pourrez à l'abri des soucis
Voir d'un soleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaisirs passés l'illusion profonde,
Rester inébranlable aux divers coups du sort
Et jouir du présent sans redouter la mort.
L'unique et le seul bien digne qu'on le réclame,
Est la santé du corps et le repos de l'ame.

ODE

à

MON FRÈRE HENRI.

Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ses ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense
Qui du monde au soleil occupe la distance,
Et perce jusqu'au cieux :

Ou telle que soudain dans l'ombre étincelante
Dans son rapide cours la comète brillante
Éclaire l'horizon ;
Elle éclipse les feux de la céleste voûte,
Et trace au firmament dans son oblique route
Un lumineux rayon :

Tel subjugué du dieu dont la fureur m'inspire,
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire
De ses transports divins,

Je prends un fier essor des fanges de la terre
Au palais d'où les dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accens ne sont plus ceux d'un mortel profane;
C'est Apollon lui-même animant mon organe
Qui parle par ma voix.
Des destins éternels la volonté secrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,
A vous que le destin barbarement oppresse
Par tant d'adversités;
Sachez qu'aucun Etat dans sa grandeur naissante
Ne fournit sans revers la course triomphante
De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,
Sans que pour son secours l'appui d'un dieu propice
Repoussât son affront.

Les sénateurs en deuil pleuroient la république,
Lorsqu' Annibal vainqueur, de ses guerriers d'Afrique
Eut écrasé Varron.

Rome au sein du danger accrût son espérance;
Elle maintint ses murs bien plus par sa constance
Que par ses légions.
Mars, pour récompenser ce sublime courage,
Suscita pour vengeur d'un si cruel outrage
L'aîné des Scipions.

Du Tibre désolé le Démon de la guerre
Transporte aux régions de la coupable terre
Le carnage et l'horreur.
Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite;
Scipion sauve Rome, et Carthage est réduite
Sous les lois du vainqueur.

L'arbitre des destins, de ses mains libérales,
Verse sur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens et les maux;

Et sa fécondité sur les champs répandue
Fait croître également la casse et la ciguë,
Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune et de gloire
De l'archive du temps remplit la longue histoire
De cent revers cruels.
Une prospérité dont l'éclat se conserve,
Se refuse à nos vœux, le destin la réserve
Pour les dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous mine
Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine
De vos vastes États;
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,
Porte jusqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur et le trépas.
Cette hydre en redressant ses têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent sur vous;

En vain elle sentit de vos mains triomphantes
Les redoutables traits, ses têtes renaissantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'espérance superbe
Désire que nos murs ensevelis sous l'herbe
Atteste notre deuil.
O guerriers généreux! abattez leurs trophées;
Leurs couleuvres dans peu sous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'est dans les grands dangers qu'une ame magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté sublime
Du courage d'esprit.
Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace sa tête,
Est le seul qui périt.

Au courage obstiné la résistance cède;
Un noble désespoir est l'unique remède
Aux maux désespérés.

Le temps termine tout, rien n'est long-temps
extrême,
Et souvent le malheur devient la source même
Des biens tant désirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on né-
glige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ses rameaux:
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe
Il s'élance, et dans peu de sa tête superbe
Il brave leurs assauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat
expire,
Le soleil de la terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit;
Ses rayons renaissans au point du jour éclip-
sent
Le feu de ses rivaux; tous les astres pâlissent.
Et l'obscurité fuit.

Telle m'apparoissant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres
Attachant ses regards,

De nos calamités l'ame encor effrayée,
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée,
Maudissant les hasards.

Avec elle pleurant ses revers mémorables,
Accablé par le poids des destins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmans et la naissante aurore
De ses jours fortunés.

Les dieux en ce séjour ne font plus de miracles
Les mortels entourés de gouffres et d'obstacles,
Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux en don l'esprit et le courage,
Utiles instrumens dont l'admirable ouvrage
Corrige le destin.

La mort est un tribut qu'on doit à la nature;
C'est lui rendre son bien dont on tira l'usure
Dans l'âge florissant:

Mévius le paya de même que Virgile;
Et le lâche Pâris, et le vaillant Achille;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage
De vos lares, Prussiens.
L'amour de la patrie à Rome secourable
Changeoit en demi-dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?
Du monde vieillissant la masse décrépite
Est-elle sans vertus?
Par ses productions la nature épuisée
Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,
L'océan sans reflux?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères:
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illustré nos camps.

Nos

Nos triomphes fondés sur cent faits héroïques
Transmettent des Prussiens aux fastes historiques
La gloire et les talens.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,
De ses futurs exploits le modèle et l'exemple,
L'ornement et l'appui,
Soutenez cet État dont la gloire passée,
Mon frère, sur le point de se voir éclipsée,
S'obscurcit aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent,
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,
O Prusse! à ta grandeur.
Ainsi ma Muse annonce en ses heureux présages
Du bonheur de l'Etat jusqu'à la fin des âges
La durable splendeur.
Que le sein déchiré des serpens de l'Envie,
Maudissant nos lauriers, l'affreuse Calomnie
Frémisse de fureur;

Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales
Des traits empoisonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu sa colère implacable?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la postérité.
Une ame magnanime, amante de la gloire,
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire
A l'immortalité.
C'est ainsi que ma Muse au pied d'un vieux trophée.
A pu ressusciter de la lyre d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des sons hardis ma trompette guerrière
Des Prussiens aux combats d'une illustre carrière
Excita les transports.
Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale
Tandis qu'à ses fureurs la Discorde infernale
Livroit tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtoient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Fait à l'Eckartsberg, le 6 d'Octobre 1757.

ODE

AU

PRINCE FERDINAND

DE BRONSWIC

sur la retraite des François en 1758.

Ainsi près du Capitole
Le vaillant Cincinnatus
Disperse, poursuit, immole
Les cohortes de Brennus;
Comme des épics fauchées,
Les plaines en sont jonchées,
Et tous les champs du vainqueur.
Ce consulaire si illuſtre,
A Rome rendant son luſtre,
Fut son second fondateur.

Ainsi lorsque de la terre
Les enfans audacieux
Osèrent porter la guerre
Au brillant séjour des dieux,

Tandis qu'ils l'escaladèrent
Qu'avec peine ils entassèrent
L'Ossa sur le Pélion,
Jupiter saisit son foudre,
Et les réduisant en poudre,
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine
Armèrent leurs foibles mains,
Sûrs de subjuguer sans peine
Les indomptables Germains.
De la gloire voyant l'ombre
S'appuyant sur leur grand nombre,
D'un trophée ils font l'apprêt;
Mais des ruines fatales
Sont leurs pompes triomphales,
Et leur gloire disparoît.

Pendant que leur insolence
Ne trouve dans son chemin
Nul corps dont la résistance
Peut balancer le destin,

Ils s'enflent, ils s'enhardissent,
Et les fleuves qu'ils franchissent,
Se couvrent de leurs roseaux;
La gloire tant méprisée
De cette entreprise aisée
D'orgueil bouffit ces héros.

Jusqu'en ses grottes profondes
Le Rhin se sent outrager,
Il s'indigne que ses ondes
Portent un joug étranger.
Le Véser dans l'esclavage
Appelle sur son rivage
Ses défenseurs enflammés;
Il assemble la tempête
Qui, François, sur votre tête
Venge ses bords opprimés.

En faveur de leur vaillance;
Et des plus nobles desseins,
On excuse l'arrogance
Des triomphateurs romains.

Mais vous, montrez-moi les marques
(Grands écraseurs de monarques)
De vos succès couronnés.
Je veux voir de vrais trophées,
Des querelles étouffées,
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immense,
Qui devoit nous extirper,
Comme une ombre sans substance,
Vient donc de se dissiper?
Quoi ce fantôme effroyable
Ne laisse de mémorable
Que ses vestiges sanglans?
Comme la flotte invincible,
Dont l'appareil si terrible
Devient le jouet des vents.

Sous l'ombre douce et trompeuse
D'imaginaires lauriers,
La sécurité flatteuse
Endormoit tous vos guerriers;

Rassasiés de pillage,
Ils estimoient leur courage
Par l'amas de leur butin.
O tranquillité traîtresse!
Tu voilois à leur mollesse
L'affreux réveil du matin.

Tel, en ouvrant sa carrière,
Du tendre sein de Thétis
Dardant sa vive lumière
Par les airs appesantis,
Le flambeau qui nous éclaire,
Abat la vapeur légère
Qui déroboit son retour;
Elle fuit, s'affaisse & tombe,
Et le brouillard qui succombe
Cède aux doux rayons du jour.

Tel Ferdinand, cet Alcide,
Par des coups prémédités
Dissipe en son cours rapide
Les François épouvantés;

L'ennemi manque d'audace
Il fuit, un dieu le terrasse,
Il redoute les combats.
Voilà le juste salaire,
O nation téméraire!
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie
Il affranchit le Véser,
Il tire la Westphalie
Du joug du François altier;
Les ennemis en déroute
De Paris prennent la route.
La Gloire d'un air chagrin
Les retient à la frontière;
Mais ils n'ont point de barrière
Qu'au delà des bords du Rhin.

Le héros dont rien n'arrête
Le cours rapide et triomphant,
Signale d'une conquête
Chaque pas et chaque instant;

Et du Rhin l'onde captive
Soudain sur son autre rive
Voit flotter ses étendards.
Créfeld, témoin de sa gloire,
Dans les bras de la victoire
Le prend pour le fils de Mars.

Ainsi le puissant génie,
Dont l'infatigable ardeur
Veille sur la Germanie,
Lui suscite un défenseur;
Cette multitude immense,
Dont nous inondoit la France,
Conduite par un Varus,
Dans sa course triomphante
Trouve, contre son attente,
Un nouvel Arminius.

O nation frivole et vaine!
Quoi! sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers?

Ceux-là zélés pour la gloire,
Affrontoient pour la victoire
Les périls & le trépas.
Vous, je vois votre courage
Aussi bouillant au pillage
Que foible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame,
S'il devient tyran d'un cœur,
Etouffe la noble flamme
De la gloire & de l'honneur.
François, vantez vos richesses,
Votre luxe, vos mollesses,
Et tous les dons de Plutus;
Ma nation plus frugale,
Aux mœurs de Sardanapale
N'oppose que ses vertus.

Quoi! votre foible Monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des chaînes d'un vil amour,

Lui qui détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son royaume aux abois;
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

Par quel droit, ou par quel titre,
Croit-il dompter les destins?
L'orgueil ne rend point arbitre
Des droits d'autres souverains.
Qu'il soutienne ses oracles
A force de grands miracles;
Mais déjà l'ennui l'endort,
Il ignore dans Versailles
Que par le gain des batailles
Du monde on fixe le sort.

De l'Europe en Amérique
L'intérêt, l'ambition,
La barbare politique,
Sèment la confusion;

L'Allemagne encor fumante,
Et de carnage sanglante,
Ressent la fureur des rois;
La licence et l'avarice,
Et la force et l'injustice,
Y règnent au lieu de lois.

Quel démon de vous s'empare,
Monarques de l'univers?
Quelle vengeance barbare
Change nos champs en déserts?
Vos passions sacrilèges
Vous attirent dans les pièges,
Par les crimes apprêtés;
Vous que le pouvoir seconde,
Nés pour le bonheur du monde,
C'est vous qui le dévastez?

Cette grandeur passagère
Dont se bouffit votre orgueil,
Peut par un destin contraire
Se briser contre un écueil;

Vous êtes ce que nous sommes,
Monarques, mais toujours hommes,
Et votre temps accompli,
La fortune de sa cime
Vous fait tomber dans l'abyme
De la mort et de l'oubli.

Fait à Griessau, le 6 d'Avril 1758.

ODE
AUX GERMAINS.

O malheureux Germains! vos guerres intestines,
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.
Que de cris douloureux font retentir les airs!
Quels monumens affreux de vos longues alarmes!
Vos cités sont en poudre et vos champs des déserts,
Et des fleuves de sang ruissellent sous vos armes.
Vos triomphes odieux
Précipitent la patrie
Dans l'affreuse barbarie
Qu'ont bannie vos ayeux.

L'œil brûlant de fureur, la Discorde infernale
Excite en vos esprits cette haine fatale,
La soif de vous détruire & de vous égorger.
Vos sacrilèges mains déchirent vos entrailles;
Le ciel, le juſte ciel, qui se sent outrager,
N'éclaire qu'à regret vos triſtes funérailles;
Et craignant de se souiller,
Déjà le flambeau céleſte,
Comme au feſtin de Thyeſte,
Est tout prêt à reculer.

Tels dans ce gouffre affreux, impur, abominable,
Où la haine établit son trône impitoyable,
On dépeint ces esprits orgueilleux, malfaisans,
Dont la troupe inquiète insolemment conjure,
Dont la rebellion et les vœux impuissans.
Tendent à renverser l'ordre de la nature.
Ils disent dans leurs complots:
Des cieux brisons la barrière,
Et replongeons la matière
Dans son antique chaos.

Perfides! vous craignez qu'au tranchant de l'épée
Du sang des citoyens une goutte échappée
Ne reproduise encor de nouveaux défenseurs.
Enfans dénaturés d'une commune mère,
Pour consommer le crime et combler vos noirceurs,
Vous armez des brigands d'une terre étrangère;
Compagnons de vos exploits
Déjà leur fureur conspire
A renverser dans l'Empire
Et l'équilibre et les lois.

Telle s'abandonnant à sa fougue insensée,
Par trop d'ambition à soi-même opposée,
La Grèce s'épuisa par ses divisions;
L'impérieuse Sparte & l'orgueilleuse Athène,
Se brisant par l'effort de leurs dissentions,
Virent passer le sceptre à la ligue achéenne;
Par ses troubles intestins
La république ébranlée,
Demanda, trop aveuglée,
L'appui des Consuls romains.

Mais de ses défenseurs le secours redoutable
L'affaissa sous le poids d'un joug insupportable,
Et les Grecs de faisceaux partout environnés,
Par leur expérience apprirent à connoître
Que de leurs passions les transports effrénés
Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.

Ainsi par rivalité,
Et par leurs complots iniques,
Ces puissantes républiques
Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainsi pour accabler la Prusse
Le François, le Suédois, et l'indomptable Russe.
Malheureux! vous creusez des gouffres sous vos pas:
Vous leur payerez cher leur funeste assistance;
Ces superbes tyrans, intrus dans vos États,
Vous comptent asservis sous leur obéissance.

Que leurs dangereux essaims
Vous feront verser de larmes!
Vos mains aiguisent les armes
De ces perfides voisins.

Que

Que n'armez-vous vos bras comme au temps
de vos pères,
Pour réprimer l'orgueil de puissans adver-
saires,
Des fiers usurpateurs dont le fer s'est soumis
Du Danube et du Rhin les plus riches pro-
vinces,
Redoutables voisins, éternels ennemis,
De votre liberté, de vos droits, de vos princes?
Mais vos cruels armemens,
Applaudis des Euménides,
Souillent vos bras parricides
Du meurtre de vos parens.
Conquerez, abattez ces remparts de la
Flandre,
Secondez les Hongrois, mettez Belgrad en
cendre.
A ces noms votre ardeur devroit se réchauffer.
Dans ces champs glorieux, sur ce sanglant
théâtre,
On vit en l'admirant Eugène triompher
De tous les ennemis qu'il avoit à combattre.
Ah! tout doit vous enhardir,
Et tout cœur patriotique
A ce dessein héroïque
Doit vivement applaudir.

Là signalant vos bras, votre ardeur peut détruire
D'un voisin envieux le redoutable empire,
Immense réservoir d'ennemis belliqueux,
Dont les débordemens si souvent inondèrent
D'un innombrable amas de combattans fougueux
Ces champs qu'en gémissant vos ayeux cultivèrent.
Ce sont vos vrais ennemis :
Votre audace extravagante,
Dans sa fougue violente,
N'accable que ses amis.

N'appercevez-vous point aux rives du Bosphore
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre
Il bénit votre rage et vos cruels débats ;
Votre discorde affreuse avance son ouvrage.
C'est vous qui lui prêtez vos sanguinaires bras,
Pour épargner aux siens le meurtre et le carnage,
Et de ses pompeuses tours
Il contemple, plein de joie,
L'aigle et le faucon en proie
Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyoit au Colisée
Des ennemis captifs la troupe méprisée
Pour son amusement se livrer des combats ;
Où des gladiateurs que dans ces jeux atroces
Un plaisir inhumain dévouoit au trépas,
Se laissoient déchirer par des bêtes féroces?
Il s'abreuvoit en repos,
Sans se reprocher ses crimes,
Du sang de tant de victimes
Que moissonnoit Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre?
Le péril est pressant, il n'est plus temps de feindre.
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave
La Liberté s'indigne, et ses regards mourans
Pleurent un peuple vil qui veut se rendre esclave.
Ah! détestez vos écarts,
Votre étrange fanatisme
Va fonder le despotisme
Qu'ont préparé vos Césars.

Leur noire ambition nous a tendu le piège.
Ah! que près d'y tomber la raison vous protége !
Rougissez de servir de lâches instrumens
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance,
Et ne cimentez point les secrets fondemens
D'une trop rigoureuse et durable puissance.
Vous triomphez aujourd'hui,
Enivrés de votre gloire ;
Hélas ! de votre victoire
Les fruits ne sont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire.
Voyez-vous Charles Quint dans son destin prospère,
Des Germains divisés chef trop ambitieux,
Par ses fiers Espagnols subjuguer vos provinces,
A son joug absolu façonnant vos ayeux,
Enchaîner à son char vos plus illustres princes ;
Et bientôt Ferdinand trois,
Versant le sang hérétique,
Par son pouvoir tyrannique
Prêt à supprimer vos lois.

Mais je vous parle en vain : mes discours
vous déplaisent.
Répondez, malheureux ! . . les perfides se
taisent.
Ils ont dégénéré de l'antique vertu ;
Leur liberté qu'enchaîne une main insolente,
Sous un servile joug baisse un front abattu ;
Aux pieds de ses tyrans elle est souple et
rampante.
Ils se laissent opprimer,
Et ces lâches, par foiblesse,
A leurs fers avec bassesse
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez Prussiens, et quittez cette
terre
En proie à l'injustice, aux fléaux de la
guerre,
Où l'esprit de vertige aveugle vos parens ;
Et puisque le Germain rempli d'ingratitude
Proscrit ses protecteurs pour servir ses tyrans,
Trahit sa liberté pour vivre en servitude,
Abandonnons ces pervers ;
Qu'ils deviennent la victime
Du tyran qui les opprime,
Puisqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une
contrée,
Où renaissent les jours de Saturne et de
Rhée.
Le repaire où se tient l'homicide Iroquois,
Les stériles rochers que baigne l'eau du Phase,
Les déserts dont le tigre ensanglante les bois,
Les antres ténébreux qu'enserre le Caucase,
Sont pour nos cœurs ulcérés
Des demeures préférables
A ces bords abominables,
A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une ame magna-
nime
D'un dessein si honteux et si pusillanime
Étouffe lorsqu'il naît l'indigne sentiment.
Sauvons au moins l'honneur, bravons la de-
stinée;
Les équitables dieux par un grand châti-
ment
Vengeront et Thémis, et la paix profanée.
Volez, vaillans escadrons:
Élancez-vous dans la foule;
Que le sang perfide coule,
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,
D'ambition, d'orgueil et d'audace enivrées,
Portez sans vous troubler les plus vigoureux coups,
Et que de vos succès le cours inaltérable
Laisse au monde un trophée unique et mémorable.

Dans l'ardeur de vous venger,
Pensez au sein du carnage,
Qu'il n'est pour un vrai courage
Point de gloire sans danger.

Fait à Freyberg le 29 Mars 1760.

ODE
au
PRINCE HÉRÉDITAIRE
DE BRONSWIC.

Lorsque les nations, fougueuses, égarées,
Offrent dans les combats, de leur sang altérées,
Des objets abhorrés;
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,
La pitié recueille et fait sécher les larmes
Des peuples éplorés;

Tandis que du destin la maligne influence
S'obstine à fatiguer par sa persévérance
Les Prussiens accablés,
Que par les longs assauts de vingt rois en furie
Les fondemens du trône et ceux de ma patrie
Déjà sont ébranlés:

Tandis que dans les camps de ces peuples perfides,
Des gouffres infernaux je vois les Euménides
Sortir de chez les morts,
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,
Aux feux de la discorde, aux flammes incendiaires
Qui désolent ces bords;

Mes esprits accablés d'une douleur perçante
Ont entendu soudain une voix consolante,
Digne de les calmer,
Qui réveille en mon cœur, à ses chagrins en proie,
Un sentiment éteint d'espérance et de joie,
Lent à se ranimer.

Ainsi, quand l'Aquilon par de fougueux ravages,
D'un pôle jusqu'à l'autre amassant les nuages,
Répand l'obscurité,
En perçant l'épaisseur de cette vapeur sombre,
L'astre éclatant du jour darde à travers cette ombre
Un rayon de clarté.

Ainsi, dans les horreurs du destin qui m'oppresse
La clarté reparoît, j'apperçois ma Déesse,
J'entens ses sons flatteurs :
Elle ne sème point la crainte et l'épouvante ;
Le plaisir, l'espérance, et leur troupe charmante
Sont ses avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,
Faire en tous les climats de sa voix renforcée
Retentir les échos ;
Je l'entens entonner la trompette guerrière,
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante et plus vive,
Plus prompte à publier à l'Europe attentive
De rapides progrès.
Quel est ce nom chéri que profére sa bouche?
Qui l'occupe tout seul, qui ravit et qui touche
Mes sens par ses attraits?

Sans interruption l'indiscrète révèle
Sa vertu, ses exploits, sa valeur immortelle,
Si dignes de son rang;
Ce héros dont l'esprit unit dès sa jeunesse
Le solide au brillant, l'ardeur à la sagesse,
Est de mon propre sang.

Regardez-le, ma sœur, l'amour vous y convie;
Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,
Et ses rares talens:
Votre belle ame en lui retraça son image;
De son auguste père il a tout le courage
Et les grands sentimens.

Dans ses plus beaux succès, toujours doux et modeste,
Lorsque son bras vainqueur au François trop funeste
Remplit leur camp de deuil,

Dans le cours triomphant d'une heureuse fortune,
Toujours sans s'éblouir son ame peu commune
A repoussé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moissonnées,
Passant les sombres bords, aux ombres étonnées
Ont publié son nom :
Le dépit des héros troubla tout l'Élysée;
Mais votre ombre en courroux parut la plus lésée,
O Henri le lion!

Des abymes profonds que le Cocyte enserre
Elle part indignée, et cherche sur la terre
Son fils et son rival :
Elle en apprend bien plus que de la renommée;
Elle voit le héros au milieu d'une armée
Sur un char triomphal.

„ Je vous cède, dit-elle, et jamais mon courage
„ N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge
„ Étonnent les humains :

„ J'ai dû tous mes succès à ma grandeur sans
borne ;
„ Vos lauriers sont, ainsi que tout ce qui vous
orne,
„ L'ouvrage de vos mains.

„ Heureux sont les parens aussi tendres
qu'habiles
„ Dont les sages conseils à votre aurore utiles,
„ Mon fils, vous ont conduit:
„ Ils sont récompensés par un immense usure;
„ D'un champ reconnoissant au soin de leur
culture
„ Ils recueillent le fruit.

„ Adieu, vivez heureux; qu'une tête si chère
„ Soit à l'abri des coups dont un destin con-
traire
„ Peut menacer les jours ;
„ Et que le juste ciel dont le bras vous protége,
„ Vous préservant du plomb et du fer sa-
crilége,
„ En prolonge le cours;

En finissant ces mots, cette ombre magnanime
S'éloigne en gémissant, s'élance dans l'abyme,
Et se dérobe aux yeux,

Par trois coups redoublés les dieux, de leur
tonnerre,
Ont daigné confirmer et promettre à la terre
Des présages heureux.

Tandis que sans penser cette foule commune
De guerriers indolens a blanchi sans fortune
Dans les travaux de Mars,
Et voit sans profiter ce que l'expérience
Des sublimes secrets de la haute science
Découvre à ses regards :

O vous, jeune héros! dans un âge débile,
Comment avez-vous pu dans ce siècle stérile,
En tout abâtardi,
Vous élever tout-seul à côté des Turennes,
Des Weimars, des Condés, et des grands capitaines,
Par un vol si hardi?

Ce généreux effort c'est le sceau du génie,
Qui libre en ses transports, loin de la route
unie,
Vole se signaler;

Par sa rapide course au bout de la carrière
Il voit que lentement la méthode en arrière
Rampe sans l'égaler.

N'allez pas soupçonner qu'une lâche tendresse,
D'un sang qui vous chérit la force enchanteresse,
Puissent m'en imposer;
J'en atteste vos faits, votre ame noble et pure;
Ce sont mes préjugés : quelle est donc l'imposture
Qui puisse m'abuser ?

Ah ! périsse à jamais toute éloquence impie,
Qui pour empoisonner une aussi belle vie,
D'orgueil veut l'infecter;
Qui prodigue au hasard l'encens et le mensonge,
La remplit de dédains et dans l'erreur la plonge,
Trop lâche à la flatter !

Mais quand les nations du même ton s'expriment,
Lorsque nos ennemis à regret vous estiment,
Et chantent vos exploits,

Dans ce concert charmant que l'univers répète,
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette
Vous refuse sa voix?

Jamais la politique, ou l'intérêt infame,
Tâchant de remuer les ressorts de mon ame,
Ne purent l'ébranler:
Trop sincère ennemi de toute extravagance,
Ma Muse auroit mieux fait en gardant le silence,
De la dissimuler.

Non, non, les plus grands rois, si fiers de leur puissance,
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance
A vanter leurs talens;
L'audace couronnée, avide de louange,
N'attirera jamais, si mon cœur ne s'y range,
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,
Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,
Sur le trône engourdis?

Ou caresser l'orgueil de ces ames altières,
Vivant dans la mollesse, inflexibles et fières,
Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des soins si frivoles
Trahissant ma raison, aux pieds de ces idoles,
Parer leurs vains autels ;
Malgré ma probité, malgré ma conscience,
Par d'infidelles poids peser sur ma balance
La vertu des mortels.

Ah ! ne profanons point les sons de l'harmonie,
Et le charme enchanteur qui rend la poésie
Le langage des dieux.
Loin de prostituer les accords de ma lyre,
Je laisse déchirer aux dents de la satyre
Les vices odieux.

Mais lorsque la vertu s'offre avec la victoire,
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,
J'entonne mes concerts :
Charmé de son éclat, ses beautés immortelles
Raniment de mon feu les vives étincelles,
Et m'inspirent des vers.

Tandis

Tandis que mon ardeur au Pinde me transporte,
Et que l'enthousiasme et la brillante escorte
Subjuguent ma raison,
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,
Leur charme tout-puissant, auteur de mon délire,
Me tient lieu d'Apollon:

Sur mon front décrépit les fleurs se sont fanées;
Le temps amène en hâte et l'âge et les années
Sur les rapides pas;
De mes jours passagers la brièvе durée,
Trop prompte à s'écouler, dans peu sera livrée
A la faulx du trépas.

Ah! quoique de mes sens la force s'évapore,
Cher Prince, satisfait d'avoir de votre aurore
Vu les premiers rayons,
Si mes yeux ne sont plus témoins de votre gloire,
Si la mort me ravit d'une aussi belle histoire
Grand nombre d'actions:

Je puis au moins prévoir par mes heureux
présages,
En perçant l'avenir et de la nuit des âges
La sombre obscurité,
Qu'après les longs travaux d'un courage in-
trépide
Votre nom s'accroissant ira d'un vol rapide
A l'immortalité.

ODE
à
MA SOEUR DE BRONSWIC
sur la mort d'un fils tué en 1761.

O jours de sang, de deuil, de regrets et
de larmes !
Les crimes effrénés, échappés des enfers
Répandent en tous lieux la terreur, les alar-
mes ;
Tous les fléaux unis désolent l'univers.
L'aurore et le couchant, l'océan et la terre
Aux funestes lueurs des flambeaux de la
guerre

Contemplent leurs malheurs.
Un cruel brigandage,
La fureur du carnage,
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la soif de la vengeance,
Ont infecté les rois de leurs poisons mortels:
La loi, c'est leur pouvoir; leur droit, la violence;
Et la terre est en proie à ces tyrans cruels;
Les yeux étincelans de rage et de furie,
Ils excitent de loin l'affreuse barbarie
De leurs cruels soldats;
Si leur foi brille aux temples,
Ils donnent les exemples
De tous les attentats.

Oppresseurs des humains, sanguinaires monarques,
D'esclaves prosternés souverains odieux,
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Aristarques,
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des dieux,

Jusqu'à quand verrons-nous vos discordes fatales,
Vos désirs effrénés, vos haines infernales,
Perpétuer leur cours,
Causer ces incendies,
Tramer ces perfidies
Qui dégradent nos jours ?

Dans sa fausse éloquence un flatteur vous compare
Aux dieux, de nos destins arbitres éternels,
Vous qui semblez vomis des gouffres du Ténare,
Nés parmi des Démons, comme eux durs et cruels.
Eblouis de l'éclat de vos titres suprêmes,
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,
Vous vous croyez chéris :
Que ce songe s'efface,
La vérité vous place
Au rang des Busiris.

Oui, les traits de ces dieux que vous chargez d'outrages,
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfaisans ;

Leur immense bonté leur valut nos hommages ;
Mais jamais les démons n'obtinrent notre encens.
Dévaster des cités, et les réduire en poudre,
C'est imiter les dieux lorsqu'ils lancent la foudre.
Imitez leurs bienfaits ;
Terminez cette guerre,
Et consolez la terre
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des ressorts iniques
Ont tramés pour remplir vos projets inhumains ?
Téméraires mortels ! aveugles politiques !
Vous croirez-vous toujours arbitres des destins ?
Quoi, vous n'apprites point par votre expérience
Que les plus beaux desseins de l'humaine prudence
Aux revers sont sujets,
Et que de la fortune
L'inconstance commune
Renverse vos projets ?

Quelle époque a produit des mœurs plus
détestables
Que notre âge fécond en illustres forfaits?
Vit-on comme à présent des rois impitoya-
bles
Envers leurs ennemis, comme envers leurs
sujets ?
L'ambition, l'orgueil sont leurs dieux en ce
monde;
Le sang de leurs sujets dont le flux nous
inonde
Ne leur cause aucun deuil;
Il en périra mille,
Sans que leur cœur stérile,
Y jette un seul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits et de ba-
tailles,
Ces monumens d'audace et d'intrépidité
Ne vous fourniront point autant de funé-
railles
Qu'un seul de nos combats vous en a pré-
senté.
Cette terre de sang, de carnage abreuvée,
Cette foule de morts par le fer enlevée,

Redoublent mes regrets ;
Et des pompes funèbres
Couvrent nos faits célèbres
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un sang à vos regards servile
Votre gloire abhorrée, atroces conquérans.
Les humains sont-ils donc d'une espèce assez vile
Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans?
Mais vos cœurs endurcis et façonnés aux crimes
Méprisent ces guerriers, généreuses victimes,
Offertes au trépas,
Et dans vos jeux infames
Vous perdez cent mille ames,
Pour gagner des Etats.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes désolées,
Dont les sanglots amers réclament leurs enfans,
D'aussi vives douleurs sont-elles consolées
Par l'espoir d'amasser leurs tristes ossemens?
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémissent :
Ces soupirs douloureux, ces voix qui vous maudissent,

Sont un prix réservé
A tout tyran farouche
Qu'aucun malheur ne touche
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc aussi, doux espoir de ma vie,
Prince aimable, que Mars auroit dû préserver
Des flèches du trépas que lançoit en furie
Le parricide bras que ton cœur sut braver?
Sur la fin de mes jours ma vieillesse pesante
A pu ravir à peine à la mort dévorante
Tes membres palpitans.
Je vois donc la lumière,
Pour fermer la paupière
A mes plus chers parens.

Il n'est point de mortel dont l'ame courageuse
Résiste sans frémir à ces coups d'Atropos.
O vous, ma tendre sœur, mère trop malheureuse!
En perdant votre fils vous perdez un héros;

Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,
Qu'il disparoît soudain.
Telle au printemps la rose
Demeure à peine éclose
L'espace d'un matin.

Ton glaive destructeur, ô malheureuse Europe!
Répand le sang abject et le sang précieux;
Il frappe également et le cèdre et l'hysope,
Et le soldat obscur et le chef généreux.
L'âge du vieux Nestor, la jeunesse d'Achille,
Les grâces, les vertus ne servent point d'asile
Contre l'arrêt du sort.
Cette race proscrite
Tombe et se précipite
Dans les bras de la mort.

Ah! pourquoi n'ai-je point la voix douce et sublime
De l'amant d'Eurydice, ou du tendre Amphion?
J'irois, j'irois pour vous, ô Prince magnanime!
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe et Pluton;

Mes sanglots toucheroient la Parque inexorable,
Mes chants feroient tomber de sa main redoutable
Les rigoureux cizeaux;
Plus heureux que Thésée,
J'irois de l'Elysée
Ramener mon héros.

Malheureux! où m'égare un fortuné délire?
Quel mortel peut passer l'Achéron à deux fois?
Tout espoir est perdu. Muse, brisons ma lyre,
Terminons les accens de ma tremblante voix:
Ces chants que m'inspira ma plainte douloureuse,
Trop foibles pour percer la voûte ténébreuse,
De nos tristes clameurs
Retracent des peintures,
Qui r'ouvrent nos blessures,
Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breslau 1761.

ÉPITRE

à

MA SOEUR DE BAREUTH.

En 1757.

O doux et cher espoir du reste de mes jours!
O sœur! dont l'amitié si fertile en secours
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriste,
Et d'un bras secourable au sein des maux m'assiste.
Vainement le destin m'accable de revers,
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.
Si sous mes pas tremblans la terre est entr'ouverte,
Si la foule des rois a conjuré ma perte,
Qu' importe? Vous m'aimez, tendre et sensible sœur:
Etant chéri de vous, il n'est plus de malheur.
J'ai vu, vous le savez, s'épaissir les nuages
Dont les flancs ténébreux ont vomi ces orages.

J'ai vu, vous le savez, tranquille et sans effroi,
Ces dangereux complots se tramer contre moi.
La fortune ennemie excitant la tempête,
M'ôta jusqu'aux moyens d'y dérober ma tête.
Soudain en s'élançant du gouffre des enfers,
La Discorde parut et troubla l'univers.
Ce fut dans ton sénat, ô fougueuse Angleterre!
Où ce monstre inhumain fit éclater la guerre,
D'abord ce feu s'embrase en de lointains climats,
D'Europe en Amérique engage des combats.
La mer en est émue en ses grottes profondes;
Neptune au joug anglois voit asservir ses ondes;
L'Iroquois, qui devient le prix de ces forfaits,
Déteste les tyrans qui troublent ses forêts.
La Discorde aussitôt contemplant son ouvrage,
S'applaudit des horreurs que produisit sa rage,
Rit des foibles mortels qui pour se déchirer
Traversent l'océan fait pour les séparer.
Dans ses brillans succès aussitôt elle aspire
A rendre universel le trouble et son empire:
Elle passe en Europe, elle s'adresse aux rois:
„ Jusqu'à quand serez-vous esclaves de vos lois?

„ Est-ce à vous de plier sous l'aveugle caprice
„ De préjugés usés d'équité, de justice?
„ Il n'est de Dieu que Mars, la force fait vos droits,
„ *Dit-elle*, et tout monarque est né pour les exploits "
O fille des Césars! l'ambition ardente
Se ranime à ces mots dans ton ame flottante.
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,
S'effacent de ton cœur; tes mains peu scrupuleuses
Dégagent de leur frein tes passions fougueuses.
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,
Tu brûles de ravir sa noble liberté,
D'abaisser tes égaux, d'anéantir le schisme,
Et sur tant de débris fonder ton despotisme.
A d'aussi grands projets il faut de grands moyens;
Chez les plus puissans rois tu cherches des soutiens.
Tes conseillers experts, rompus aux artifices,
Par l'imposture et l'or ameutent tes complices.
Il n'est point de forfait, il n'est point d'attentat
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.

Ce complot monstrueux opprime en une année
De son terrible poids l'Europe consternée.
L'ami timide feint de craindre le danger,
L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.
Depuis le Roussillon jusqu'au climat sauvage
Où le Russe glacé croupit dans l'esclavage,
Tout s'arme pour l'Autriche, on marche sous ses lois,
On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.
La fille des Césars dévoroit sa conquête,
Présageoit son triomphe, en préparoit la fête,
Vivoit dans l'avenir, et goûtoit les douceurs
De recueillir les fruits de ses projets flatteurs.
Tel est le sort des grands dont la vertu commune
Basse dans les revers, haute dans la fortune,
S'enivrant du poison de la prospérité,
Ne peut poser de terme à sa cupidité.
L'insolent intérêt, abusant du délire,
Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proscrire,
Et ces tyrans ingrats par le crime liés
S'immolent sans remords leurs plus chers alliés.

O jour digne d'oubli! quelle atroce imprudence!
Thérèse, c'est l'Anglois que tu vends à la France,
Ton généreux soutien dans tes premiers malheurs,
Lui qui résista seul au nombre d'oppresseurs
Dont l'espoir divisoit ce puissant héritage
Que ton pere en mourant te laissoit en partage.
Tu règnes : mais lui seul a sauvé tes États.
Les bienfaits chez les rois ne font que des ingrats.
Louis dans son palais semble perdre la trace
De celui qui jadis a délivré l'Alsace :
Mes regards étonnés dans ses camps amollis,
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
Quand chez lui des bienfaits s'efface la mémoire,
Rendra-t-il une femme arbitre de sa gloire ?
Son sceptre sera-t-il au pouvoir de l'amour ;
Vienne dictant ses lois à son coeur, à sa cour ?
Et Pompadour vendant sa faveur au plus riche,
Rend la France en nos jours esclave de l'Autriche,

Le Canada bientôt est en proie aux Anglois:
Louis semble oublier la gloire des François.
Thérèse, après ces coups, l'ame de l'alliance,
Veut par de grands exploits signaler sa puissance.
Aussitôt tout s'émeut dans ses vastes Etats,
Et l'Autriche en travail enfante des soldats.
La Bohème opprimée et saignant de ses pertes,
Voit par des camps nombreux ses campagnes couvertes.
Le trouble, la terreur, le désordre s'accroît,
La paix s'envole aux cieux, l'équité disparoît;
On respire le sang, le meurtre, les alarmes;
Les champs restent déserts, tout peuple est sous les armes.
Cet ange qui préside au destin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,
Arrache la fortune ou soudain la ramène,
Soutenoit nos drapeaux d'une main incertaine;
Il permet que le nombre accable la vertu.
L'Autrichien souvent par nos coups abattu
Sur des monts escarpés s'assied plein d'arrogance,
Provoque nos soldats et brave leur vaillance.

Tout

Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,
Parut en ce combat: les assauts se succèdent,
Les monts sont emportés, déjà nos rivaux cèdent;
Mais le nombre nous manque; en ce moment fatal
La Victoire s'envole au camp impérial.
De la Prusse aux abois on crut la chute sure;
On présageoit sa mort d'une foible blessure.
Ce qui restoit de rois jusqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats sanglans tranquilles spectateurs,
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,
Des triumvirs vainqueurs grossissent le parti.
Ce peuple confiné vers le pôle applati,
Sous des rois belliqueux si redouté naguère,
Qu'avilit maintenant un sénat mercenaire,
La Suède long-temps l'émule des Germains,
S'arme pour profiter de leurs maux intestins.

Que dis-je? mes parens, pour combler la mesure,
En outrageant leur sang étouffent la nature,
Ou séduits ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de-même enveloppés,
Couvrant leur trahison de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs se font les satellites.
O décrets inconnus de la Fatalité,
Qui prescrivez un terme à la prospérité!
O Fortune inconstante, ô déesse légère
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère!
On ne m'entendra point, profanant l'art des vers,
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je sais que je suis homme, et né pour la souffrance;
Je dois à tes rigueurs opposer ma constance.
Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi, que par devoir je devois rendre heureux!
Ton danger que je vois, ton destin lamentable
Me perce au fond du cœur; c'est ton sort qui m'accable.
J'oublîrai sans regret le faste de mon rang;
Mais pour te relever j'épuiserai mon sang.

Oui, ce sang t'appartient, oui, mon ame attendrie
Immole avec plaisir ses jours à ma patrie.
Long-temps son défenseur, j'ose du même front
Ranimer nos guerriers à venger son affront,
Défier le trépas au pied de ses courtines,
Vaincre, ou m'ensevelir couvert sous ses ruines.
Tandis que je m'apprête à braver mon destin,
Dieux! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin?
A travers les sanglots d'une douleur amère
Se distingue une voix.. La Mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas.. que dis-je?.... c'en est fait.
Ah! du Sort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs sur moi fondent en foule;
Ma vie en vains regrets funestement s'écoule:
J'ai trop vécu, hélas! pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces momens d'alarmes
Par mes pressentimens fut arrosé de larmes!

Mon cœur, mon triste cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçoit que trop ce cruel avenir.
J'espérois qu'Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon sang respecteroit ma mère.
Hélas! je me trompois, la Mort fuit mes malheurs,
Pour étendre sur vous ses livides horreurs.
Ce sombre monument est donc ce qui conserve
Vos restes précieux, mon auguste Minerve?
Je vous devois le jour, je vous devois bien plus;
Votre exemple instruisoit à suivre vos vertus:
Malgré l'affreux trépas je les respecte encore,
Votre tombe est pour moi le lieu saint que j'honore.
Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Les soupirs des vivans pénètrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur de vous se fait entendre,
Permettez que mes pleurs arrosent votre cendre,
Et qu'emplissant les airs de mes tristes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.

Du déclin de mes jours la fin empoisonnée
D'un tissu de tourmens remplit ma destinée.
Le présent m'est affreux, l'avenir inconstant.
Quoi! serois-je formé par un dieu bienfaisant?
Ah! s'il étoit si bon, tendre pour son ouvrage,
Un sort égal et doux seroit notre partage.
Maintenant, promoteurs de mensonges sacrés,
D'un long amas d'erreurs organes révérés,
Égarez des humains l'esprit rempli de crainte
Dans les détours obscurs de votre labyrinthe.
L'enchantement finit, le charme disparoît.
Je vois que du Destin tout homme est le jouet.
Mais s'il subsiste un être inexorable et sombre,
D'un troupeau méprisé laissant grossir le nombre,
D'un œil indifférent il voit dans l'univers
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.
Ainsi, mon seul asile et mon unique port
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

ÉPITRE
à
MA SOEUR AMELIE.

Vous souffrez donc aussi de nos cruelles
guerres ?
Et le François fougueux, insolent et pillard,
Conduit par un obscur César,
A, dit-on, ravagé vos terres,
Tandis que sans raison, guidé par le hasard,
Un ennemi cent fois plus dur et plus barbare,
Par le fer et le feu signalant ses exploits,
Par le Cosaque et le Tartare
A réduit la Prusse aux abois.
Effaçons de notre mémoire
Des objets révoltans qui doivent lui peser ;
Nous rappeler toujours notre funeste histoire,
Seroit aigrir des maux que l'on doit apaiser.
Moi, dont les blessures ouvertes,
Saignent encor de tant de pertes,
M'approchant du bord du tombeau,
Pourrai-je en rimes enfilées
Peindre, d'un languissant pinceau,

Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,
Et de nos pertes signalées
Renouveler l'affreux tableau?
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres,
Étendant sur l'azur des cieux
Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,
La Nuit vient cacher à nos yeux
De l'astre des saisons le globe radieux;
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de son tendre ramage
Les échos des forêts alors silencieux:
Elle attend le moment que la brillante Aurore,
Versant le nectar de ses pleurs,
Avec l'aube nous fasse éclore
Le jour, les plaisirs, et les fleurs.
Ma fœur, en suivant son exemple,
Muet dans ma douleur, sensible à nos revers,
Laissant pendre mon luth, laissant dormir les vers,
J'attends que la Fortune, à la fin, de son temple
Me rende les sentiers ouverts;
Mais si je vois que la cruelle
D'un caprice obstiné me demeure infidelle.

Du fond de ses tombeaux et des urnes des
morts
Je n'entonnerai point la plaintive élégie,
Dont l'artifice et la magie,
Par ses lamentables accords,
Versant sur les esprits sa triste léthargie,
Les endort sur ses sombres bords.
Ah! plutôt sur le ton de la vive allégresse
J'aimerois à monter mon luth ;
Suivre des ris la douce ivresse,
Aux plaisirs payer mon tribut.
Qui se trouve au milieu de fleurs à peine
écloses,
Respirant leurs parfums, contemplant leurs
attraits,
Choisit l'œillet, les lis, les jasmins, et les
roses,
En se détournant des cyprès.
Tandis que ces rians objets
A moi se présentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours:
Pourrai-je encor sur le Parnasse,
Me traînant sur les pas d'Horace,

Monter en étalant mes cheveux blanchissans?
Quand neuf lustres complets dont me chargent les ans,
Me montrent la frivole audace
D'efforts désormais impuissans.
Les Muses, on le sait, choisissent leurs amans
Dans l'âge de la bagatelle;
Hélas! j'ai passé ce bon temps.
Si pourtant, m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignoit, en réchauffant mes sens,
M'inspirer par bonté des sons encor touchans,
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaissans,
Je chanterois vos agrémens,
Votre amitié tendre et fidelle,
Vos grâces, vos divers talens.
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrois attirer les regards indulgens.
Trop promptement hélas! de cet aimable songe
Se dissipe l'illusion.
Déjà le réveil me replonge
Dans la triste réflexion.

Qu'importe qu'une muse folle
M'égare par légéreté ?
Heureux, quand l'erreur nous console
Des ennuis de la vérité!

EPITRE CHAGRINE.

Ici-bas tout est vanité:
Ce roi sage et couvert de gloire,
Ce roi des Hébreux, tant vanté,
Salomon nous l'a répété:
Puisqu'il l'a dit, il faut l'en croire
Sur cette triste vérité.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
Aussi savant que ce grand maître,
L'école de l'adversité
Me l'a, malgré moi, fait connoître.
J'ai tout vu, j'ai de tout goûté.
La bonne et mauvaise Fortune
M'ont souvent, à leur tour chacune,
Impertinemment ballotté.
Las de la blonde et de la brune,

J'abandonne à de plus heureux
Ma place, qui surement tente
Les novices désirs de ceux
Qui, voyant sa face brillante,
N'ont pas vu son revers affreux.
Sur cette scène si mouvante
Où l'Europe nous représente
Ces bizarres événemens,
Où la cruelle Politique,
Chaussant le cothurne tragique,
Se plaît à culbuter les grands,
Acteur malgré moi dès long-temps,
Quelquefois, contre mon attente,
J'entendis la voix consolante
De légers applaudissemens.
A présent de longs sifflemens
Dont mon oreille s'épouvante,
De toutes parts glacent mes sens.
Ah! quittons, lorsqu'il en est temps,
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,
Et toute la troupe insolente
D'actrices, d'acteurs sans talens,
Race infame autant qu'ignorante,
Qui n'a raison, esprit, ni sens.

Irai-je encor sur mes vieux ans
Flotter au gré de l'onde errante
Qu'agite le souffle des Vents,
Ou de la Fortune inconstante
Gueuser les frivoles présens?
Toujours dans la cruelle attente
De ses dons ou de ses refus,
Sentir dans mon ame flottante
Le choc des mouvemens confus?
Pourrai-je après l'expérience
De tant de malheurs superflus,
M'en retourner par imprudence,
Dans l'empire de l'Inconstance,
Exilé de chez ses élus,
De la crainte et de l'espérance
Eprouver le flux et reflux.
Non, non, il est temps d'être sage,
Puisque la Fortune m'outrage,
Suffit: je ne l'implore plus.
Que l'ame joyeuse et ravie,
La jeunesse au front ceint de fleurs,
Ivre de plaisirs et d'erreurs,
Soit idolâtre de la vie,
Elle en écrème les douceurs.

Le charme passe : elle est suivie
D'afflictions et de malheurs,
Et ce cercle qui se répète,
Au mouvement de la navette
Mêlant le bien avec le mal,
Me rappelle cette coquette,
Dont l'esprit sans cesse inégal,
Par un caprice de toilette,
Décidant de son amourette,
Quitte l'amant pour son rival.

Qu'elle aille donc offrir ses charmes
A quiconque en voudra jouir;
Ni ses caresses ni ses larmes
N'ont plus le don de m'attendrir.

Mon œil dans l'avenir discerne,
Sans le secours de la lanterne
Dont Diogène se para,
Tout ce que le Destin fera ;
Pourrai-je donc en subalterne
Souffrir que l'insolent me berne
Aussi long-temps qu'il le pourra ?

Ah ! qu'il berne qui le voudra,
Des fous que sans cesse il gouverne.

Bien fin qui m'y ratrappera :
Et, s'il ne se peut par la porte,

Par la fenêtre sauvons-nous.
Une ame généreuse et forte
Du moindre outrage entre en courroux.
Sans que l'amour propre me flatte,
Je vois sans pâlir les revers
Dont m'atteint la Fortune ingrate,
Et las d'en avoir trop souffert,
L'exemple de plus d'un Socrate,
Pour descendre dans les enfers,
Me montre des chemins ouverts.
Rempli des vapeurs de ma rate,
J'imite un amiral que mate
Un grand nombre d'autres vaisseaux;
Sitôt que son navire éclate
D'un coup qui perce sous les flots,
Et qu'il voit le cruel pirate
Près d'assaillir ses matelots;
Pour se sauver de l'abordage,
Pour prévenir son esclavage,
L'officier courageux et fier
Se détermine, et fait résoudre
Ses soldats d'allumer la poudre:
Le vaisseau saute, et vole en l'air.

A Leipsic ce 15 Octobre 1757.

EPITRE
AU
MARQUIS D'ARGENS.

Ami, le sort en est jeté;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;
Et sûr de l'appui d'Atropos,

Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire;
Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs; adieu, chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis:
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis;
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie;
Et je sus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.
Adieu, divine volupté;
Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse

Par

Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeunesse
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'insipide vieillesse,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah! que l'Amour me le pardonne,
Plaisirs, si je vous abandonne.
(Ma muse ne sait point flatter:)
Quand neuf lustres complets m'annoncent mon automne,
Plaisirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?
Et sous les griffes du vautour,
Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter, ou soupirer d'amour?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par nos maux.
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter sur ma triste paupière.

Je disois au Matin, les yeux chargés de pleurs:
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs:
Je disois à la Nuit: Ton ombre va paroître
Pour éterniser mes douleurs.
Lassé de voir toujours la scène injurieuse
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuse
Décharger contre moi leur haine furieuse,
Et les traits dangereux de leurs iniquités;
J'espérois que du temps le tardif bénéfice
Feroit renaître enfin un destin plus propice,
Que les cieux long-temps obscurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons et des orages,
Seroient à la fin éclaircis
Par l'astre lumineux, qui perçant les nuages,
De ses rayons brillans dorant les paysages,
Ramèneroit des jours par ses feux radoucis.
Je me trompois hélas! tout accroît mes soucis.
La mer mugit: l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre sur ma tête;
Environné d'écueils, couvert de mes débris,
A l'aspect des dangers qui partout me menacent,
Les cœurs des pilotes se glacent,

Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris.

Du bonheur de l'État la source s'est tarie;
La palme a disparu, les lauriers sont fanés.
Mon ame de soupirs et de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés
Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie?
Devoirs jadis sacrés, désormais superflus!
Défenseur de l'État, mon bras ne peut donc plus
Venger son nom, venger sa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus?
Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus:
Par le nombre, par la puissance,
Accablés, à demi vaincus,
Nous perdons jusqu'à l'espérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton! ô manes de Brutus!
C'est votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur et les abus;
C'est votre flambeau funéraire

Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes simples citoyens, Rome, en des temps sublimes
Étoient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce siècle les plus grands rois?
Il en est encor un qui jaloux de ses droits,
Fermement résolu à vivre et mourir libre,
De lâches préjugés osant braver les lois,
Imite les vertus du Tibre.
Ah! pour qui doit ramper, abattu sans espoir
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monstres politiques,
De triumvirs ingrats, superbes, despotiques,
Vivre devient un crime et mourir un devoir.
Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable;
Ce n'est pas ce squelette au regard effroyable,
Ce spectre redouté des timides humains:
C'est un asile favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains.

J'écarte ces romans, et ces pompeux fantômes
Qu'engendra de ses flancs la Superstition,
Et pour approfondir la nature des hommes
Je ne m'adresse point à la dévotion.
J'apprends de mon maître Épicure
Que du temps la cruelle injure
Dissout les êtres composés;
Que ce souffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organisés,
N'est point de nature immortelle;
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle;
Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.
Je vois quand l'ame est éclipsée,
Qu'il n'est plus hors des sens mémoire, ni pensée,
Et que l'instant qui suit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'existence
A précédé notre naissance.
Ainsi par un ancien accord

Tout homme est obligé de rendre
Au sein divers des élémens
Ces principes moteurs, invisibles agens,
Que la nature avoit su prendre
Pour former la texture et le jeu de nos sens.
Tout disparoît enfin de ce songe bizarre:
Mégère, Tisiphone, et le sombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes savans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.
Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'attends
Que ton esprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des mystiques pédans,
Dont la rigidité condamne
Tous sentimens hardis, des leurs trop différens.
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Que ta sagesse aime la vie;
Enfant des Arts et d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, et de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,
Tes destins sont égaux, tes désirs sont contens.
Ainsi sans crainte et sans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philosophie

Trouve dans ces amusemens
Que ton goût sagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.
Pour moi, que le torrent des grands événemens
Entraîne en sa course orageuse,
Je suis l'impulsion fâcheuse
De ses rapides mouvemens:
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la Fable est féconde,
N'en a souffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin barbare, et trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort brisent leurs chaînes,
Sans m'embarrasser des moyens,

Je romps les funestes liens
Dont la subtile et fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.
Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Tout ce que, l'amitié par ces vers te propose,
C'est que, tant qu'ici-bas le céleste flambeau
Éclairera tes jours tandis que je repose,
Et lorsque le printemps paroissant de nouveau
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes et de roses,
Tu daignes parer mon tombeau.

A Erfort, ce 23 de Septembre 1757.

EPITRE

sur le Hasard

à

MA SOEUR AMELIE.

Non, vous ne croyez point que l'humaine misère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,
Et c'est avec raison : de sa félicité
Rien ne peut altérer l'impassibilité.
Ce Dieu, sourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorsque ses autels fument de nos offrandes,
Insensible aux parfums dont on vient l'encenser,
Sans daigner nous punir, sans nous récompenser,
A d'aussi vils objets loin d'attacher sa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette masse étendue,

Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives lois il soumet l'univers.
Mais quelle, direz-vous, est la source féconde
Des destins différens que l'homme a dans le monde?
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien résolu,
S'il n'étend point sur nous son pouvoir absolu,
De ce nombre infini de fortunes diverses,
De succès, de revers, de grandeurs, de traverses,
Qui de nos tristes jours remplissent le courant,
L'homme seroit-il seul le puissant artisan?
Nous a-t on bien prouvé ce qu'avance Voltaire?
Où l'imprudent périt, le prévoyant prospère.
Je ne veux pas, ma sœur, misanthrope fâcheux,
Outrant de notre état le destin malheureux,
Ravaler devant vous avec trop de rudesse
Les lueurs que souvent accorda la sagesse.
La nature aux humains dispensant ses faveurs,
Fut avare en tout temps de dons supérieurs;

Cependant l'on a vu l'art et la politique
Préparer des succès au vainqueur du Granique,
César joignant l'audace à ses prudens desseins,
Par son puissant génie asservir les Romains.
A côté des héros que leurs exploits signalent,
Mahomet ou Vasa peut-être les égalent.
De ces âges nombreux avant nous écoulés,
Parmi tant de grands faits sans choix accumulés,
Il est bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.
La vertu rarement a le bonheur pour elle.
N'apercevez-vous pas la foule d'inconnus,
De fous, d'extravagans, aux honneurs parvenus,
Sans grâce, sans talens, sans esprit, sans mérite,
Passer étourdiment à leur grandeur subite
Les regards éblouis d'un éclat emprunté,
Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,
Des peuples prosternés mépriser les hommages,
Tandis que le malheur persécute les sages?
Le monde est donc, ma sœur, l'empire du Hasard;
Il élève, il détruit: bizarre à notre égard,
Il usurpe les droits de notre prévoyance.

Ne vous figurez point cette aveugle puissance,
Ce Dieu du paganisme, émule du Destin,
Qui dispose de tout sans choix et sans dessein.
Le Hazard est l'effet de ces causes secondes
Dont les ressorts couverts de ténèbres profondes
Sous leur déguisement sachant nous échapper,
Par leur fausse apparence ont l'art de nous tromper.
Le philosophe sait que dans toutes les choses
Les effets sont produits du sein fécond des causes;
D'un pas sûr, mais tardif, par le raisonnement
Il remonte au principe après l'événement.
L'insolent politique, ambitieux et sombre,
Porte d'un bras hardi sa lumière en cette ombre;
Il perce l'avenir sans l'avoir aperçu;
Il règle, embrouille tout, et se trouve déçu.
L'aveugle en tâtonnant prend pour des certitudes
La trompeuse apparence et les vicissitudes,
Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,

Bronchant à chaque pas au bord des précipices.
Qui peut lui révéler les bizarres caprices
De tant de foibles rois pêtris d'illusions,
Changeans dans leurs faveurs, jouets des passions ?
Quels seront les devins, ou quels esprits sublimes
Pourront lui désigner l'espèce de victimes
Que l'Ange destructeur, armé par le trépas,
Moissonnera l'hiver au sein de tant d'États?
Qu'un roi soit emporté, que son fils le remplace,
Le monde politique en prend une autre face ;
Par d'autres passions se laissant dominer,
Sur un plan différent ce roi va gouverner ;
De nouvelles erreurs chassent les anciennes,
Et changent les motifs des faveurs ou des haines.
Mais que dis-je ? au Conseil un moindre choc suffit.
Qu'on exile un ministre, une femme en crédit,
Jamais les successeurs dans ces premières places
De leurs devanciers n'ont poursuivi les traces,
Et souvent dans les Cours pour un moindre sujet
Tout prend une autre forme et change de projet.

Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,
Des révolutions les secousses terribles,
C'est l'océan en proie aux aquilons fougueux:
De leur contraire effort le choc impétueux
Fait soulever les flots, les enfle, les irrite,
Les pousse avec fureur, les rompt, les précipite,
Et la mer mugissante en frappant à ses bords,
Y jette en reculant des débris et des morts.
Notre frêle vaisseau, sans mats et sans boussole,
Flotte sans avirons au gré du vague Eole,
Il range des écueils, il désire un abri;
L'un trouve son salut où l'autre avoit péri:
La prudence n'est donc qu'un art de conjecture.
L'exemple prouve bien cette vérité dure.
Étoit-ce son mérite, étoit-ce sa beauté
Qui du rang le plus bas et de l'obscurité
Quand ses attraits flétris touchoient à leur automne,
Éleva Catherine et la mit sur le trône?
Si d'un œil amoureux le lubrique regard
Ne l'eût dans ses transports fait convoiter au Czar,
A son destin obscur à jamais condamnée,
Le Pope dans Moscow ne l'eût pas couronnée.

Mais consultons sans choix les fastes de l'Amour ;
Entre mille beautés qui brilloient à sa Cour,
Pour remplacer trois sœurs qui furent ses maîtresses,
Louis n'adressa point ses vœux à des duchesses ;
Le rejeton obscur d'un financier proscrit
Devint l'heureux objet dont son cœur se nourrit.
Toujours plus amoureux et resserrant ses chaînes,
En ses mains de l'État Louis remit les rênes.
Ce d'Amboise en fontange est l'Atlas des François,
A son bureau se traite la guerre et la paix.
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,
C'est un cœur affoibli que l'habitude enchaîne,
Et ces charmes divins que nous n'aurions connus
Qu'en quelque temple obscur, sous les lois de Vénus,
Décident à présent des destins de l'Europe.
Dites-moi quel devin habile en horoscope,
En consultant les cieux et son astre en naissant,
Pouvoit lui présager ce destin florissant?

Élevée en exil depuis sa tendre enfance,
De son ambition l'orgueilleuse espérance
N'avoit osé former des vœux aussi hardis;
D'Étiol en l'épousant la mit en paradis.
Nous, que l'expérience instruisit dans les brigues,
Qui connoissons les Cours et leurs sourdes intrigues,
L'artifice commun à tous les courtisans,
Qui pour mieux supplanter des rivaux tout-puissans
Flattent des souverains les passions secrètes,
Les charment au moyen d'aimables marionnettes
Dont ils font avec art jouer tous les ressorts,
Et maîtres de leurs cœurs en règlent les transports;
Nous voyons l'intérêt, les ruses, les adresses,
Qui font naître ou baisser le crédit des maîtresses,
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,
Ils semblent tour à tour esclaves ou tyrans.
Parmi ces demi-Dieux, entre ces personnages
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,
Des

Des brigands de finance, arbitres des humains,
Des reclus tonsurés, devenus souverains,
Et des greffiers poudreux, en France connétables.
Ces exemples récens, ma sœur, sont innombrables.
L'occasion sert mieux que ne font les projets.
Mais pour en revenir à de plus grands objets,
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre.
La guerre me fournit un plus vaste théâtre,
C'eſt-là que la Fortune étale avec orgueil
Et son mépris bizarre et son flatteur accueil.
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'assiège,
Ses dons sont prodigués à ceux qu'elle protège;
Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,
Et noircit les talens de leurs compétiteurs.
Dans la noble carrière où le héros s'élance,
Son génie au Hasard dispute l'influence;
Mais il épuise en vain ses soins et ses efforts,
Il dépend malgré lui des plus foibles ressorts.
Ces hommes ramassés dont se forme une armée,
Sont les vils instrumens qui font sa renommée;

La crainte, le désordre, ou l'ardeur du soldat,
Fixent l'incertitude et le sort du combat.
Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,
Ses solides projets attestent son mérite :
C'est d'eux qu'on doit juger, et non sans fondement
L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.
Eugène dont le nom présageoit la victoire.
Parut trop confier ses succès aux hasards,
Alors qu'il insulta les fameux boulevards
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade ;
Il brave les périls, son cœur le persuade
Qu'il peut forcer ses murs et renverser ses tours,
Avant que l'ennemi lui porte des secours.
Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même ;
Il envoye aux Chrétiens la disette au teint blême ;
Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.
Pressés par le Visir, accablés des remparts,
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine :
Tout conspiroit enfin à la perte d'Eugène.
Il faut mourir ou vaincre : un noble désespoir
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir.

Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées:
Tout cède; des mourans les campagnes jonchées
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés;
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.
Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance
Le sort des deux États en égale balance;
De ses nobles desseins les beaux commencemens
Furent mal secondés par les événemens;
Le Germain couronné des mains de la Victoire,
En emporta lui seul l'avantage et la gloire.
Ah! si jamais, Eugène, un de tes hauts projets
Aux yeux d'un guerrier sage annonça des succès,
Ce fut près de Luzare, où tes soins et ta ruse
Ont préparé le piège au François qui s'abuse.
Te dérobant tu pars, et, plus prompt que l'éclair,
Des digues du Zero ton camp est à couvert.
A ces bords dangereux, sans nulle défiance,
Vendôme conduisoit les guerriers de la France.
Eugène attend l'instant que le soldat mutin
Sorte du camp françois pour courir au butin:

Pendant tout ce désordre il veut par la surprise
Fixer en sa faveur la fortune indécise.
Quel fut l'effet d'un plan si bien imaginé?
Un François curieux, par la digue borné,
Y monte sans dessein; il voit dans la campagne
Eugène et ses héros vengeurs de l'Allemagne:
Il vole en rapporter la nouvelle en son camp;
Bientôt on se rassemble, on combat sur le champ.
Eugène fut battu. Tel est le sort des armes.
Dans ce métier si dur, et pourtant plein de charmes,
Souvent un rien peut nuire, et dérober le fruit
Du plus savant dessein presque à sa fin conduit.
Eugène l'éprouva lorsqu'il surprit Crémone;
Par un canal secret que ne connoît personne,
Il entre dans la ville, il borde le rempart.
On l'en croît déjà maître. Admirez le hasard.
Un Irlandois actif, qui veilloit pour la France,
Accourt auprès du Pô, prépare sa défense;
La garnison l'apprend, tout se joint à son corps,
On combat, on repousse, on redouble d'efforts;
Le François enhardi, que le sort favorise,
Force enfin le héros d'abandonner sa prise.
Le Hasard rit ainsi de l'orgueil des humains,
En se jouant dérange et confond leurs desseins;

Injuste dans ses choix, capricieux, volage,
Il sert le téméraire et se refuse au sage.
En vain de l'avenir l'esprit est occupé:
Quel homme à son destin jamais est échappé ?
Il est bien des malheurs qu'un insensé s'attire;
Bornons-nous aux revers qu'on ne sauroit prédire.
Marlborough que l'Anglois a si bien désigné,
Qui livrant des combats les avoit tous gagnés,
Qui n'assiégea jamais de place sans la prendre,
Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,
Marlborough, le héros, l'ame du parlement,
S'est vu précipiter par Madame Massan,
Qui, d'Anne, jusqu'alors suivante peu connue,
Anima contre lui la Reine prévenue;
Cette intrigue de cour pour un frivole objet
De vingt rois alliés dérangea le projet.
Vous parlerai-je encor de la flotte invincible
De ce grand armement, formidable et terrible,
Dont l'immense appareil couvrant le sein des mers
Aux Bretons d'un tyran alloit porter des fers?
L'Angleterre frémit et parut confondue:
Un grain de vent s'élève et la flotte est perdue.

Mais où vit-on jamais plus de calamités,
L'enchaînement fatal de plus d'adversités,
Qu'en fournit des Stuarts la malheureuse histoire?
J'en rappelle à regret la sanglante mémoire.
Ces peuples descendus des Pictes indomptés,
Contre leurs souverains sourdement irrités,
A l'abri de leurs lois ont exilé leur Reine:
Auprès d'Elisabeth, Marie a fui leur haine;
Elle y cherche un asile, elle y trouve un cachot,
Et l'Anglois son vengeur la traîne à l'échafaud.
Mais après son trépas à sa famille illustre
Le trône des Bretons rendit son premier lustre;
Ce théâtre sanglant, entouré de dangers,
Lui laissa du bonheur des momens passagers.
Aux transports turbulens d'un peuple fanatique
On voit Charle opposer sa foible politique;
Il trouve un ennemi cruel et factieux,
Profond, entreprenant, sage, artificieux,
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,
Qui d'un bras téméraire ose saper le trône,
Abuse le vulgaire, écrase le puissant,
Et couvre ses forfaits du nom du Dieu vivant.

Cromvel de tous côtés ayant tendu ses pièges,
Dans le sang de son Roi teint ses bras sacrilèges,
Et Charle souffre enfin pour comble d'attentats
Un supplice inouï, digne des scélérats.
Ainsi finit ce prince, exemple mémorable,
Que la grandeur mondaine, un rang si respectable
Ne garantissent point contre un dur ascendant.
Bientôt Jacques second, plus foible et moins prudent,
Tremblant, déconcerté par sa fille et son gendre,
De ce trône sanglant fut contraint de descendre.
Et ce jeune Édouard que nous avons tous vu,
Au rang de ses aïeux à demi parvenu,
En héros vagabond courir à sa ruine,
Prouve par ses destins sa funeste origine.
Sans aller parcourir l'histoire du levant,
Que ne dirai-je pas du sort du jeune Iwan,
D'un monarque déjà poursuivi dès l'enfance?
Une nuit renversa son trône et sa puissance;
Une femme tremblante, ivre de voluptés,
Rassemble des soldats à la hâte ameutés,

Enchaîne le monarque au sein de sa patrie,
Et le fait transporter captif en Sibérie.
Quel faits humilians pour l'orgueil des humains!
Que de vils instrumens ont d'étonnans destins!
J'ai souvent reconnu par mon expérience
Combien peu sert le fil de la vaine prudence.
Quand j'entrai dans le monde en ma jeune saison,
Je dus tout au hasard et rien à la raison.
Ardent, présomptueux, je m'en souviens encore,
Je brûlois d'imiter des héros que j'honore :
Du centre des plaisirs et des bras du repos
Sur les traces de Mars je volois aux travaux.
Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène
Pour traverser mes vœux fut envoyé de Vienne.
Tout ce que peut fournir l'expérience et l'art,
Fut employé par lui pour fixer le hasard.
Dans ma sécurité Neuperg m'alloit surprendre.
J'ignorois ce qu'un sage étoit près d'entreprendre ;
J'ignorois jusqu'aux lieux où s'assembloient ses corps,
Son approche, et surtout ses desseins, ses efforts.

Un transfuge arrivé découvrit le mystère.
On se prépare; on marche, on joint son adversaire,
La victoire pour nous décida des combats.
La Fortune en ces temps accompagnoit mes pas;
Sous sa protection mon esprit devint sage;
Depuis, par son penchant inconstant et volage,
Désertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,
Chez Daun et sur ses camps nous la vîmes planer.
La perfide, en marquant sa barbare allégresse,
Persécute à présent ma prochaine vieillesse;
Les dangers, les écueils remplissent mes chemins,
Et la plume et l'épée échappent de mes mains.
Vous avez vu, ma sœur, dans des jours que j'abhorre,
De l'audace et du crime insensément éclore
Ce monstre politique, insolent, égaré,
De rapines, de sang, de meurtres altéré,
Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,
Qui rassemble en ses flancs d'éternels adversaires,

Caresse avec fureur ses dangereux serpens,
Prêt à se déchirer tient sa rage en suspens,
Pour assurer ma chute et presser ma ruine.
Apprenez à présent quelle est son origine,
Par combien de forfaits des peuples ignorés
L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.
Quel mystère odieux faut-il que je découvre !
De Vienne à Pétersbourg, et de Stockholm au Louvre,
La fraude, l'imposture, et l'intrigue de cour,
Font servir à leur but et la haine et l'amour.
L'Autrichien répand l'or et la calomnie :
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conseillés,
De ses vrais ennemis se fait des alliés.
Sa fière ambition, sa vengeance infernale,
Au fond de leur palais introduit la cabale.
D'un paisible automate on aigrit les esprits ;
Là pleure une princesse, ici des favoris.
Il communique ainsi ses fureurs politiques
Aux dociles esprits des princes pacifiques,
Qui sans s'apercevoir de leur égarement,
Vienne, de ta grandeur deviennent l'instrument.

Je ressens les effets du crime qui les lie ;
C'est moi qui suis puni de leur vague folie ;
Persécuté, vaincu, mon sort m'a fait la loi,
Ou de vivre en esclave, ou de mourir en roi.
C'est en vain que l'on pense éviter son naufrage.
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage,
Et comment détromper des princes aveuglés,
Par des fourbes chéris sans cesse ensorcelés ?
Pouvois-je enfin gagner des maîtresses perfides,
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides ?
Pouvoit-on présager que jamais les humains
Verroient marcher ensemble et François et Germains,
Et Russes et Suédois, tous étouffant leurs haines,
Réunis et d'accord pour me charger de chaînes ?
Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,
Contre son protecteur s'armât pour son tyran ?
Mais quittons ces faux Dieux qui font gémir la terre.
Retournons aux hasards que j'éprouve à la guerre.

De nos fleuves germains tous les bords sont couverts.
De peuples rassemblés des bouts de l'univers.
A leur nombre accablant il faut que je m'oppose.
Si je couvre un pays, c'est l'autre que j'expose;
Je vole à l'ennemi le plus audacieux,
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres lieux.
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,
Mon bras seul ne peut plus garantir nos provinces.
Tandis que mon État par eux est envahi,
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames?
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,
L'opprobre et le mépris de nos derniers neveux?
Lorsque de tant de maux mon ame est oppressée,
Un Démon des soldats dérange la pensée;

Ce qui me paroît blanc à leurs yeux paroît noir.
Leurs chefs aussi troublés n'ont plus des yeux pour voir ;
Un brouillard triste et sombre offusque leurs idées.
Je suis environné d'ames intimidées,
J'attise les lueurs de leur foible raison ;
J'oppose, mais en vain, l'antidote au poison.
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,
Des revers tout récens accroissent l'épouvante.
Cependant l'ennemi remuant, inquiet,
Roule dans son esprit un dangereux projet.
Il faut ou le combattre, ou succomber sur l'heure;
Il faut que d'un héros l'ame supérieure
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.
Ainsi près de l'Euphrate un antique palmier
Elève les rameaux de sa superbe tête,
Brave, sans s'ébranler, l'assaut de la tempête,
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux
Courbe les tendres joncs et brise les roseaux.
Mais ces roseaux, ma sœur, de nos combats décident,
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident?

Ainsi dans les palais, ou dans les champs de Mars,
En ce monde maudit il n'est que des hasards.
Malgré tous les calculs qui règlent sa conduite,
L'orgueilleuse raison se trouve enfin réduite
A confesser ici que l'homme en tout borné
Suit le torrent du sort dont il est entraîné.
Mais à quoi, dira-t-on, peut servir la prudence,
Si ses secours sont vains, ses efforts sans puissance?
Autant nous vaudroit-il dans nos jours mal ourdis
En secouant son joug agir en étourdis.
La prudence n'est point, il est vrai, panacée
Qui chasse tous les maux dont l'ame est oppressée;
Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,
Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.
Elle cède aux rigueurs du sort qui se soulève;
C'est un fil qui conduit, mais ce n'est pas un glaive

Propre à trancher les nœuds de la difficulté.
De tant d'écueils où l'homme auroit été jeté,
Des maux qu'on aperçoit son secours nous préserve;
Sa circonspection qui veille, et nous conserve
A travers les dangers d'un pas prémédité,
Nous guide, entre la crainte et la témérité,
Par une route étroite aux humains peu commune.
Souvent sa patience a lassé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais sans le prévenir,
Et jamais son orgueil ne régla l'avenir.
Laissons donc le Destin dans ses demeures sombres
Nous voiler ses arrêts d'impénétrables ombres;
En souffrant les revers, sans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa vertu.

A. O. Pretschendorf, le 7 Janvier 1760.

ÉPITRE

à

MA SOEUR DE BAREUTH.

Enfin chère sœur, je respire,
Et ne respire que pour vous ;
Le sort est las de son courroux,
La Fortune vient de me rire.
Ces fiers Autrichiens de nos destins jaloux,
Dans les champs de Lissa dissous,
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,
Et vont dans la Bohème oublier leurs dégoûts.
Recevez de mon cœur cette offrande futile,
La seule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.
O mon support, ô mon asile!
Ma divinité, mon appui!
C'est vous dont l'amitié si ferme et si durable
Me tendit un bras secourable,
Lorsque nos combattans paroissoient terrassés,

Et

Et d'un empire formidable
Les fondemens bouleversés.
Mes parens, mes amis, timides et glacés,
M'abandonnoient déjà dans ce péril extrême;
Le seul qui me resta, ma sœur, ce fut vous-même.
Fort de cet appui précieux,
Je ne redoutois plus le sort injurieux.
O céleste amitié! divine et pure flamme!
Suprême bien d'une belle ame,
Dont la main avare des Dieux
Daigne si rarement favoriser la terre!
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre?
Ah! faut-il voir d'ingrats un corps associé,
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre,
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,
Convertir l'univers, à lui sacrifié,
En théâtre sanglant de meurtre et de carnage,
Où la destruction naît de l'inimitié?
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,
Parmi ces horribles scandales,

Votre cœur conserva, quoiqu'il fût épié,
Le feu sacré de l'amitié,
Ce feu cent fois plus pur que celui des Vestales.
En vain les mortels corrompus
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple;
Leurs perfides regards, honteux et confondus,
Sont forcés d'avouer que votre ame est le temple,
Le refuge sacré des antiques vertus.
C'est vous qui rendez véritable
Tout ce qu'a rapporté la Fable
D'Oreste, de Pylade, et du tendre Nisus.
Si j'avois le pinceau d'Apelle,
Je peindrois votre cœur fidelle,
Et la constance et la ferveur
Dont, ô mon adorable sœur!
Vous avez combattu ma fortune cruelle.
Voyez, parens ingrats, quelle est votre noirceur.
Comparez-vous à ce modèle,
Vous tous qui pour votre malheur
Ne sentîtes jamais si vous aviez un cœur.
Que cet exemple vous rappelle
Tout le sublime et la grandeur
De la tendresse fraternelle.

Ah! mon auguste sœur, pour chanter votre nom,
Je laisse aux eaux de l'Hippocrène
Les soins de ranimer une vulgaire veine,
Et les Muses de l'Hélicon
Ne sont pas les dieux que j'invoque.
Plein d'une amitié réciproque,
Mon cœur me tient lieu d'Apollon;
Pour exprimer comme il vous aime,
Pour s'ouvrir ou se dévoiler,
Le sentiment suffit; il se peint de lui-même,
Et c'est à lui seul de parler.
Eclatez, doux transports de ma reconnoissance;
Portez au bout de l'univers
Le récit des complots de tant de rois pervers
Qui préparoient ma décadence,
Et le récit de la constance
D'une sœur qui pendant mes plus affreux revers
De tous mes ennemis a bravé la puissance,
Et voulut par persévérance
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.
Publiez ses vertus au delà des déserts
Où le Guèbre à genoux adore
Les rayons naissans de l'aurore,

Les portant au delà des mers
Où Neptune étend son empire,
Jusqu'aux lointains climats où le soleil expire;
Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux
Qu'un mérite aussi grand, si digne qu'on l'admire,
L'élève jusqu'au rang des Dieux.
Ces sentimens, ma sœur, avec des traits de flamme
Sont gravés au fond de mon ame.
Vainqueurs de l'absence et du temps
Ils seront fermes et constans,
Jusqu'au terme fatal, où vers la triste rive,
Caron transportera mon ame fugitive
Dans le sombre séjour où l'univers s'enfouit,
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,
Nos peines, nos plaisirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 Décembre 1757.

CONGÉ

de l'armée impériale et du Maréchal Daun, après la bataille de Lissa.

Partez, l'occasion est bonne,
Grand général de l'empereur;
Pour prouver que je vous pardonne,
Je vous fais mon ambassadeur
Chez les robins de Ratisbonne.
Pressez-vous donc, et portez-leur
Ma reponse en propre personne;
Et rendez à ce tribunal,
Attesté sur l'original,
Au président, à chaque membre,
Sans qu'aucun puisse être déçu,
Tout ce que vous avez reçu
A Lissa le cinq de Décembre.
Quel beau jour pour le sieur Anis
Fiscal du germanique empire!
(Lui qui sous l'ombre de Thémis
Se pavanoit de me proscrire)

Lorsque vous aurez pu l'instruire
De ce qu'à vos soins j'ai commis.
Ensuite, de vos pas le maître,
Courez à Vienne et faites naître
Grand nombre de nouveaux projets
Pour conquérir la Silésie,
Et pour ruiner mes sujets.
Vous pouvez sur tous ces objets
Contenter votre fantaisie,
Étudier tout cet hiver,
Dirigé par le vieux Neuper.
Mais quand la saison radoucie
Des frimats purifiera l'air,
Que des champs la superficie
Se couvrira d'un duvet vert;
Alors, comme un nouvel Achille,
Retournez dans mon domicile,
Tout aussi vain, tout aussi fier,
Avec tout cet amas agile
De canons dont on compte mille,
Avec vos princes du bel air,
Et vos pandours armés de fer.
Ce canton en combats fertile
Vous restera toujours ouvert.
Étudiez bien votre thème.

N'oubliez pas, pour le retour,
Des chemins qui vont en Bohême
De vous ménager le plus court.
A ce prix, après le caréme,
Revenez, à condition
Qu'en obtenant permission,
Nous prenions congé tout de même.

A Durgau, le 8 Decembre 1757.

AU

SIEUR GELLERT.

Le Ciel en dispensant ses dons
Ne les prodigua point d'une main libérale,
Il nous refuse plus que nous ne recevons.
Pour tout peuple à peu près sa faveur est égale.
Les François sont gentils, les Anglois sont profonds;
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
Notre orgueil sait changer en roses nos chardons:
Au talent du voisin nous préférons le nôtre.

A Sparte régnoit la valeur;
Mars se plut d'y former de fameux capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des beaux arts enchanteurs respiroit dans Athènes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont hérité l'antique gloire.
Combien de grands exploits ont rempli leur histoire!
Mais s'ils ont trouvé les chemins
Qui vont au temple de Mémoire,
Les fleurs se fanent en leurs mains
Dont ils couronnent la Victoire.
C'est à toi, Cygne des Saxons,
D'arracher ce secret à la Nature avare;
D'adoucir dans tes chants d'une langue barbare
Les durs et détestables sons.
Ajoute par les vers que ta muse prépare,
(Sur les pas du divin Maron,)
Aux palmes des vainqueurs dont le Germain se pare,
Les plus beaux lauriers d'Apollon.

EPITRE à PHYLLIS.

Faite pour l'usage d'un Suisse.

Un certain dieu qu'on adore à Cythère
M'avoit, Phyllis, engagé sous vos lois.
Je soupirois, je me flattois de plaire,
Et mon bonheur passoit celui des rois,
Lorsqu'un démon au regard sanguinaire,
Démon cruel qui sème le trépas,
Au sein affreux des fureurs de la guerre,
M'entraîna loin de vos divins appas.
Hélas! Phyllis, quelle est la différence
Du sort heureux et de la jouissance
Qu'un tendre amour m'offroit entre vos bras,
Au sort affreux qu'à présent votre absence
Me fait trouver ici dans la licence
D'un camp où Mars remplit tout de fracas.
Je vois ici la brillante Victoire
Mener gaiement dans l'horreur des combats
Cent jeunes fous que Mars de ces climats
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.

Hélàs! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats
Au tendre amour a préféré la gloire.
Que vois-je encor? de rapides repas,
Remplis d'ennui, sans qu'un mot d'allégresse
Ose égayer le front de la sagesse.
Pour s'escrimer on engloutit les plats.
Tels sont mes jours, mes ennuis, ma détresse.
Ah! qu'ils sont loin de la délicatesse,
Et des plaisirs qui naissent sur les pas
De mon aimable et charmante maîtresse!
Quand même ici parmi tous ces soldats
On donneroit des banquets d'Épicure,
Où, prodiguant les dons de la Nature,
On serviroit des piles d'ananas;
Sans ma Phyllis, dont je fais tant de cas,
Ce luxe exquis et tout ce qu'il procure,
Non, par l'Amour, ne me toucheroit pas.
Pour achever cette noble peinture,
Sachez qu'ici l'on couche sur la dure;
Point de repos, l'on trotte nuit et jour.
Au lieu de voir ces beaux yeux d'où l'Amour
Lance le trait dont je sens la blessure,
Je vois des yeux avides de capture,
Au regard dur, et dont le maintien fier

Paroît peu fait à supporter l'injure,
Mais bien plutôt selon la conjoncture
A défier et Thérèse et l'enfer.
Quand tout ému mon cœur se représente
Le beau corail d'une lèvre charmante
Qui m'invitoit à des baisers ardens,
Voila-t-il pas, dans un gros d'insolens,
De vieux soudards retroussant leur moustache,
Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens.
Tout aussitôt de ces lieux je m'arrache,
Et dépité, plein d'horreur pour les camps,
De mon amour la blessure rouverte
Me renouvelle à chaque instant la perte
De vos appas et de vos agrémens.
Ainsi Vénus punit un cœur volage,
Qui sans raison imprudemment s'engage
Chez la Fortune, au camp, dans les hasards,
Fuit de Cythère, et porte son hommage
Malgré l'Amour à l'homicide Mars.
Ainsi souvent, sans qu'il se le propose,
Suivant l'instinct d'une inconstante ardeur,
Le papillon s'envole de la rose,
Et voltigeant sans fin de fleur en fleur,
Sur un muguet l'insensé se repose,
Et par dépit en suce la liqueur.

Je crois, Phyllis, à la métempsycose;
Et votre amant trop léger et mutin,
En s'éloignant de vos attraits sans cause,
Du papillon a subi le destin.

Si toutefois un repentir sincère
Pouvoit, Phyllis, fléchir votre colère;
Si j'esperois qu'un être tout divin
Ne souffrît pas qu'on l'implorât en vain,
Je jurerois que fidelle et plus tendre,
Et dégoûté de Bellone et de Mars,
A tout jamais je renonce à prétendre
Aux lauriers d'Eugène ou d'Alexandre,
Pour mériter un seul de vos regards.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter Berlin.

Restez, Marquis, dans cet asile
Où mes Pénates et mes Dieux

Protègent le séjour tranquille
Que j'héritai de mes aïeux,
Sans crainte que dans d'autres lieux
Le Russe insolent vous exile.
Envoyez pour vous à Paris
De Mons affronter la chicane,
Y recueillir tous les débris
De ces biens qu'un père en soutane
Vous ôta, pour plaire à Fleuris;
Dont votre jeunesse profane,
Livrée au tendre amour, aux ris,
Jadis ne connut pas le prix.
Puisse toute la pharmacie
Vous fournir de puissans secours,
Pour allonger de votre vie
L'agréable et fortuné cours!
Mais, cher Marquis, sans vous déplaire,
Je crois, en dépit du docteur,
Que ce n'est point l'apothicaire
Qui peut nous vendre le bonheur.
Un esprit, libre de frayeur,
Que la philosophie éclaire,
Peut nonobstant son mésentère,
Et foie, et rate, avec tumeur,
Un squirre, un cancer, un cautère,

Triompher des maux qu'il resserre,
Par le fonds de sa belle humeur.
Quoi! dans ces lieux remplis d'alarmes
Le guerrier boit, s'amuse et rit;
Ni la mort, ni le bruit des armes
Ne sauroit émousser les charmes
Du plaisir qui se reproduit:
Et vous pourriez vous en défendre,
Vous, qui libre de tous les soins,
N'avez point de remparts à prendre?
Vous, qui sans travaux, sans besoins,
Chaque nuit pouvez vous entendre
Avec Babet, et sans témoins?
Ah! tandis que moi misérable,
En Don Quichotte véritable,
Je cours les grands événemens,
En donnant chaque jour au diable
Les triumvirs impertinens;
De votre sort plus favorable
Puissiez-vous jouir fort long-temps.

En 1758, vers le temps de la bataille de Zornsdorf, au siége d'Olmutz, à Klein Laten.

EPITRE

à

MA SOEUR DE BAREUTH

sur sa maladie

Chère sœur, de tout temps l'homme peu raisonnable
Languit stupidement sous le joug de ses sens.
Le tonnere gronda, la crainte formidable
Érigea les autels, alluma son encens.
Le grand, le merveilleux lui parut adorable.
Sa peur lui fit des Dieux de tous les élémens:
L'on consacra des bois au culte des Furies,
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,
L'éther devint Saturne, et tant d'idolâtries
Durent leur origine aux terreurs des enfers.
Ceux que l'ambition embrasa de sa rage,
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
Jouirent des honneurs destinés aux héros.

Dès-lors l'apothéose eut des routes aisées:
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux,
Et si quelques vertus furent divinisées,
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.
Mais parmi tant de Dieux que s'étoit forgés l'homme,
Auxquels sa folle erreur avoit sacrifié,
L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome,
Pour le premier de tous, le Dieu de l'amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples.
Tant le vulgaire foible, et fait pour s'égarer,
Confond ce qu'il doit craindre où qu'il doit adorer.
Sans doute l'univers manquoit de grands exemples:
Le fidelle Euryale et le tendre Nisus,
Et Thésée et Pirithoüs,
Leurs héroïques faits, leurs fastes respectables,
N'étoient que d'anciennes fables.
Pour donner du lustre aux vertus,
Il faut des héros véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine sœur, que j'honore et révère,
Dont mon orgueil séduit se vante d'être frère,

Si

Si Delphes, si Colchos, en des temps fortunés,
Avoient pu rencontrer dans leurs murs étonnés
Un cœur comme le vôtre, une vertu si rare,
Les temples, les autels de festons couronnés,
Le peuple, le pontife, à vos pieds prosternés,
La victime tombant sous un glaive barbare,
Tout vous eût assuré l'hommage des mortels.
Leur amour, leur reconnoissance,
Du prix de l'Amitié connoissant l'excellence,
Vous auroient sous son nom consacré des autels.
Qui sentit mieux que moi sa bénigne influence?
Dans mes jours fortunés et dans ma décadence
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.
Ah! pourrai-je oublier cette amitié constante,
Sensible, courageuse, et toujours agissante,
Qui a su compenser les maux que j'ai soufferts?
Lorsque ma fortune expirante
Offroit ma dépouille sanglante
Aux tigres de carnage et de sang affamés;
Lorsque mon propre sang, rebelle à la nature,
Dans ces jours désastreux et de malheurs semés,
Joignit les triumvirs, pour aigrir ma blessure;

Lorsque j'étois enfin, proscrit, infortuné,
De tout secours abandonné,
O vous, mon seul refuge! ô mon port, mon asile!
Votre amitié calmoit ma douleur indocile,
J'oubliois dans vos bras mes oppresseurs altiers,
Mon cœur dans votre sein épanchoit ses complaintes;
Votre tendre pitié partageant mes revers,
Dissipoit par un mot mes mortelles atteintes,
Et, fort de vos vertus, je bravois l'univers.
A combien de dangers votre ame généreuse
S'exposa pour me secourir,
Moi, qui préférois de périr
A l'image trop douloureuse
Des maux que je craignois de vous faire souffrir!
Jamais on ne vit de modèle
D'une tendresse aussi fidelle
Que celle que vous m'accordez.
Si la vertu rend immortelle,
Ses lauriers vous sont destinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ame vile et commune,
Fermée au sentiment, insensible à l'honneur,
Place le souverain bonheur

A posséder ces biens, jouets de la Fortune,
Recherchés, poursuivis avec trop de chaleur,
Et dont la jouissance est toujours importune;
Pour qui possède votre cœur,
Espoir sur lequel je me fonde,
Le doit préférer, chère sœur,
A tous les trésors de ce monde.
Si ces ambitieux, ces superbes esprits
Qui trament ma ruine et poursuivent ma vie,
Pouvoient de ce grand cœur connoître tout le prix,
Mon trône cesseroit d'attirer leur envie,
Ils ne combattroient plus, ils ne seroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble soudain me coupe la parole?
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours sereins,
Quand, pour adoucir mes chagrins,
Votre souvenir me console,
Des cris lugubres et perçans
Me font frémir d'effroi, me glacent tous les sens.
Mes yeux chargés de pleurs se couvrent de ténèbres;

Les Grâces, les Vertus, sous des voiles funèbres,
Font retentir ces lieux de longs gémissemens;
L'œil éploré, baissé, négligeant tous leurs charmes,
Elles vont publier, se baignant dans leurs larmes,
Et vos dangers et mes tourmens.
La Mort, l'affreuse Mort menace votre vie;
Les Dieux jaloux de leurs bienfaits
A mon bonheur portent envie,
Et le Trépas, d'un bras impie,
S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits,
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la nature avare
N'avoit de ses fécondes mains
Vu sortir un présent plus parfait, ni plus rare,
Que celui qu'elle fit, vous donnant aux humains.
Peut-être le séjour où l'audace et le crime
Ne cessent de se déborder,
Est indigne de posséder
Un cœur si généreux, une ame si sublime.
Hélas! quand je voyois l'univers infecté
De perfides complots, de trahisons atroces,
Malgré de sages lois des mœurs toujours féroces,
Je m'étois cent fois révolté
Contre tant de scélératesse,

Et souvent, de l'austérité
Poussant à l'excès la rudesse,
Ma haine confondoit sans cesse
Le crime avec l'humanité;
Mais par un retour de sagesse
Mon esprit rappeloit, pour sortir de l'ivresse,
De vos rares vertus la divine splendeur,
Et pardonnoit en leur faveur
A tous les vices de l'espèce.
Dieux protecteurs des malheureux,
Dieux sensibles et pitoyables,
Qui recevez les pleurs des humains misérables,
Toi, qui de l'amitié formas les premiers nœuds,
Mes Dieux, soyez-moi favorables,
Entendez mes cris douloureux,
Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore.
Derobez au Trépas une sœur que j'adore;
Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs.
Si jusque dans les cieux ma voix se fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens désirs
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre.

Conservez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage ;
Que la santé brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.
Si l'inflexible Sort qui nous donne la loi
Demande un sanglant sacrifice,
Daignez éclairer sa justice ;
Que son choix rigoureux ne tombe que sur moi.
J'attends sans murmurer, victime obéissante,
Que l'inexorable Trépas,
De ma sœur détournant ses pas,
Veuille émousser sur moi sa faulx étincelante.
Mais si tant de faveurs que j'ose demander
Sur un foible mortel ne peuvent se répandre,
O mes Dieux! daignez m'accorder
Que nous puissions tous deux au même jour descendre
Dans ces champs ombragés de myrthes, de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre.

A

MILORD MARECHAL

sur

la mort de son frère.

Vous pleurez, cher Milord? votre douleur amère
Redemande un héros, un ami tendre, un frère.
La gloire qui l'ombrage aux portes du Trépas,
Quoiqu'illustrant son nom, ne vous console pas.
Cette noble union que le Sort a détruite,
Fut moins l'effet du sang que l'effet du mérite.
J'ai vu de ses beaux jours éteindre le flambeau
Et j'ai de ses lauriers couronné son tombeau.
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,
Son bras auroit forcé la Victoire à le suivre;
Mais de l'airain tonnant les foudres en courroux
Prêt à triompher d'eux l'abattent sous leurs coups.

Fatale Ambition, que d'illustres victimes,
Que d'amis, de héros moissonnés par tes crimes!
Nos hameaux, nos cités, tous nos États sont pleins
De parens éplorés, de veuves, d'orphelins,
Qui réclament en vain par leurs cris, par leurs larmes,
Nos vengeurs moissonnés par le tranchant des armes.
Ah! la gloire s'achette au prix de trop d'horreurs;
Mes lauriers teints de sang sont baignés de mes pleurs.
Dans ces calamités, dans ces douleurs publiques,
Je me vois accablé de malheurs domestiques;
En moins de deux hivers, tel est mon triste sort,
Sur tout ce que j'aimois j'ai vu fondre la Mort:
Elle enleva ma mère, et son fils et sa fille.
O jours de désespoir! Quel coup pour ma famille!
Une mère, l'espoir, l'honneur de notre sang,
Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,
Une sœur, vrai héros, vaste et puissant génie,
A laquelle à jamais mon ame étoit unie.

Pour ne point succomber sous de pareils tourmens,
Il faut un cœur d'airain, privé de sentimens,
Aux cris de la nature obstinément rebelle,
Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.
Dans l'abyme des maux où le Sort m'a plongé,
Le cœur rongé d'ennuis et l'œil de pleurs chargé,
D'une réflexion mille fois repoussée
La ténébreuse horreur occupe ma pensée.
On nous dit que ce Dieu qu'au ciel nous adorons
Est doux, juste et clément: et, Milord, nous souffrons!
Comment concilier ses entrailles de père
Avec l'homme accablé du poids de sa misère?
Jeune, foible, imprudent, éperdu, sans repos,
Dès ma première aurore en butte à tous les maux,
Les vices, la douleur, et le péril m'assiége.
J'ignore mon destin: d'où viens-je? où suis-je? où vais-je?
J'éprouve en parcourant ce cercle étroit des ans
De souffrance et de maux les douloureux tourmens;

Quand je touche à la fin de ma triste carrière,
La fille d'Atropos vient clorre ma paupière,
Et la vertu divine et le crime infernal
Dans ce monde maudit ont un destin égal.
Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des offrandes,
Ni l'odeur des parfums; il est sourd aux demandes
Des mortels écrasés par ses cruels décrets.
Les voilà révélés, ces importans secrets.
Milord, qu'importe donc la triste connoissance
De ce bras qui m'accable et cause ma souffrance,
Si la Mort de mes maux peut seule me sauver?
Il est, il est des maux qu'un mortel doit braver;
La stoïque raison dont le flambeau m'éclaire
M'apprend à me roidir contre un malheur vulgaire,
A calmer le chagrin, à dissiper l'effroi
D'un désastre qui peut n'influer que sur moi.
On a vu des mortels dont l'ame peu commune
Foule aux pieds la grandeur, méprise la fortune,

D'un infame intérêt déchire les liens,
Tranquille, inébranlable en perdant les faux biens,
Et dans sa décadence, aux trahisons en butte,
Oppose un front serein aux apprêts de sa chute.
Ne croyez pas, Milord, que j'emprunte le ton
De l'homme chimérique inventé par Platon:
Loin de vous étaler l'emphase scolastique,
C'est moi qui parle, instruit par ma dure pratique.
J'ai vu mes ennemis saccager mes États,
J'ai vu mes vœux trahis par le sort des combats;
Près de mes oppresseurs se sont rangés mes proches;
Sans m'emporter contre eux en de justes reproches:
J'ai vu souvent la Mort prête à fondre sur moi,
Sans qu'un trouble secret m'ait fait pâlir d'effroi.
Dans nos calamités la commune épouvante
N'a pu rendre un moment ma constance flottante;
Le pouvoir absolu, le faste, la splendeur
Etoient des objets vils pour mon superbe cœur.

Prêt à perdre cent fois la vie et mes provinces,
Le Sort qui contre moi réunit tant de princes,
N'a pu me rendre encor un objet de pitié.
Mais s'il touche aux saints nœuds que forme l'Amitié
Par cet endroit cruel, cher Milord, il m'accable.
Achille au talon près étoit invulnérable.
A tout autre màlheur on trouve des secours;
Le temps après l'orage amène de beaux jours.
Mais qui peut réparer des pertes éternelles?
Quand la Mort a blessé de ses flèches cruelles
Ces parens, ces amis, objets de nos souhaits,
On s'en voit séparé, cher Milord, pour jamais:
Réclamez les aux Cieux, évoquez l'Enfer même,
L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure et qu'on aime;
L'irrévocable loi de la Fatalité
A ce terme arrêta notre témérité.
Pour toujours, chère sœur, je vous ai donc perdue!
Le bras d'un Dieu cruel sur ma tête étendu,
Par des coups redoublés à me perdre occupé,
Au plus sensible endroit à la fin m'a frappé.

Avec mille regrets, ô manes que j'adore!
Je rappelle les jours de ma premiére aurore,
Où, sitôt que mon cœur a paru s'animer,
Mes premiers sentimens furent de vous aimer.
De l'amour des vertus l'heureuse sympathie
Forma notre union par l'estime nourrie,
Et bientôt la raison développée en nous
Consacra pour jamais des sentimens si doux.
De notre attachement telle étoit l'origine :
Dès notre berceau même il a poussé racine ;
Nous croissions ainsi sous l'auguste pouvoir
De parens dont les mœurs dictoient notre devoir;
Nous n'avions entre nous ni secret ni mystère,
Et la sœur ne faisoit qu'une ame avec le frère.
Dès-lors combien de fois, sensible à mes douleurs,
Ses généreuses mains ont essuyé mes pleurs?
Comme dans les jardins on voit de jeunes plantes
S'entre-prêter l'appui de leurs tiges naissantes,
Pour éluder les coups des vents impétueux ;
Nous nous prêtions ainsi des secours vertueux.
Depuis, dans les dangers d'un plus terrible orage,
Son héroïque exemple affermit mon courage.

Combien de fois enfin, facile à m'égarer,
Du piége où je tombois elle sut me tirer?
Le vice à son aspect n'osoit jamais paroître;
De mes sens mutinés elle m'a rendu maître:
C'étoit par la vertu qu'on plaisoit à ses yeux.
Une aussi sage amie est un bienfait des Cieux.
Les avis, les secours s'y rencontrent en foule,
Tandis qu'au premier choc se dissipe et s'écoule
L'hypocrite ramas d'amis sans probité,
Parasites rampans de la prospérité.
Quand au bruit d'un revers leur troupe m'abandonne,
Je sens le prix d'un cœur qui chérit ma personne,
Qui dans l'adversité redouble de ferveur,
Console, agit, s'empresse, affronte mon malheur.
Rare félicité, trop courte et peu goûtée,
Que le Destin barbare a trop peu respectée!
O jour rempli d'horreurs! ô souvenir affreux!
Sur mon front pâlissant se dressent mes cheveux.
Je crois le voir encor l'exécrable ministre,
Organe et messager de ce trépas sinistre,

Quand en perçant mon cœur il pensa m'immoler.
La force me manqua, je ne pus lui parler.
Stupide, inanimé, sans voix et sans pensée,
Tout d'un coup éclata ma douleur oppressée.
La mort n'égale point tout ce que j'ai souffert;
C'est un pire tourment que celui de l'enfer.
Je détestois le jour, je fuyois la lumière,
Et j'aurois de ma main abrégé ma carrière,
Quand pour comble de maux la voix de mon devoir
Me força d'arrêter le cours du désespoir.
Vains songes de l'orgueil, ô majesté suprême!
Un roi moins que le peuple est maître de lui-même.
L'État presque abattu, colosse chancelant,
Ne conservoit d'appui que mon bras languissant:
Il falloit s'opposer à l'Europe en furie;
Il fallut m'immoler au bien de la patrie,
Voler dans les combats, vivre pour la venger.
Je respirois la mort, j'appelois le danger.
Mais quel cruel emploi pour une ame égarée,
Dans un chagrin mortel au désespoir livrée,

De porter dans l'horreur qui dévoroit mes jours
Aux places en danger de rapides secours,
D'opposer aux essaims que vomissoit la terre,
De peuples ramassés dévoués à la guerre,
En cent endroits lointains les mêmes défenseurs,
De prévoir, calculer, conjurer les malheurs?
Je sens que ce fardeau m'accable et m'importune.

Heureux qui dégagé du joug de la Fortune,
Inconnu, mais tranquille en son obscurité,
S'afflige sans témoins et pleure en liberté.
Quand pourrai-je briser mes entraves dorées,
Quand pourrai-je quitter ces funestes contrées,
Et hâter ce moment, à mes chagrins si doux,
Qui me réunira, divine sœur, à vous?
Nos ombres, dès ce jour des Dieux favorisées,
Parmi le peuple heureux des plaines élysées,
Sans craindre le Destin qui ne peut les troubler,
De tant de maux soufferts pourroient se consoler;
Et nos deux cœurs brûlant de flammes éternelles,
Aux respectables lois de l'amitié fidelles,

Culti-

Cultiveroient en paix cette tendre union.
Quoi ! ma raison s'égare, ah ! quelle illusion
Me dépeint de ces lieux l'image mensongère ?
D'un songe séduisant la vapeur passagère
Sur nos sens engourdis règne dans le sommeil ;
L'austère vérité le dissipe au réveil.
Oui, la raison détruit par sa clarté réelle
Le fantôme chéri d'une vie immortelle.
Tout ce qu'on se promet du ciseau d'Atropos,
C'est un oubli profond, un durable repos.
L'irrévocable loi met nos cendres éteintes
Hors du pouvoir des Dieux, à l'abri des atteintes
Là nous ne craindrons plus ces troubles orageux,
D'un aveugle destin enfans impétueux.
De cent rois conjurés les armes triomphantes
Contre des corps détruits deviennent impuissantes.
Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur,
Et l'abreuve à longs traits d'une amère douleur,
En de froids ossemens ne trouve plus sa proie ;
Du ciel en vain sur eux le courroux se déploie :
On ne viole point l'asile de la mort ;
Elle est des malheureux le refuge et le port.

C'est donc un bien réel que de cesser de vivre.
Ce moment fortuné de nos maux nous délivre :
Dès que nous avons bu des sources du Léthé,
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.
Tant d'illustres romains, dans des revers extrêmes,
Ont su par le trépas s'en délivrer eux-mêmes.
Que d'exemples fameux, soutenus de grands noms,
Les Catons, les Curius, les Brutus, les Othons!
On les imite à Londre, et l'Anglois libre et ferme
Aux rigueurs du destin prescrit lui-même un terme.
Qu'un misérable esclave, encor flétri des fers,
Redoute plus la mort que des affronts soufferts,
Il peut vivre en infame et mourir comme un lâche ;
Sa basse ignominie à nos regards se cache ;
Par la honte avili, par l'opprobre écrasé,
Son exemple odieux est partout méprisé.
L'école des héros fournit d'autres maximes ;
La gloire en recueillit les sentences sublimes :
Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,
Nous apprit à dompter la foiblesse et la peur,

Et nous dit que souffrir que le sort nous outrage,
C'est moins humilité que défaut de courage.
Les Dieux, par un accord conforme à nos souhaits,
Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits.
Si ce bien corrompu un bien ne peut plus être,
On doit y renoncer, tout homme en est le maître :
Rompant le fil fatal de ses jours désastreux,
On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.
Voilà, dans les horreurs du destin qui m'accable,
Les sentimens secrets d'un cœur inébranlable,
Qui sans importuner le ciel par son encens,
Sans mendier de lui ni faveurs, ni présens,
De son joug dégoûté, désabusé du monde,
Vit par l'unique espoir sur lequel il se fonde,
Que s'il sauve l'État, quitte de son emploi,
Il pourra disposer en liberté de soi.

De Breslau, en Decembre 1758

ÉPITRE
AU
MARQUIS D'ARGENS.

Non, Marquis, ton espoir s'abuse,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muse
Me ramène au sacré vallon.
Détrompé de l'erreur d'un nom,
Et de l'oripeau de la gloire,
Je laisse au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer,
Sans que dans la glissante route
Aucun postulant me redoute,
Ou que j'y puisse embarrasser.
Mon corps s'use, mon esprit tombe.
Des soins, des chagrins dévorans
Creusent sous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma tombe.
Chargé de fardeaux accablans,
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevroter des hymnes divins,

Et de Calliope expirante
Ranimer les feux presqu'éteints ?
Au sein de l'horreur, des alarmes,
Dans le tumulte et les hasards,
Crois-tu que sous nos étendards,
Parmi le carnage et les armes,
Et l'énorme fracas des camps,
Les Grâces prodiguent leurs charmes,
Et daignent m'inspirer leurs chants ?
Je vois ces nymphes fugitives,
Timides, errantes, craintives,
Chercher des asiles plus doux :
Leurs pas se détournent de nous,
Pour se fixer sur cette rive
Où la paix habite avec vous.
Vois ici, de meurtres avides,
L'œil enflammé, de rang en rang,
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de sang.
Comment à cette race impie
Le ciel uniroit-il jamais
Ces tendres filles du génie,
Des beaux arts et de l'harmonie,
De l'opulence et de la paix ?
Qui voudroit joindre à la fanfare

La flûte ou la douce guitare,
Feroit un mélange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre
Chaque chose soit en son lieu ;
C'est pourquoi la Nature sage
Aux êtres, par un juste choix,
De dons divers fit le partage.
L'instinct qui leur prescrit des lois,
Astreint chacun à son usage.

Une agréable et tendre voix
Échut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage.
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un cœur plein de courage,
De serres et d'un bec tranchant,
Des airs apercevant leur proie,
Poussent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.

Le sort de notre foible espèce
Est (n'en déplaise à ta sagesse,)
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès sa jeunesse
Certains talens, certains défauts.
L'homme que la raison éclaire,
Sait se limiter dans sa sphère,

Ou s'il en sort mal à propos,
Il devient le jouet des sots.
Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorqu'il filoit aux pieds d'Omphale,
Mettoit en pièces ses fuseaux.
Moi, qu'un aveugle destin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppose aujourd'hui
A des brigands aussi perfides,
A des monstres plus homicides
Que ceux qu'il écrasa sous lui,
Prétends-tu que ma main déçue,
Faite à manier sa massue,
Déchire du premier début
Les cordes de l'aimable luth
De Tibulle et de la Chapelle,
Ou la lyre à mes doigts rebelle
Sur laquelle Homère chanta,
Et rendit la fable immortelle
Que son beau génie inventa?
Ah! laisse ma Muse grossière,
Avec son harnois martial,
Couvert de sang et de poussière,
S'escrimer comme un Annibal,

Comme Amadis, ou Diomède,
Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,
Et de la guerre qui m'excède
Abréger le cours infernal.
Bientôt la gazette fidelle
T'apprendra la grande nouvelle
Que nos preux chevaliers errans,
Marchant en pompe solennelle,
Ont attaqué, remplis de zèle,
Des moulins qu'agite le vent,
Dont ils emporteront une aile,
La très-sainte religion,
Ainsi qu'un sublime héroisme,
Ont inspiré le fanatisme.
Bien des héros, grands de renom,
Poussant la gloire à l'optimisme,
Sont Don-Quichottes dans le fond.
Mais, sans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,
Je sens, ô Marquis! mon appui,
Combien ma verve germanique
Sur ta cervelle académique
Répand un sombre et froid ennui.
Crois-m'en, il est dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime,

Par des vers tracés au hasard ;
Mais je veux, si je ne t'amuse,
T'instruire comme à leur égard
Il faut que ta sagesse en use.
Au crépuscule, quand la Nuit
T'apparoît sur son char d'ébène,
Quand ton esprit, las de la gêne
Où le travail l'avoit réduit,
Quitte Euripide et Démosthène,
Pour chercher le duvet du lit,
Prends alors ce soporifique :
Je te vois au premier distique
En commençant de t'assoupir,
Soupirer, bâiller et dormir.
Puissent ces vers peu supportables,
A ton repos plus favorables,
De ton asile ténébreux
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans de rêves effroyables,
Et t'amener selon mes vœux
Toujours des songes agréables !

A Landshut, le 29 d'Avril 1759.

LETTRE à VOLTAIRE.

Non, si ma Muse vous pardonne
Vos sarcasmes injurieux,
Jamais elle n'unit Pétrone
Aux écrivains ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux ;
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.
Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique.
Je n'eus point le front de souiller
Les Grâces dans ce vil fumier.
La mémoire est un réceptacle ;
Il faut qu'un jugement exquis
Ne remplisse ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis
Autant de crédit qu'eut l'oracle
Qu'à Delphe adoroient les Gentils.

C'est pourquoi, lorsque sans obstacle
J'ai l'esprit libre de soucis,
Je vous lis et je vous relis;
J'allaite ma muse françoise
Aux tetons tendres et polis
Que Racine m'offre à mon aise.
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rouſſeau.
Horace, Lucrèce, et Boileau,
Font en tout temps ma compagnie;
Sur eux j'exérce mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurois enfin produit du beau,
S'il ne manquoit à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Vous en usez envers la religion comme envers moi et envers tout le monde : vous la caressez d'une main et l'égratignez de l'autre.

Vous avez, je le présume,
Pour chaque genre une plume,
L'une confite en douceur,
Charme par son ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume,
L'autre est un glaive vengeur,
Que Tisiphone et sa sœur

Ont plongé dans le bitume
De l'infernale noirceur ;
Il blesse, et son amertume
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt du rhume,
Si dans Bâle on vous l'inhume,
L'akakia qui le consume,
De sa mort est seul l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
Je ne veux point du bonheur
Qu'offre l'éclat d'une place
Sur le sommet du Parnasse
Chez le peuple rimailleur.

Cette dangereuse race,
Si folle et pleine d'aigreur,
Se déchire et se tracasse
Sans raison et par humeur.

De ce tripot enchanteur
Vous êtes le coryphée.
Accordez-moi donc, Orphée,
Cette légère faveur.
Je vous demande pour grâce,
Si jamais mon nom s'enchâsse
Par hasard en vos écrits,

Qu'en faveur de saint Denis
La bonne plume l'y trace.

Fait à Wilsdruf 1759.

AUTRE LETTRE
à
VOLTAIRE,

qui conjuroit le Roi de faire la paix.

Votre Muse se rit de moi,
Quand pour la paix elle m'implore :
Je désire de bonne foi
Dès ce jour qu'on la voye éclore ;
Mais je n'impose point la loi
Au très-Chrétien, ce puissant Roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A cette Russe que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
Dont les remèdes merveilleux
Que Tronchin sait et que j'ignore,
Ne guériront jamais les cerveaux vicieux,
Qu'en leur donnant de l'ellébore.

Mais vous, pour la paix tant enclin,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le Vice-Chambellan de Louis du moulin,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

A Wilsdruf 1756.

LETTRE à VOLTAIRE.

Grand merci de la tragédie de Socrate : elle devroit confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus, mitrés, et couverts d'écarlate.
Liront en frémissant le drame de Socrate :
Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,
Des rayons du bon sens implacables rivaux.
Quand pour vous dilater la rate,
En leur donnant un coup de patte,
Du peuple athénien vous empruntez le dos,
Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots.

Voyez-vous leur cabale accrue
Des Mélites de vos barreaux,
Déplorer qu'en ces temps nouveaux
La bonne mode s'est perdue
D'employer à leur gré le fer et la ciguë.
Leur vengeance restreinte à de moindres travaux,
Ne peut entasser des fagots
A l'honneur de la troupe élue;
On les élève, et l'on y frit
Un ennemi de Dieu pour le bien de son ame :
De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,
Et pour vous mieux servir de fagots renchérit.
Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme
Qu'allume la main de l'infame,
Pour consumer ce bel-esprit
Qui la persiffle et nous éclaire ;
Mais au lieu de rôtir Voltaire,
Elle ne peut brûler que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre : c'en seroit bien le temps ! envi-

ronné comme je le suis d'ennemis, pressé partout. L'un me pique, l'autre m'éclabousse ; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable en cas pareil d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant,
Qui sans s'ébranler se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie,
Qui sur lui s'élance en furie :
Il attaque, il blesse, il pourfend ;
Il donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie.
Plus il en met hors de combat,
Et plus cette engeance aboyante
Par un nombreux concours s'augmente.
Il soutient ce cruel débat ;
Mais la fureur l'emporte, et fougueux dans son ire,
Il ne voit ni connoît la grandeur du danger,
Et s'enfonce sans y songer
L'homicide épieu sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poëtique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil

seil de chasteté : sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre quand on se frotte à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge
L'on cherche d'amour agité,
Le corps en feu, l'esprit volage,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage!
Loin de moi s'est précipité,
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,
N'ont plus de prise et d'avantage.
Le conseil de la chasteté
Devient par force mon partage,
Continence est nécessité;
A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne de vision béatifique. Malheureusement les Tartares, Rus-

ses et Cosaques n'ont pas voulu me montrer le derrière : en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La Fortune inconstante et fière
Ne traite pas ses courtisans
Chaque jour d'égale manière,
Et nous n'avons pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De cette vaste fourmilière,
Moitié héros, moitié brigands,
Qui viennent désoler nos champs.

Le hasard très-souvent décide une bataille.

Si je lui dois plus d'un beau jour,
A l'ennemi par représaille
Il m'a fait montrer à mon tour
Tout le revers de la médaille.
Cependant cet homme bénit
Par l'antechrist siégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaisant homme,
Lui qui naguère se munit
D'une toque, brillant symbole
De gloire et de vanité folle,
Commence à décamper de nuit.

Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;
Mais si le ciel nous fait la grâce
Qu'il nous montre au plutôt l'opposé de sa face,
Alors un certain Duc s'illustrant à jamais,
Armé de son trident comme on nous peint Neptune,
Apaisera d'un mot la tempête importune;
C'est lui qui sauvera votre empire françois,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Canada, sans prévoyance,
Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglois:
Il leur dira, plein de décence:
Par Saint George et par sa croyance,
Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix.
Quand cette nouvelle échappée
Sortira des antres secrets
Des politiques cabinets,
Je quitte et le casque et l'épée,
Et m'envolant soudain d'ici,
J'irai, confortant ma vieillesse

Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau. Songez que les rois, après s'être long-temps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Emilie, mais pour persécuter dans ce séjour, (supposé qu'il existe) un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine qui vous flétrit, et fait tort à votre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes: c'est la vertu, c'est le devoir qui vous parlent par ma bouche; ne soyez pas insensible à cette voix. Pratiquez les beaux sentimens que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le Dieu des

philosophes vous inspire des sentimens plus doux et plus modérés, et que le Dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles lettres et du Parnasse!

A Wilsdruf 1759.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Marquis, quel changement! moi chétif, moi profane,
Qui fréquente peu le saint lieu;
Moi sans toque et brevet dont la faveur émane
Du sacré serviteur des serviteurs de Dieu,
Qui m'anathématise et damne;
Moi dont l'attachement au culte naturel
Ne reconnut jamais que la pure doctrine,
Empreinte dans nos cœurs par une main divine,
Ne servis ni Baal, ni le Dieu d'Israël;

Moi que l'adversité nourrit à son école,
Qu'à Vienne un frauduleux écrit
A dépeint errant et proscrit;
Moi que plus d'un ministre en son cerveau frivole,
Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,
Sur le vague récit d'un téméraire bruit
Avoit cru de long-temps détruit;
Par un coup imprévu l'inconstante Fortune,
Qui me sacrifia pour plaire à mes rivaux,
Contre eux a tourné sa rancune
Et me relève sur les flots:
Et cet homme bénit, ce dévot personnage,
Qui dévore son Dieu cinquante fois par an,
Qui, pour triompher de Satan
De Vienne à Closter-Zell trotte en pélerinage,
Héros qui par brevet eut le titre de sage,
Sans avoir été terrassé,
Recule chaque nuit de village en village,
Comme un barbet meurtri qui fuit le voisinage
Du cuisinier qui l'a fessé.
O fantasque Fortune! enfin en est-ce assez?

Comme de notre sort ta cruauté se joue!
Celui-ci sous un dais est par ta main placé,
Et celui-là du trône est jeté dans la boue.
Mais le souvenir du passé
Sur l'avenir enfin m'éclaire;
Toi-même tu m'appris le cas
Que d'une coquette on doit faire:
Nonobstant tes divins appas,
Ni ta tendresse mensongère,
Ni ton brillant retour ne me séduiront pas.
Mais dis-moi par quelle sottise
Vas-tu te frotter à l'Eglise?
Contre un saint qu'elle canonise,
Tu prends l'intérêt d'un damné;
Dis-moi quel pouvoir t'autorise
A poursuivre un prédestiné?
Que diront dans les cieux et la * * et Bellone
De la farce que tu leur donnes,
Et que dira sa Sainteté?
Ne pense pas qu'on te pardonne
Ce tour de ta déloyauté.
Crains, qu'outré de ta manie,
A Rome on ne t'excommunie.

En ce cas l'univers en tressaillant d'effroi,
Frappé de cette dure et terrible sentence,
(Tandis que tout mortel au fond du cœur
t'encense)
Par crainte de l'enfer s'enfuira loin de toi;
Et ton temple désert et vide
Nous fera la même pitié
Que le sacré temple où réside
La Déesse de l'amitié.
Depuis, en ruminant sur cette am plematière,
Marquis, j'ai trouvé la raison
Pourquoi cet homme orné de toque et de
toison
D'une écrevisse a pris la démarche en arrière.
Le vieux Satan, esprit malin,
A nous nuire toujours enclin,
Naguère l'induisit d'une étrange manière;
Par des travaux nombreux il occupa son temps,
Si bien que deux jours du printemps
Le guerrier fatigué ne dit point son bréviaire,
Et, quoique son grand nom à Vienne soit prôné,
Par saint Népomucène il se vit condamné
A faire un bout de pénitence;
Et la Fortune exécuta

D'un tour de main cette sentence;
Voilà comment il recula. *)
Après quoi de toute œuvre pie
Tout bon chrétien présomptueux,
Scrutant son zèle fastueux,
Des ruses de Satan et de soi se méfie.

*) Le Maréchal Daun avoit reculé de Torgau jusqu'à Dresde.

EPITRE à VOLTAIRE,

qui vouloit négocier la paix.

C'est donc vous qui croyez m'exhorter à la paix.
Elle a fait de tout temps le but de mes souhaits;
J'espère vainement d'en célébrer la fête.
Neptune, et non pas moi, peut calmer la tempête;
C'est aux antiques Dieux, de l'Olympe habitans,
A réprimer les mers, à renfermer les vents.

Pour moi, nouveau sevré dans la troupe céleste,
Je dois borner mes soins à quelque avis modeste;
Mais je connois des Dieux, doux, sages, bienfaisans,
Qui toujours modérés, toujours concilians,
Déplorant dans leur cœur les souffrances publiques,
Occupent leur vertu de projets pacifiques.

Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,
De nos cruels débats son orgueil s'applaudit;
Souvent dans l'univers répandant les alarmes,
Des Dieux trop aveuglés pour elle ont pris les armes.
C'est elle que l'on vit sur les bords phrygiens
Persécuter Hector, Priam et les Troyens;
Et sur des fugitifs sa colère acharnée
Poursuivit par les mers Anchyse avec Énée.

L'Europe assez long-temps trop docile à ses lois,
Ouvre un œil fasciné, pour la première fois,
Et d'un regard hardi confond son imposture.
On s'élève, on s'indigne, on éclate, on murmure:
„Faut-il, *dit-on*, flexible à ses impressions,
„Fomenter nos malheurs et nos dissentions?

„ En vils gladiateurs, pour assouvir sa rage,
„ Nous baigner dans des flots de sang et de carnage,
„ Et toujours des combats contempler l'appareil? „

La raison assoupie est au jour du réveil;
Par de vains préjugés dans le trouble engagée,
Dans peu de l'imposture elle sera vengée:
Le tourbillon fougueux qui poussoit tous ces corps,
A par sa violence épuisé ses efforts;
Il s'apaise en grondant, essoufflé, hors d'haleine,
Et ne fatigue plus les sables de l'arène.

Le stupide habitant de ces vastes forêts
Auquel le Dieu du jour a refusé ses traits,
Dans le fond ténébreux d'un repaire sauvage
Déteste par instinct la guerre qu'il partage.
Jusqu'aux lieux entourés par d'éternels glaçons
La voix de l'équité parle au cœur des Lapons.
Que dis-je?... vos François qui, sous différens titres,
Des droits des nations s'érigeoient en arbitres,

Votre dieu de la Seine et vos rois plébéïens,
Depuis que la fortune échappe à leurs liens,
Répriment en secret cette fougue effrénée
Qui prétendoit des rois dicter la destinée:
L'abattement succède à ces bruyans transports.
Voyez votre patrie en proie à ses remords;
Elle sort à la fin d'un rêve fantaſtique,
Et, libre des ardeurs d'un accès frénétique,
Recouvrant ses esprits, le jour et la santé,
La France ouvre les yeux et revoit la clarté;
D'un rayon de bon sens l'éclatante lumière
Abat les préjugés qui couvroient sa paupière.
Ces fantômes qu'un songe engendre avec l'erreur,
Dont un sang bouillonnant nourrissoit la vapeur,
Se dissipent soudain, et la vérité nue
Par cent objets fâcheux vient occuper sa vue.
A ses regards surpris quel odiex coup d'œil!
Elle voit le faux Dieu *) créé par son orgueil,
Ce monstre qu'engendra sa haine dévorante
Au sacrilége sein de la discorde ardente,
Dont les membres divers sont autant de tyrans
Prêts à se déchirer pour leurs vains différens,

*) Le triumvirat.

Qui, prompts à la servir, prompts à tomber sur elle,
Sont l'appui dangereux de sa triste querelle.
Elle-même s'étonne en trouvant en tous lieux
Les effets qu'ont produits ses transports odieux,
Terribles monumens de cruauté, de rage,
D'un orgueil insensé trop déplorable ouvrage;
De la Vistule au Rhin cent pays désolés,
Leurs murs encor fumans, leurs peuples immolés,
Toute l'horreur qui suit une infernale guerre.
C'est elle enfin qui ravagea la terre.
Hélas! on ne sent point dans son égarement
Jusqu'où peut entraîner un fougueux sentiment;
Elle-même en rougit, elle a peine à le croire:
Voltaire effacera ce trait de son histoire,
Et son Roi dégoûté d'inutiles forfaits,
Las de tant d'embarras, respirera la paix.
Cette paix lui devient utile et nécessaire:
Ses peuples opprimés périssent de misère,
Ses trésors par l'Autriche ont été épuisés,
Ses héros par l'Anglois vaincus ou dispersés,

Ses vaisseaux souverains d'Éole et de Neptune,
Echoués ou battus, maudissent leur fortune.
Un vaste Etat fondé dans un climat lointain,
Qui portoit pour tribut du bord américain
Ces poissons recherchés du zèle apostolique,
D'abstinence et de jeûne aliment catholique,
Ce Canada, conquis par ses fiers ennemis,
Aux hérétiques mains des Bretons est soumis.
La France sans trésors, sans vaisseaux, sans système
Sans Québec, est réduite à manquer au carême.
La paix, la seule paix, peut enfin la tirer
Du malheur que le temps doit encor empirer.
Dans son accablement, son orgueil plus flexible
Aux maux du genre humain entr'ouvre un cœur sensible,
Et paroît s'empresser d'en terminer le cours;
La modération éclate en ses discours;
De son esprit altier les funestes maximes
Font place aux sentimens des ames magnanimes.
Le peuple qu'éblouit ce généreux effort,
Pense qu'il va jouir des biens de l'âge d'or,

Qu'étouffant la discorde ainsi que la vengeance,
Son bonheur et la paix lui viendront de la France.
Mais ce peuple imbécille est dupé par les grands,
Oppresseurs des États, du monde sous-tyrans,
Qui, sans cesse absorbés dans des projets sinistres,
Des attentats fameux sont les cruels ministres.
Que de leurs sons flatteurs la douce impression
Ne vous détrompe point de leur ambition;
Leur dehors est couvert du fard de la justice,
Leur cœur impénétrable est rempli d'artifice.
Vainement sous un masque ils pensent se cacher;
D'une main assurée il le faut arracher,
Il faut, en découvrant leurs passions iniques,
Exposer au grand jour ces démons politiques,
Ces farouches mortels si durs et si hautains.
Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains,
Si souvent arrosés des pleurs des misérables,
N'ont jamais amolli leurs cœurs impitoyables.

Trop hauts dans le succès, trop bas dans le malheur,
Le destin règle seul leur haine et leur faveur.
S'ils sont compâtissans, c'est qu'ils sont sans ressource,
Et l'amour de la paix n'est qu'au fond de leur bourse.
Non, le Sphinx qui dans Thèbe exerçoit sa fureur,
Ces monstres qui d'Hercule éprouvoient la valeur,
Les maux contagieux, les famines, les pestes,
Sont moins à redouter, sont cent fois moins funestes,
Que tous ces scélerats dont les complots pervers
Jusqu'en ses fondemens ébranlent l'univers.
Craignez l'infection et le poison que verse
Dans un cœur simple et pur leur dangereux commerce.
D'abord on les observe, on craint d'être trompé,
Tôt ou tard dans leur piége on est enveloppé;
Il faut joûter contre eux; l'artifice a ses charmes,
Et l'on se sert enfin de leurs perfides armes.
Ah!

Ah! passons dans le sein du repos et des arts
La fin d'un jour obscur troublé par les hasards ;
Et bornant nos désirs au charme d'être juste,
Fuyons Tigellius, et Néron, et Locuste.

A Freyberg, ce 13 Décembre 1759.

AU MARQUIS D'ARGENS,

sur

ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en prophète à Berlin, et qu'il avoit déjà des sectateurs.

On rechercha toujours des sciences secrètes,
Et dans les siècles ténébreux
Le peuple stupide et peureux
Supposa que ses Dieux avoient des interprètes.
Et s'empressoit en foule aux oracles fameux;
Tant on aimoit le merveilleux.
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous êtes,

Le vulgaire ne vaut pas mieux.
Des astrologues, des prophètes,
Empiriques, devins, imposteurs, charlatans,
Fabricateurs d'événemens,
Vous lisent dans le cours des astres, des comètes,
Du livre des Destins les décrets éternels,
Et vous débitent leurs sornettes,
Aux esprits superficiels
Des douairières en cornettes,
Des imbécilles à lunettes,
Des idiots anachorètes,
Fanatiques matériels,
Dont les talens essentiels
Sont de croire à toute imposture,
Rêve, fantôme, oracle, augure,
Surtout aux plus surnaturels.
Tous ceux qui comme vous connoissent la nature,
Les disciples de Lock, de Bayle, et d'Épicure,
Des visions qu'enfante un cerveau né mal-sain
Regardent en pitié la rêverie obscure.
Pour votre insensé de Berlin,
C'est dans l'apocalypse, où Newton ne vit goutte,

Qu'il a trouvé notre destin ;
Du vieux Démon l'esprit malin
Jamais ne l'inspira sans doute;
Et s'il falloit l'apprécier,
Je parîrois, quoi qu'il en coûte,
Que certes il n'est pas sorcier.
Abandonnons dans son délire
Le peuple à ses préventions:
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire
En mille superstitions.
Du brillant merveilleux le chimérique empire
Le réduit en sujétion;
Il ne sait point ce qu'il admire,
Le préjugé fait sa raison.
Il craint les maux qu'il envisage:
Si par trop de foiblesse il se livre à l'erreur,
S'il croit légèrement au fortuné présage
Que lui débite un imposteur,
C'est qu'il sent ne pouvoir résister au malheur.
Non, non, sage Marquis, quand même notre course
Nous offriroit encor d'autres calamités,
Contre les traits cruels des destins irrités
Cherchons dans la vertu notre unique ressource;

Opposons la raison à nos sens révoltés:
Contre une âpre et longue souffrance
Une inébranlable constance
Triomphera du sort et des adversités.
Un homme courageux, dont le mâle génie
S'élance hardiment par un sublime effort
Des fanges de la terre aux palais d'Uranie,
Des hautes régions de la philosophie
Jette un coup d'œil égal sur la vie et la mort:
Son ame, inaltérable aux secousses du sort,
Contemple le néant du monde,
La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,
Et voit que tout commence et que tout doit finir.
Ainsi lorsque l'orage gronde,
Le sage dans son cœur garde une paix profonde,
Et sans s'inquiéter d'un funeste avenir
Il l'attend sans le prévenir.
Il s'arme contre l'infortune,
Quel qu'en soit le décret cruel,
Puisque, sans se soustraire à cette loi commune,
Mortel, il doit subir le destin d'un mortel.

A Pretschendorf, le 5 Janvier 1760.

Sur la lecture du Salomon
de
VOLTAIRE.

Eh bien! j'ai vu dans Salomon
Que l'enchantement de ce monde,
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,
Le charmes éducteur où mon bonheur se fonde,
Qu'enfin tout, est illusion.
Si l'homme est malheureux, c'est par réflexion.
Dans son égarement par pitié qu'on le laisse.
Quand Salomon sur moi s'affaisse,
Quoique sans doute il ait raison,
Il me remplit de sa tristesse,
Il exagère encor le destin qui m'oppresse:
Cet impitoyable docteur
Même en la réveillant irrite ma douleur.
Non, son hypocondre sagesse
Ne vaut point l'agréable ivresse
Ou me plonge une douce erreur;
Et si la vérité n'est faite pour personne,

S'il faut être trompé, qu'ainsi le ciel l'ordonne,
J'aime mieux, puisqu'il faut choisir,
(Que Salomon me le pardonne)
Ne l'être que par le plaisir.

A
VOLTAIRE.

De combien de lauriers vous vous êtes couvert!
Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire,
Amant des filles de mémoire,
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts;
Vous y puisez la double gloire
D'exceller par la prose ainsi que par les vers.
Doué de la grâce efficace
Du Dieu du goût et du Parnasse
Il vous a de plus départi
L'art heureux d'instruire et de plaire
Que tous les peuples ont senti
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père.

Un laurier manque encor sur le front de Voltaire :

Malgré tant d'ouvrages bien faits,
Avec l'Europe je croirois,
Si par une habile manœuvre
Vos soins nous ramenoient la paix,
Que ce seroit votre chef-d'œuvre.

ÉPITRE à D'ALEMBERT,

sur

ce qu'on avoit défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France.

Un sénat de Midas, en étole, en soutane,
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits?
Son imbécillité condamne
Les sages et les beaux esprits.
La superstition, l'erreur et l'ignorance,
Les juges du bon sens seroient-ils à Paris?
Avec quelle fureur, avec quelle impudence,
Ces prêtres de Baal que l'enfer a vomis,

Ont exercé leur violence
Sur l'art de raisonner à leurs arrêts soumis!
Telle parut jadis dans ce jour de ravage
De leurs cruels aïeux la sanguinaire rage,
Quand Paris s'égorgeoit, la Saint Barthelemi.
Barbares visigoths, qu'osez-vous entreprendre?
Opprobre de nos jours, votre férocité
Vous empêche donc de comprendre,
Que, malgré les complots de votre iniquité,
La raison et la vérité
Sont comme le phénix qui renâit de sa cendre?
Nonobstant les brouillards qu'exhaloient les erreurs
De vos conciles et synodes,
Galilée eut raison; et vos inquisiteurs
N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,
Anéantir les antipodes.
Mais qui vous rend persécuteurs?
Pourquoi votre rage insensée,
Par les convulsions de sa fureur pressée,
S'offense-t-elle enfin que de savans auteurs,

Organes du bon sens, nous peignent leur pensée ?
O comble de forfaits! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs!
Je laisse en paix l'amas de vos songes trompeurs,
De votre système apocryphe:
Le crime vous décèle, indignes imposteurs:
Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,
Protège des conspirateurs,
Des monstres portugais dont les complots perfides
Armoient contre leur Roi des sujets parricides;
L'événement l'atteste, et l'Europe en frémit:
Le sage qui l'apprend, en silence gémit.
Quoi! Rome en ce siècle servile
Devient le refuge et l'asile
Du crime qui s'y raffermit!
Un ordre qui d'Ignace a reçu sa doctrine,
Complote dans son sein le meurtre et la ruine
Des États et des citoyens.
Osez-vous, féroces Chrétiens,
Qui, jusqu'au sanctuaire, au milieu de vos temples, *)

*) L'Hostie empoisonnée qu'ils donnèrent à un empereur: je crois Henri VII.

D'attentats inhumains fournissez des exemples,
Calomnier encor la vertu des Païens?
Si vous les accusez de crimes,
Furent-ils comme vous barbares et cruels?
Songez au nombre de victimes
Dont l'inquisition a rougi les autels.
Votre Dieu, des ames sublimes
Exige des vertus, non le sang des mortels.
Platon diroit voyant vos fêtes triomphales,
Ces innocens menés aux bûchers solennels,
Que vous sacrifiez ces victimes fatales
A des Déités infernales.
Ah! jusqu'à quand les nations
Souffriront-elles ces scandales
Et l'abus des religions?
Voilà, voilà pourquoi ces monstres à tonsure,
Ces charlatans de l'imposture,
Défenseurs criminels des intérêts du ciel,
Sont pleins d'acharnement, de fureur et d'envie
Et contre la raison et la philosophie.
Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel
Sont répandus sur votre vie.
Ces fourbes, en tremblant dans leur obscurité,
Craignoient que la raison d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,

Nous décelât la vérité.
Laissez ramper dans la poussière
Ces fléaux de l'humanité.
Qu'ils insultent le sage en disant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;
De leur croassement la clameur passagère,
O sage d'Alembert ! pour votre esprit austère,
N'est qu'un son frivole, un vain bruit,
Qui sur l'aile des vents se dissipe et s'enfuit.
Amant de vérités solides, éternelles,
Sans vous embarrasser en d'absurdes querelles,
Du haut du firmament à vos calculs soumis
Méprisez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles;
Tandis que leur audace ameute des pervers,
Et qu'à son tribunal l'idiot vous assigne,
Par un sort plus noble et plus digne
Vous éclairerez l'univers.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

SUR

des louanges qu'il donnoit au Roi.

Non, jamais courtisan au langage flatteur,
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole,
Que vous qui prodiguez à votre serviteur
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.
Je ne suis plus, Marquis, frais de l'école,
Ni dans ce bel âge enchanteur
Où notre ame ingénue, encor novice et folle,
Avale avidement un poison séducteur.
La louange est une vapeur
Qui devant le bon sens se dissipe et s'envole;
La vérité sévère, à l'œil plein de rigueur,
Se montre à mes regards, et poursuit de l'erreur
Un fantôme aimble et frivole,
Que l'amour propre allaite et forme dans mon cœur.

Elle m'offre un miroir où, lorsque je m y mire,
Je puis de mes défauts composer la satire;
J'y vois avec étonnement
Ce bonnet redouté que sur ma tête grise
Avec ses deux mains lourdement
A fait enfoncer la sottise.
Quel que soit mon penchant enclin à m'admirer,
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.
Ah! qu'il est différent, au sein de la victoire,
Tout couvert de lauriers moissonnés par la gloire,
D'avoir dompté, soumis des peuples belliqueux,
Ou d'être maltraité, chassé, battu par eux.
Ce n'est pas le chemin du temple de mémoire,
Mais bien de l'hôpital, ou d'un destin affreux.
A mes foibles talens je sais rendre justice,
Et dans ces jours de sang, dans ces temps orageux,
Sans cesse au bord du précipice,
Mes malheurs me servent d'indice
De mon peu de capacité,
Et me font étouffer ma folle vanité.
Non, mon ame n'est pas assez fière, assez haute,

Pour ne point avouer que souvent par ma faute
J'essuyai de cruels revers.
Sous mes pas incertains mes ennemis pervers
Ont à loisir creusé des gouffres, des abymes.
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts;
Mais l'honneur, dont je suis les altières maximes,
M'a peut-être entraîné dans des pièges couverts.
Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai su lui préférer un conseil généreux:
En le prenant toujours pour guide
Il me sembloit moins odieux,
S'il falloit être malheureux
Sous le bras qui me persécute,
Qu'une audace intrépide eût signalé ma chute,
Que de brûler à petit feu.
Rien de parfait en notre espèce:
Certain démon qui nous oppresse,
Par un assemblage fatal
En nous a réuni le bien avec le mal,
Le vice à la vertu, l'orgueil à la foiblesse,
Et la folie à la sagesse.
De ce bizarre composé

Je suis pétri, je le confesse;
Mais je n'ai point la petitesse
De m'en sentir désabusé.
Contentons-nous de ce mélange
Auquel notre destin, Marquis, nous a réduits.
L'homme tient de la brute et tant soit peu de l'ange,
De la clarté du jour et de l'ombre des nuits.
Par charité pour mes ennuis
Épargnez-moi toute louange,
Et prenez-moi tel que je suis.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

A

VOLTAIRE.

Toujours sur la paix.

Peuple charmant! aimables fous!
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
Ala fin donc résolvez-vous:

Avec la Prusse et l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre?
Si Neptune sur mer vous a porté des coups;
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguer la terre:
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous.
Votre milice est invincible;
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux:
La fougue françoise est terrible,
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui, par un fortuné destin,
A du souffle d'Éole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Ferney donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au très-Chrétien et

et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez, je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitans des petites maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Ou ces géans sont fous, ou ces géans sont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré; le hasard décidera du reste.

De cette affreuse tragédie
Vous jugez en repos parmi les spectateurs,
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs
De se persécuter ont tous la maladie.
Nos funestes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour faisoit un juste choix,
Elle préféreroit, et j'ose le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que Louis du moulin ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent; faites en un mot tout ce que vous voudrez. Nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottise peuvent compter sur ces paroles sacramentales.

Cet oracle est plus sûr que celui de Chalcas.

Adieu, vivez heureux. Et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais mòins mérité que moi, ni de vous, ni de vos François.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

SUR

l'édition qu'il envoya au Roi des Poésies de Sans-Souci.

GRAND merci, Marquis, de mon drame,
Que malgré Néaulme *) et sa femme
Vous vous pressez de publier.
Et si la calomnie infame
Se complaît à me décrier,
Si chez le Russe on me diffame,
Voss **) pourra me justifier.
Croyez que moi tout le premier
En père courroucé je blâme
Ces vers qui me font sommeiller.
Le curieux qui les réclame,
Pestera dans le fond de l'ame
Du prix qu'il en faudra payer.

*) Libraire.

**) Libraire qui imprima l'ouvrage.

J'entends des censeurs aboyer,
Et d'une mordante épigramme
Cruellement m'humilier.
Ah ! ma disgracieuse veine,
Voilà comme ils payent la peine
Que tu pris de les ennuyer !
Un rimeur qui semble avoir l'asthme,
Et ployant toujours sous le faix,
Sans vigueur, sans enthousiasme,
Glacé dans ses plus forts accès
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre son nom pour jamais.
A son convoi sous des cyprès,
Des brocards la cacophonie
Vient se joindre à la compagnie
Des trop tardifs et vains regrets.
Alors ses malheureux ouvrages,
Étalés au coin des marchés,
Ont à souffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.
Élevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique historiographe.

Tracez-y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne sont dans cette épitaphe :
„ Ci-gisent, (d'Argens le parafe)
„ Ces vers morts le jour qu'ils sont nés. „

De 1760.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

Après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz.

Les biens et les maux confondus,
Dont le ciel a semé le cours de nos années,
Par leur flux et par leur reflux
Bouleversent sans fin nos frêles destinées.
L'avenir est caché, les dieux seuls l'ont connu :
L'homme à le pénétrer s'abuse et perd ses peines;
Ses calculs sont fautifs, ses efforts superflus,
Il se trouve écrasé par des coups imprévus.
Ah ! Marquis, les choses humaines
Sont toutes frivoles et vaines !

Lorsqu'un malheur subit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver:
Il est désespérant, insupportable, extrême:
Bientôt ne pensant plus de même,
Nous finissons par le braver.
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes?
L'empire des vicissitudes
Est le lieu que nous habitons.
Au sein des maux que nous souffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainsi que le sage pensons.
Aujourd'hui des revers le poids nous importune,
Demain l'inconstante fortune
Nous favorisera, Marquis, et nous rirons.
Ne murmurons donc plus et cessons de nous plaindre
D'un mal qui ne sauroit durer;
Le sage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop espérer.

A Nossen, ce 3 d'Octobre 1761.

A

LA PRINCESSE AMÉLIE,

sur une négociation de paix qui échoua.

Volez, mes vers, à Magdebourg,
Allez chez ma soeur pour lui dire
Que de sa troisième Hégire *)
Nous atteignons le dernier jour.
Ce fier triumvirat qui vouloit me proscrire,
Paroît agonisant, et sa fureur expire.
Du très-Chrétien battu les guerriers affoiblis,
Revenus d'un profond délire,
Ne feront plus flotter les lis
Parmi les aigles de l'Empire.
Mais après leur défection,
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition
Dont brûle l'implacable Reine,
Le formidable apprêt joint au puissant effort

*) Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

De la souveraine du nord,
Feront encor rougir l'arène
D'un sang dont leur rage inhumaine
Voudroit désaltérer l'insatiable Mort.
Ainsi nos voeux fervens ont adouci le sort.
Jouet des aquilons et des fureurs de l'onde,
Dans peu notre nef vagabonde
Sur les flots appaisés pourra voguer au port.
Mais qu'il en coûtera de travaux cette année,
Avant d'avoir atteint cette heureuse journée,
Où la paix amenant la joie et les plaisirs,
Arrêtera le cours des pleurs et des soupirs!
Courez, volez, heures trop lentes,
Surpassez, s'il se peut, mes rapides désirs;
Conduisez sur nos bords ces déités charmantes,
Les Muses, Minerve et Thémis.
Que Mars au front d'airain de ses flèches sanglantes
N'atteigne que nos ennemis,
Et que nos demeures riantes
Dans leurs retraites innocentes
Nous rassemblent enfin avec tous nos amis!

Alors loin de ces champs que Bellone désole,
Au bout de mon pénible rôle,
Détestant ce théâtre où souvent j'ai monté,
Et souvent mal représenté
D'un tragique héros le fastueux symbole,
Je pourrai vivre en liberté,
Sacrifiant avec gaieté
Au bonheur d'un peuple frivole
L'ambition cruelle et folle
Et l'ennuyeuse gravité.

De Meissen 1760.

LETTRE à VOLTAIRE.

QUELLE rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il étoit incapable de me manquer par une pareille indiscrétion.

Laissez en paix la froide cendre
Et les mânes de Maupertuis;

La vérité va le défendre,
Elle s'arme déjà pour lui.
Son ame étoit noble et fidelle;
Qu'elle vous serve de modèle.
Maupertuis sut vous pardonner
Ce noir écrit, ce vil libelle
Que votre fureur criminelle
Prit soin chez moi de grifonner.
Voyez quelle est votre manie.
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,
Que j'admirois avec transport,
Se souille par la calomnie;
Même il s'acharne sur un mort;
Ainsi jetant des cris de joie,
Planant en l'air, de vils corbeaux
S'assemblent autour des tombeaux,
Et des cadavres font leur proie.
Non, dans ces coupables excès
Je ne reconnois plus les traits
De l'auteur de la Henriade;
Ces vertus dont il fait parade,
Toutes je les lui supposois.
Hélas! si votre ame est sensible,
Rougissez-en pour votre honneur,

Et gémissez de la noirceur
De votre coeur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! Certainement les gens qui la proposent, n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! Céder le pays de Clèves, parce qu'il est habité par des bêtes! Que diroient ces ministres, si on demandoit la Champagne, parce que le proverbe dit: nonante-neuf moutons et un champenois font cent bêtes. Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère françois ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant je vous abandonne à vos remords et aux furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette religion naturelle que vous dites innée, renouvelle les traces qu'elle avoit autrefois imprimées dans votre ame. *Vale.*

A Freyberg, ce 3 d'Avril 1760.

ÉPITRE

AU

MARQUIS D'ARGENS.

En lui envoyant les lettres de Phiphihu que le Roi avoit composées : elles contiennent une satire du Pape, qui avoit envoyé au maréchal Daun une toque et une épée bénites.

MARQUIS, je vais sur vos brisées;
Tantôt suisse, *) tantôt chinois,
Je reste incognito sous ces formes usées,
Et débite mes billevesées
Contre ces potentats sournois,
Gens durs et de mauvais aloi.
Je révèle au public, me cachant sous un masque,
La honte d'un pontife et les crimes des rois
Que ma plume en jouant, par un travers fantasque,
Avec ménagement persiffle quelquefois.

*) Il avoit paru des lettres d'un Suisse, dans lesquelles le Roi développoit la politique de la cour de Vienne.

Je fais flèche de tous les bois.
Puisque mon fer s'émousse, il faut bien que ma plume
Me venge des affronts dont l'ennui me consume,
Et verse selon son pouvoir
Les flots de la plaisanterie,
Et d'une modeste ironie,
Sur le Saint Père, unique espoir
De l'auguste et fière héroïne
Qui respire le sang et trame ma ruine;
Sur la cour ennemie, et le coeur traître et noir
D'une princesse à haute mine,
Que dans le fond du nord où sa grandeur domine,
Jadis Algarotti fut voir;
Sur ce prêtre insensé qui contre moi fulmine
L'anathème matin et soir,
Ayant au * * la cristalline,
En main le sceptre et l'encensoir.
Je l'avoûrai, ma conscience
Voudroit qu'avec plus d'indulgence
Je pardonnasse en bon chrétien
De tant d'affronts reçus l'irréparable offense.
Non, je n'en vois pas le moyen;

On nous dit, et chacun le pense,
Que le plaisir de la vengeance
Est un plaisir des dieux, et pour le goûter bien
Je suis en ce moment païen.
Comment ! par respect pour le trône
Nous faut-il laisser outrager,
Et flatteurs rampans ménager
Ces avortons de Tisiphone,
Ces rois qui n'épargnent personne,
Lorsque la force en main ils peuvent se venger?
Si j'avois du brillant génie
Reçu le rare don du ciel,
J'aurois plus finement su draper la manie
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie,
Qui prêts à se canoniser,
Avec un air de modestie,
Ne parlent que de m'écraser.
Mais après les Lettres persannes,
Et les écrits d'un certain juif,
Le lecteur fort rébarbatif
Rira de mes oeuvres profanes,
Et d'un regard un peu trop vif.

Aux ongles connoissant la bête,
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on
fête,
Au lieu d'un maître un apprentif.
Ah! pauvre chantre d'Arcadie,
Ainsi tu te peinas en vain,
Pour imiter la mélodie
Du rossignol ou du serin:
Tes airs en font la parodie.

La princesse Amélie avoit écrit au Roi qu'elle craignoit bien que la paix ne se fît pas sitôt; et le Roi lui répondit par vers:

Lorsqu'un fils d'Apollon que son démon
lutine,
Dans le fort du travail embrouille étourdiment
Un sujet compliqué qu'au théâtre il destine,
Son esprit, fatigué dans cet épuisement,
Emprunte pour son dénoûment
Le secours d'un Dieu de machine.

ÉPITRE.

ENFIN le triste hiver précipite ses pas,
Il fuit enveloppé de ses sombres frimats;
Le soleil vient dorer le sommet des montagnes,
Ses rayons renaissans ont fondu les glaçons,
Les torrens argentins tombent dans les vallons,
Et leurs flots serpentant humectent les campagnes.
Les autans rigoureux, les fougueux aquilons,
Dans les antres du nord ont cherché leur asile.
Le printemps vient, tout rit, le soufle des zéphirs
Rend le sein de la terre abondant et fertile;
Il ramène aux mortels la saison des plaisirs.
La nature aux abois, sans force et décrépite,
Que l'hiver a pendant six mois
Ensevelie sous ses lois,
Triomphe du tombeau et d'un sommeil stupide,
Comme l'insecte chrysalide
Ressort de son cocon plus brillant qu'autrefois.

La

La jeune, la charmante Flore,
Profitant de ses jours sereins,
Incessamment va faire éclore
Ses fleurs, l'ornement des jardins.
Les doux parfums de l'air, la chaleur, tout conspire
A ranimer l'essor de nos sens morfondus,
A nous réunir aux élus,
Sous le voluptueux empire
Qu'étend sur tout ce qui respire
Le prestige enchanteur des charmes de Vénus.
Déjà son feu divin inspire
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiseaux;
Elle échauffe l'instinct des habitans des eaux;
Par elle le berger pour sa Phyllis soupire,
Tandis qu'un même amour enflamme ses troupeaux;
Reine de la nature, elle amollit et touche
Le coeur sanguinaire et farouche
Des tigres, des lions, des cruels léopards;
Les accens de sa belle bouche
Ont su fléchir jusqu'au Dieu Mars;
Mais lorsque toute la nature
S'abandonne à l'instinct d'une volupté pure,

Que l'amour de ses feux paroît tout ranimer,
Que l'air retentit du murmure
Des amans qui sous la verdure
Chantent le doux plaisir d'aimer;
Un austère devoir m'ordonne de m'exclure
Des charmes enchanteurs que je viens de nommer.
L'honneur parle; la gloire altière
Va m'entraîner dans la carrière,
Où l'implacable Mars, au regard inhumain,
Parmi des tourbillons de flamme et de poussière
Fait dans des flots de sang rouler son char d'airain.
L'esprit est occupé par des exploits rapides;
Il n'est plus là d'Amour, de Cinyre, ou d'Iris;
On ne voit que des Euménides,
Parmi le meurtre et les débris,
Exciter, animer, par l'éclat de leurs cris,
Dans l'effort du combat ces guerriers homicides,
Du vif désir de vaincre et de la gloire épris;
Et l'on n'apperçoit d'autre image
Que rapt, violence et carnage.

Tandis que l'univers ne paroît aspirer
Qu'au noble emploi de réparer
L'immense et mémorable perte
Que l'espèce humaine a soufferte,
Quand la nature enfin va partout s'occuper
Du doux plaisir de reproduire,
Une fatale loi nous condamne à détruire
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.
Eh quoi ! la nature féconde
Dans sa profusion n'a pu nous départir
Qu'un moyen pour entrer au monde!
Il en est cent pour en sortir.
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre
De ces chemins semés de douleurs et de maux?
Mais l'homme atrabilaire et sombre
En invente avec soin chaque jour de nouveaux.
Ah ! quelle fureur nous enivre,
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres désirs !
Qu'il en coûte, ô gloire, à te suivre!
Nous avons deux momens à vivre,
Qu'il en soit un pour les plaisirs.

De Freyberg. Avril 1760.

CONTE.

Les amours d'une Hollandoise et d'un Suisse, par correspondance.

Dans ces beaux jours où renaît la nature,
Où l'air pesant de ses frimats s'épure,
On voit éclore et fleurs et papillons;
Il naît aussi des amours par millions.
Les uns sont gais, libertins et volages,
Les autres sont rêveurs et sérieux,
Ceux-ci hautains et tant soit peu sauvages,
Ceux-là plus vifs, ardens, impétueux,
Tracassiers, changeans, capricieux.
Mais en faisant ces divers personnages,
Dans leurs esprits ils ont mêmes travers.
Défiez-vous de leurs doux gazouillages,
De leurs transports, de leurs sermens légers,
Que les zéphirs emportent dans les airs;
Retenez bien, si vous m'en voulez croire,
Ce conte-ci, recueilli de mon temps,
Dans les replis secrets de ma mémoire.

Or cet Amour dont je vous fais l'histoire,
Vers le début de ce présent printemps,
Reçut le jour de grotesques parens;
Il naquit donc chez une Hollandoise,
Folle d'orgueil, et qui se pâmoit d'aise,
Lorsque l'espoir de titres éclatans
Enfloit son coeur tout pétri de fadaise.
Couchée un jour mollement sur sa chaise,
Soit vanité, soit par amusement,
Elle voulut se donner un amant;
Quoique son coeur, selon la voix publique,
Fût réputé dans les pays flamands
Pour des plus froids, pour flegmatique.
Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,
Très-ressemblant à sa mère naquit
Plein d'intérêt, le coeur paralytique,
Digne par-là, si l'on y réfléchit,
De devenir un jour grand politique.
Ce gros Amour néanmoins prétendit
De devenir le concurrent pudique
De Cupidon nommé le Cythérique.
Voici comment notre balourd s'y prit:
Il jeta l'oeil sur un honnête Suisse;
Il se flatta, sans trop se fatiguer,

Qu'il pourroit bien au gré de son caprice
Prendre d'assaut ce coeur encor novice.
Il le falloit de fort loin subjuguer;
Il ne pouvoit présenter à sa vue
De deux tetons les gentils boutonneaux
Toujours flottans, tantôt bas, tantôt hauts,
Sur le satin d'une gorge charnue.
Il recourt donc alors très-à-propos
A ce bel art, qui peignant nos idées,
Les fait passer par des mains affidées
Aux doux amans, ou bergers, ou héros.
La lettre vient, on la lit, que d'alarmes!
Elle disoit en style gracieux:
„ J'ai des trésors, ce sont-là de vrais charmes;
„ Ça, que l'on m'aime, et qu'on rende les armes „
Huit fois par mois ces aimables poulets
Venoient d'Utrecht à Freyberg par exprès,
Pour rendre un Suisse amoureux et fidelle.
Le pauvre Suisse assez mal en sequins,
Pour ce métal se sentant quelque zèle,
Auroit voulu soupirer pour la belle;
Mais comme on sait qu'ici-bas les destins
De toute chose ont disposé la course,

Notre bon Suisse, imbu de projets vains,
Ne se sentit épris que de la bourse;
Pour elle enfin s'allumoit son brasier.
L'amour d'Utrecht, balourd et non sorcier,
Ne savoit point le code de Cythère;
Il ignoroit que le grand art de plaire
A Cupidon valut plus d'un laurier.
Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée?
Le voici net, et le monde saura,
Ainsi par moi que par la renommée,
Que notre Suisse assez froid demeura;
Le feu languit, la cendre s'affaisa,
Tout s'éteignit, et parmi la fumée
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.
A tout Amour de pareil caractère,
Intéressé, froid et sans passion,
Du petit Dieu très-difforme avorton,
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,
Cette sentence équitable et sévère:
„ Quiconque aura lésé de Cupidon
„ La majesté, pour sa punition,
„ En qualité de fourbe et de faussaire,
„ N'atteindra pas à l'image légère
„ Du vrai bonheur dont jouit à foison
„ Quiconque sert et l'Amour et sa Mère.

„ Si cependant par ruse le félon
„ Entrelassoit les noeuds du mariage,
„ Le jour d'hymen sera pour le fripon
„ Le premier jour d'éternel cocuage.

A Freyberg. Avril 1760.

A
VOLTAIRE,

qui avoit fait un compliment flatteur au roi sur des vers qu'il lui avoit envoyés.

De l'art de César et du vôtre
J'étois trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce grand Romain qu'on osa massacrer,
Dans les noms que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, en exceptant Turenne,

Condé, Gustave Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse après Virgile
Je trouve sur dix-sept cents ans
Que le génie humain sterile
Fut dépourvu de grands talens.
Si le Tasse depuis réussit à nous plaire
Par les beaux détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
Tout l'éclat de ses traits brillans.
Enfin le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
On va le deviner, je me le persuade,
C'est l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliser.
Pour moi je me renferme en mes justes limites,
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Au talent du poëte et du héros romain,
Je borne mes foibles mérites
Aux soins de secourir la veuve et l'orphelin.

LETTRE

AU

MARQUIS D'ARGENS.

De notre camp de porcelaine,
Au fidelle et bon citadin
Des murs antiques de Berlin,
Salut et santé souveraine
Paix et tranquillité prochaine.
Or dites-nous mon cher Marquis,
Que faites-vous et la Marquise,
Séquestrés dans votre taudis?
Tous deux vivans ensevelis,
Redoutez-vous toujours la bise,
Et le perfide vent coulis,
Qui perce rideaux, et méprise
L'épais tissu de vos habits?
Passez-vous les jours et les nuits,
Selon vos us et votre guise,
Sans sortir tous deux de vos lits?
Ou bien commentez-vous ensemble
Quelque vieux philosophe grec,

Ouvrage charmant quoique sec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par respect?
Mais non, mon esprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de vos jours usité ·
Je crois vous voir en votre chambre,
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De pelisses emmaillotté,
Les pieds sur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit sur les yeux,
Disserter avec le prophète
Sur le destin que nous apprête
L'obscure volonté des cieux.
Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, sans vouloir empiéter
Sur votre diseur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'aussi vraisemblables que lui.
Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Dessau,
A l'oeil fier, à moustache noire
Magicien dès le berceau.

Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'histoire de l'avenir ;
Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourroit s'ensuivre :
De croyance il faut vous munir.
„ Dès que l'ardente canicule
„ Aura porté dans les cerveaux
„ Ce feu pénétrant qui les brûle,
„ Alors les princes, les héros,
„ Empressés sur les pas d'Hercule
„ Aux combats iront à grands flots.
„ Notez que d'iceux les plus sots,
„ De Prusse, d'Autriche et Russie
„ Acharnés sur la Silésie,
„ Aux autres tourneront le dos. „
Si cependant je vous dois dire
Ce qui se passe dans mon coeur,
Tandis qu'en ce moment flatteur
Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je soupire,
Et sens le poids de mon malheur.
Plein de chagrin et de fureur
Je donne à tous les mille diables
Les cercles et leur empereur,
Les Oursomanes exécrables,

Vos François, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses ministres et sa catin,
Madame et Monsieur le Dauphin,
Et la guerre et la politique.
Je confesse sincèrement
Que ce petit emportement
N'est point dans le goût du portique,
Et n'a point eu pour élément
L'impassibilité stoïque.
Mais j'aurois voulu voir Zénon,
Socrate et le divin Platon,
Contre trois femmes enragées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Essuyer sur leur triste front
Chaque jour un nouvel affront;
Leur sang froid et leur patience,
Dans cette épreuve d'insolence,
N'auroit pas long-temps tenu bon.
Et quand ç'auroit été Caton,
Dans son coeur rempli de souffrance
Il auroit senti, j'en réponds,
Les aiguillons de la vengeance.

Et que peut la froide raison
Contre le cri de la nature?
On s'aigrit à force d'injure,
Et selon mon opinion
On verra toute créature
Penser de même que Timon.

Voilà, Marquis, comme raisonnne
L'esprit, ce sophiste éloquent.
Puis-je cacher par ce clinquant
La passion qui m'empoisonne?

Quoi qu'il en soit, en ce moment
Je puis espérer fermement
Que tout bon chrétien me pardonne,
Et que Dieu, si doux, si clément,
En fera par clémence autant.

Vous surtout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp soit sur le trône,
Les suffrages et l'agrément,
Vous m'absoudrez tout doucement
De ce péché que la sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentoit en personne,
Trouveroit un péché véniel.

A Meissen, en Mai 1760

ÉPITRE

AU

MARQUIS D'ARGENS,

comme les Russes et Autrichiens bloquoient le camp du Roi.

Le philosophe des marquis,
Le Provençal le plus fidelle,
Ne m'a de deux grands mois transmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'est pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne,
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.
Comme un vaste et sombre nuage,
Renferme en ses flancs ténébreux
La grêle, la flamme et l'orage,
Est devancé par le ravage
Des aquilons impétueux ;

Ainsi cet essaim de barbares,
De nos troupeaux, de nos trésors,
Pilleurs et ravisseurs avares,
En inondant ces tristes bords,
Ont été précédés des corps
De leurs Cosaques et Tartares,
Artisans de destruction,
D'horreur, de dévastation.
Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres et mon postillon.
Bientôt leur vaste multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude;
Tous leurs guerriers font un cordon.
Voilà notre camp qu'on assiége;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de son cortége.
Le Russe craint de ferrailler.
Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conseils
De ces gens à Thrason *) pareils,
Nous fit trouver dans la constance
Notre rempart, notre assurance
Et non dans de grands appareils.

(* Brave de Térence.

La

La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardoit la naissante aurore,
De nos yeux tout prêts à se clore,
Chassoit les pavots du sommeil.
Et Mars qui selon sa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ses champs périlleux,
Au lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtisans oiseux,
Qui dans la mollesse, à Versailles,
En étourdis de nos batailles
Se font les juges sourcilleux.
Une colline en batterie,
Monument de notre industrie,
Fut notre somptueux palais,
Et des javelles que sans frais
Amassoit une main guerrière,
Nous offroient leur douce litière :
La terre portoit notre faix,
Et des cieux l'immense carrière
De notre lit formoit le dais.
Là quinze jours, et plus encore,
Nous vîmes la naissante aurore

A sa toilette le matin
De vermillon hausser son teint,
Se parer de ses émeraudes,
De ses rubis, montés aux modes,
Qui de Paris vont à Berlin.
De même vers le crépuscule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, sans nous relâcher,
Assister au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite
Toutes les nuits fait sa visite.
Enfin par un heureux hasard,
Ou bien quel qu'en soit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moins d'un clin d'oeil se dissipe.
Où sont ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empestés du Phase,
Ou les cavernes du Caucase ?
Je n'apperçois plus d'ennemis.
Non, non, ils n'ont point de scrupule;
Ils vont fuyant vers la Vistule,
Pour cacher la honte et l'affront
Dont on a fait rougir leur front.
Qu'ils retournent dans leur repaire

Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance sanguinaire,
De tigres, d'ours, de lionceaux.
Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à présent d'imbécille
Ce Daun qu'il méprise et honnit,
Quoique du Saint Père bénit,
Laudon et sa troupe dorée,
Et ses guerriers et ses archers,
Se sont, une belle soirée,
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels sont les gestes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques
Qu'ont vus les champs silésiens
Des Russes et des Prussiens.
Mais tandis que ma Muse accorte
Très-succintement vous rapporte
Les prouesses de nos soldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde *) à l'aile prompte
Qui sans respirer vous raconte

*) Fausse nouvelle.

Ce qu'elle sait ou ne sait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles et des potentats.
Cette rapide renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le sage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée,
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun et Broglio sont battus. *)
C'est ainsi que le ciel se joue
De ce que l'homme croit prévoir;
Ce plan où se fondoit l'espoir
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon, sans s'arrêter,
Contre nous dut exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.
Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,
Qui, hurlant et jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une souris.

*) Cela étoit faux.

Gazette militaire.

Dans ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate,
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au moscovite Butturlin.
Il a pris un gros magasin
Et deux mille hommes à Koblin;
Mais, ce qui passe la croyance,
Et fâche la russe Excellence,
Ce sont cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.
Oh, que la guerre est impolie!
De plus, voici ce qu'on apprend :
Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Posnanie,
Par un bonheur tout aussi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple oursoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butturlin si rétif,
Cet ardent dévasteur de plaines

Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer ses peines.
Ainsi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne
Les maux que vous feroit Bellone
Sous la forme de Butturlin.
Pour éviter votre ruine,
Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliance à la sourdine
Avec madame la Famine;
Lorsque sur elle on peut compter,
Jusqu'aux ours tout peut se dompter.
Ah! puissent-ils dans la mer noire,
Tous ces fâcheux, tout d'un plein saut,
La tête en bas, le cul en haut,
S'abymer eux et leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz 1761.

EPITRE
AU
MARQUIS D'ARGENS.

ORGUEILLEUSE raison ! ce trait doit te confondre :
Que de maux inouis sur nous viennent de fondre !
L'oeil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux sans fin sur lui s'exercent;
Leurs efforts sont perdus, jamais ils ne le percent.
La campagne, Marquis, approchoit de sa fin,
On osoit se flatter d'un plus heureux destin;
Déjà disparoissoit l'immense multitude
De ce peuple cruel, né dans la servitude,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens,
Ravageoit nos cités et dévastoit nos champs.
Ils avoient fui, l'espoir commençoit à renaître,

Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même instant.
L'Autrichien caché, tapi dans ses montagnes,
Prémédite son coup, descend dans les campagnes.

Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,
Par des fossés profonds défendoit les remparts,
Dont Schweidnitz assuroit sa redoutable enceinte,
N'ont pu contre un assaut la préserver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux,
Elle tombe une nuit, presque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous pressent :
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaissent.
De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg,
On voit l'airain tonnant, et la flamme et le fer,
Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,

N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni
princes;
Tout l'État est en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, et je dois me venger?
Les projets des Césars, des Condés, des
Eugènes,
Dans cette extrémité sont des sciences vaines.
Il faudroit que le ciel, favorable à nos voeux,
Daignât manifester son bras miraculeux.
Nos moyens sont à bout, l'adresse et la
vaillance
Succombent sous le nombre et sous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.
Le sage doit prévoir; il le peut, direz-vous:
Des faits bien combinés lui tiennent lieu
d'augures,
Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.
La prudence, Marquis, est un fil incertain:
Il guide, égare, et cède au pouvoir du destin.
L'apparence souvent dément ce qu'elle indi-
que;
Ce qui paroît probable au fond est chiméri-
que.
Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flam-
beau

Se perd, en tâtonnant, l'oeil chargé d'un bandeau.
Le perfide métier que celui qui m'occupe!
En calculant mes pas je n'en suis pas moins dupe
Des caprices du sort et des événemens.
Je perds en vains projets de précieux momens.
Ma constance aux abois du fardeau qui m'excède,
D'un soin opiniâtre y veut porter remède;
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller?
Ah! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte;
Quand on n'a plus d'espoir le courage tarit,
Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.
Le fatal ascendant du sort qui m'enveloppe,
Infecte mes esprits d'un poison misantrope;
J'ai pris ma vie en haine et le jour en horreur:
Et lorsque la raison adoucit cette aigreur,
Qu'un intervalle heureux permet que je respire,

D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'instruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas! que d'alimens!
J'épanche en votre sein mes secrets sentimens.
Jamais l'ambition ni l'intérêt infame,
N'ont pu tenter mes sens, ni subjuguer mon ame;
Un sentiment plus grand, plus noble et généreux,
Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.
Mon coeur vous est connu; vous savez qu'il dédaigne
Les symboles pompeux d'un despote qui règne,
Que souvent entouré d'un appareil si vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.
Mais ma philosophie et mon indifférence
Ne vont point à souffrir l'injuste violence
De ce complot de rois, qui sans se rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteste la foiblesse;
Endurer un affront, cher Marquis, c'est bassesse:

De ce trône envié, tout prêt à succomber,
Je descendrois sans peine, et n'en veux pas tomber.
Peut-être qu'autrefois enchanté par l'histoire
J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux
Me remplit du désir de m'élever comme eux.
Mais bientôt redressé per la philosophie,
J'appris par ses conseils à réformer ma vie,
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,
Et mon esprit alors, par ce charme emporté,
Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avoit poursuivi sans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.
Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me disois : Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière,
Faut-il par tant de soins, de chagrins et d'ennuis,
De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms et notre cendre?

Ah ! s'il faut tout quitter au moment du
trépas,
A des soins superflus pourquoi perdre nos
pas ?
Terminons les travaux d'une vie importune :
Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la
fortune ?
Non, non, il faut choisir pour aller à sa fin
Une voie applanie, et le plus doux chemin :
Laissons aux conquérans entourés de ruines
Ces sentiers hérissés de ronces et d'épines.
Vaines illusions ! songe vague et flatteur !
Cessons de nous tromper pour vaincre la
douleur.
Esclave scrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug superbe et dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémissant ses honneurs abolis,
Tant d'États inondés d'avides ennemis,
Du danger renaissant l'intarissable source,
L'ennemi triomphant, le peuple sans ressource,
Et par tout le ravage et la destruction.
Patrie ! ô nom chéri ! dans ton affliction,
Mon coeur, mon triste coeur te voue et
sacrifie
Les restes languissans de ma funeste vie.

Loin de me consumer en soins infructueux,
Je m'élance aussitôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire;
Courons venger l'État, soulager sa misère;
Oublions tous nos soins pour ne penser qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui;
Il faut dans le torrent nâger malgré sa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir son attente.
Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce pesant fardeau vouloit me soulager,
Qu'avec plaisir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans besoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerois d'abord ma triste dignité!
Dans le sein du repos et de l'obscurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrète,
J'irois m'ensevelir au fond d'une retraite.
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain désir de gloire éprouvoit l'aiguillon;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel et traître,
L'abusoit de nouveau, lui qui l'a su connoître. . . . . .

Ah! vous verrez plutôt et le ciel et les flots
Confondus à l'instant rétablir le chaos.
Non, non, sans désirer dans cet heureux asile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverois un temple au Dieu de l'amitié;
Et saurois conserver l'unique bien du monde,
L'innocence du coeur, dans une paix profonde.
Là, soit que le destin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût résolu d'en abréger le cours,
D'un oeil indifférent que la raison éclaire,
Je verrois dans la mort la fin de ma misère;
Certain que de ce corps par les maux accablé
Le souffle qui l'anime à peine est exhalé,
Que cet instant rapide, en détruisant mon être,
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît naître.
Ainsi ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,

Seront également par une loi durable
Absorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen, le 8 Novembre 1761.

ÉPITRE

sur la méchanceté des hommes.

Je pensois autrefois, encor jeune et novice,
Étranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme est le meilleur de tous les animaux.
Il est bon, me disois-je, il a peu de défauts,
Il n'est point furieux, cruel, ingrat, ou traître,
Je le prenois enfin pour ce qu'il devoit être;
Et dans le fond du coeur j'étois bien convaincu
Qu'on rencontroit par tout l'honneur et la vertu.
Cette charmante erreur qu'enfantoit l'ignorance,
Se dissipa trop tôt; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,
Fit briller à mes yeux la triste vérité.

Je

Je cherchois des vertus et je trouvois des crimes.
Que de tours odieux, que d'infâmes maximes!
Menteurs, fourbes, fripons, fous, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas,
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fioit avec peine au rapport de ma vue.
Je confessois enfin, frappé de tant de maux,
Que malgré sa raison de tous les animaux
L'homme est le plus cruel, de tous le plus féroce.
Non, l'animal n'a point ce caractère atroce:
La faim le rend avide et non dissimulé;
Son courroux, s'il s'enflamme, est bientôt exhalé;
Mais l'homme étant vengé conserve encor sa haine.
Cependant cette race envers elle inhumaine,
Perverse, et si portée à la méchanceté,
Au milieu des horreurs et de l'iniquité,
Produisit quelquefois de ces ames divines,
Qui sans doute des cieux tirent leurs origines;

Esprits consolateurs des maux que nous souffrons,
Qui paroissent des dieux au milieu des démons.
Mais d'un présent si beau, si précieux, si rare,
La main de la nature en tout temps fut avare.
Le mal assurément domine ici partout,
Il est dans l'univers de l'un à l'autre bout,
On le trouve en autrui, trop souvent en soi-même.
Eh quoi! l'Être parfait, ce Dieu grand et suprême,
Fait-il également de sa divine main
Cet ange que j'honore et ce monstre inhumain?
Je m'arrête interdit, au bord de cet abyme,
Où se perd en sondant l'esprit le plus sublime.
Mes yeux respectueux de ces profonds secrets
Détournent aussitôt leurs regards indiscrets.
Il nous suffit ici, malheureux que nous sommes,
Tous les jours exposés aux trahisons des hommes,

D'apprendre en contemplant ce spectacle touchant,
Combien le coeur humain est perfide et méchant.
Il le paroît surtout quand libre de contrainte,
Du frein sacré des lois il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il ose les braver,
Du rang où la fortune a daigné l'élever.
De ces lieux éminens, à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour propre il écrase la terre.
C'est de là que des rois les folles passions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Je parus malgré moi sur le même théâtre:
Le hasard qui nous place ici-bas à son choix,
Voulut qu'un philosophe eût le sceptre des rois.
Mais le trône aussitôt me fit des adversaires;
Je les crus des héros, et c'étoient des corsaires.
Que ce récit apprenne aux peuples ignorans
Pour quels indignes Dieux a fumé leur encens.
Le bonheur autrefois, compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur et l'envie

Des rois ambitieux dont les sanglans complots
De mes voisins jaloux ont soulevé les flots;
De leurs bras réunis l'effort me persécute,
Leur haine a préparé leur triomphe et ma chute.
Dans la brûlante soif qu'ils ont de dominer
Il n'est rien de sacré qu'ils n'osent profaner,
Ni rien que n'ait atteint leur foudre vengeresse;
L'orgueil qui les possède augmentant leur ivresse,
Leur dépeint leurs forfaits sous les traits éclatans
Des dieux qui de l'Olympe écrasent les Titans.
Mais mon coeur en ce trouble, atteint d'un coup plus rude,
Éprouve de mon sang la noire ingratitude;
Des princes élevés et nourris dans mon sein
Ont tâché d'y plonger le poignard assassin.
Un lustre entier, témoin de ce sanglant ravage,
A vu renouveler le crime et mon outrage,
Et malgré tant d'assauts mon bras foible et tremblant
Soutenir sans secours ce trône chancelant.

Le seul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
Triomphateur des mers nous plaint et nous oublie.
Noeuds sacrés, mais noeuds vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illusions,
Nés de la politique et de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette source impure;
Vous éblouissez l'oeil qui ne sait pas prévoir,
Et trompez qui sur vous croit fonder son espoir.
Ces nobles sentimens et cette grandeur d'ame
Que la vertu nourrit et que l'honneur enflamme,
A l'esprit des traités n'ont pu s'associer;
L'intérêt y domine, et marche le premier.
Ses perfides conseils, son funeste artifice
Au coeur des souverains altèrent la justice;
Sous le nom de Minerve il fait connoître au roi
Comment en conscience il peut manquer de foi,
En mettant sa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phrase équivoque.

Dans cette affreuse école instruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir.
Les traités chez les grands sont le sceau des parjures.
Voilà d'autres amis témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,
Foibles consolateurs de nos malheurs passés;
Ils ont dressé d'avance un pompeux cénotaphe,
Décoré de nos noms, chargé d'une épitaphe,
Satisfaits de laisser au monde consterné
Un léger souvenir d'un peuple exterminé.
En souffrirons-nous moins? Pour guérir nos atteintes
Il faut de vrais secours, non de vaines complaintes,
Une mâle assistance, un vigoureux soutien,
Un ami qui partage et le mal et le bien.
Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête,
Qui tranquilles du port contemplez la tempête,
Qui sans tendre la main à ceux qui vont périr
Par les flots courroucés les laissez engloutir.
Vos coeurs à la pitié toujours inaccessibles,
Aux malheurs étrangers demeurent insensibles.

Le nom de l'amitié, pour moi saint et sacré,
Ne décorera point qui l'a déshonoré.
Je le refuse à vous, placés au rang suprême,
Dont l'amour concentré n'a d'objet que lui-même;
Je le refuse à toi barbare souverain,
Dont le coeur est de fer, les entrailles d'airain.
Mais qu'on m'apprenne ou bien qu'un de ces rois m'explique,
Sur quel principe absurde agit sa politique,
Et comment de sang froid il a pu regarder
Ce torrent orageux courant tout inonder,
Dévaster les États, en effacer la trace,
Qui s'approchant de lui d'assez près le menace
D'un sort non moins funeste et plus injurieux.
Ce n'étoit pas ainsi que pensoient nos aïeux,
Lorsque de Charles-Quint le sanglant héritage
A Philippe ou Joseph retomboit en partage;
A peine la discorde armoit ces héritiers,
A peine couvroient-ils les champs de leurs guerriers,
Que l'Europe agitée, attentive aux alarmes,
Par un effort soudain parut d'abord en armes,

Mesura ses secours, et par un juste choix
Rétablit l'équilibre et protégea les rois:
Si de la liberté sa main prit la défense,
Si sa prudence alors redressa la balance
Qu'un monarque puissant fait pencher à son gré,
Le mal étoit moins proche et moins désespéré
Que le danger présent dont l'aspect la menace.
Rien ne peut égaler la criminelle audace
De ce complot de rois monarques conjurés
Contre la liberté des Germains atterrés.
Le François à poids d'or achetant des complices,
Du nord et du couchant les deux Impératrices,
Cruels perturbateurs de ce triste univers,
Le partagent entre eux et préparent ses fers.
De ce corps monstrueux l'esprit est despotique;
Uni par l'artifice et par la politique.
C'est un feu dévorant qui veut tout consumer.
Si libre en ses efforts, on lui laisse opprimer
Un prince magnanime, ardent à se défendre,
Alors sans résistance osant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de ses projets,
Il réduira les rois au rang de ses sujets.

Voilà dans l'avenir ce que tout oeil peut lire.
Qui peut vous empêcher, Princes, de vous instruire?
Peuples trop amoureux de votre oisiveté *),
Assoupis dans les bras de la sécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes,
Laissez verser le sang et répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont au moins combattu;
Et puisqu'enfin l'Europe est stérile en vertu,
Puisque dans mes revers en vain je vous implore,
Puisque votre tendresse en regrets s'évapore,
En dédaignant l'effet de vos secours douteux,
Je fonde désormais mon espoir et mes voeux
Sur l'orient rempli d'enfans de la victoire,
Réservoir de héros, d'esprits nés pour la gloire.
J'y découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppressé, fléau de l'oppresseur:
Votre infidélité, ce détestable crime,

*) La Hollande.

N'a jamais pénétré dans les murs de Solime·*)
Voyez vers l'Hellespont ces puissans armemens;
Ces guerriers vont voler et remplir leur serment.
Qu'importe à ma raison et le rite et le culte
D'un ami généreux qui venge mon insulte?
Qu'on l'apprenne en dépit de tous mes envieux:
Qui daigne m'assister est chrétien à mes yeux,
Et cent fois plus chrétien qu'un ennemi barbare,
De trésors et d'États usurpateur avare.
De la religion et l'esprit et la loi
Consiste dans les moeurs et non pas dans la foi,
Celui qui veut ma perte est le seul infidelle.
Ah! laissons tonner Rome et frémir le faux zèle;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indiscret,
Maudisse absurdement Platon ou Mahomet?
Jadis le fanatisme, en allumant la guerre,
Pour de vains argumens a saccagé la terre:

*) On espéroit le secours des Turcs: ils avoient fait avancer des troupes à Belgrad; mais la mort de l'Impératrice de Russie rendit vaines ces démonstrations.

De nos jours ce prétexte aux regards pénétrans
N'est plus qu'un masque usé des fureurs des tyrans.
Vous, rapides vainqueurs, vous braves janissaires,
Accourez, combattez, frappez nos adversaires:
Aux champs de la victoire allez vous signaler;
Vos pâles ennemis commencent à trembler.
Puissent-ils à vos pieds expier leurs parjures,
Puisse notre triomphe effacer nos injures,
Puisse un noble dessein, d'un bon succès suivi,
Rendre aux lois du croissant le Danube asservi!
Accourez immoler d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Asie.
De ces climats lointains va sortir le vengeur,
De la Prusse aux abois heureux libérateur;
Le trône des Sultans, aux ennemis terrible,
A produit un héros dont le coeur est sensible:
Digne de ses aïeux et du sang ottoman,
Je vois revivre en lui l'esprit de Soliman;
Il va, noble héritier de ce puissant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du nord consterné presser en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.

Mais vers ces grands travaux qu'il est près
d'entreprendre,
Ces combats que pour nous son courage va
rendre,
N'est-ce que l'amitié qui dirige ses pas?
Comment peut-on s'aimer ne se connoissant
pas?

Scrutateurs indiscrets d'une vertu bornée,
Respectons d'un héros la course fortunée,
Dont les secours réels donnés comme promis
Traverseront les voeux de tous nos ennemis.

Si d'un oeil pénétrant il a prévu les suites
Qu'aura l'ambition sans frein et sans limites
De deux puissans voisins accrus par nos débris,
Si pour tant de hasards il se propose un prix,
En cueillerons-nous moins, forts de son assi-
stance,
Les fruits de ses secours et ceux de sa vail-
lance?
Ah! soyons dans ces temps si souillés d'attentats
Reconnoissans outrés, plutôt qu'amis ingrats.

Voilà le sort des grands qui gouvernent
le monde:
Des chagrins, des revers, une douleur pro-
fonde,

Des piéges, des dangers, des ennemis cruels,
Des soins pour des ingrats, des soucis éternels;
Et si se consumant en des travaux utiles,
Le destin les traverse, on les croit malhabiles.
Aux malheurs, aux hasards plus que d'autres soumis,
Ils ont des envieux et point de vrais amis.
Si je m'en étois cru, j'aurois cent fois moi-même
Arraché de mon front ce fatal diadème.
Le trône est un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne est faste et vanité;
L'honneur et le devoir forcent à le défendre.
S'il est de la grandeur de savoir en descendre,
C'est un opprobre affreux de s'en laisser chasser;
Et puisque le destin a daigné m'y placer,
Je ne veux, quels que soient les malheurs que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en esclave.
Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché,
Le vulgaire le croit sous la pourpre caché;
Mais le vulgaire enfin juge sans connoissance,
Prend pour réalité ce qui n'est qu'apparence.

Pour moi qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Dans ces divers états mon coeur vide a trouvé
Qu'au milieu de ces maux le seul bien véritable,
Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs préférable,
Seul bien étroitement à la vertu lié,
C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié.
Ah ! je l'ai possédée une fois en ma vie
Dans le sein d'une soeur que la mort m'a ravie.
Amitié, don du ciel, seul et souverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, son tombeau fut le tien.

A Strehlen le 11 Novembre 1761.

LE STOÏCIEN.

O MORTELS mécontens ! ô raisonneurs coupables !
De vous-mêmes, des dieux ennemis implacables,

Des

Des moindres accidens consternés, accablés,
Toujours séditieux, incertains et troublés,
Sous vos palais dorés, ou sous vos toîts de chaume,
Du bonheur fugitif embrassant le fantôme,
De son image en vain vous occupant toujours,
En soins infructueux vous consumez vos jours:
Écartez ces brouillards et laissez vous instruire.
La nature ici-bas vous plaça sous l'empire
Des songes, des erreurs et des illusions:
Votre bonheur dépend de vos opinions.
Vos désirs insensés, guidés par l'ignorance,
Ont pris pour le vrai bien sa trompeuse apparence;
Étrangers en vos coeurs vous ne sûtes jamais
Ce qui vous faisoit craindre, ou former des souhaits.
Le fol enchantement, l'ivresse de la vie
Retient vos yeux distraits sur sa superficie.
Ah! pouvez-vous, mortels, toujours vous ignorer?
Dans l'abyme de l'homme il faut vous éclairer.
Vous êtes composés d'esprit et de matière:
L'un pense et vous conduit, l'autre n'est que poussière.

Cette ame, souveraine et maîtresse du corps,
Fait à sa volonté mouvoir tous ses ressorts:
Des présens que du ciel a reçus l'homme injuste,
Sans en excepter un, l'ame est le plus auguste;
Elle doit occuper chez vous le premier rang.
Sacrifiez-lui donc cette chair et ce sang;
Cela ne suffit point, tâchez de la connoître,
Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être.
L'homme est-il pour lui seul dans l'univers jeté?
Ou tient-il aux liens de la société?
Nos désastres égaux, nos communes misères
Hélas! prouvent assez que nous sommes des frères,
Et que par nos secours adoucissant nos maux,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.
D'un si noble désir entretenez la flamme.
Placez dans la vertu le bonheur de votre ame:
C'est le souverain bien, vous pouvez le trouver;
Mais en le possédant, il le faut conserver.
Lorsqu'un esprit docile aux lois de la nature
A la vertu qu'il aime obéit sans murmure,

Il trouve, chaque fois qu'il rentre dans son coeur,
Au temple des vertus l'asile du bonheur.
L'ame en faisant le bien peut donc se rendre heureuse :
La moins intéressée est la plus vertueuse ;
Elle immole au public sans peine et sans regret
Ses travaux et sa vie et son propre intérêt,
Et sur tous ses défauts rigide et vigilante,
Dompte des passions la révolte naissante.
Le sage est doux, humain, sensible et généreux ;
Il connoît des mortels l'égarement affreux ;
Pour eux juge indulgent, il est pour lui sévère.
L'absinthe à votre goût est âpre et trop amère ;
Vos cris sont vains, son suc n'en est point radouci :
Tolérez les méchans, puisqu'ils sont faits ainsi.
Qu'importe si la main d'un ingrat, d'un perfide
Ose attenter sur vous, le prendrez-vous pour guide ?
Son crime et sa noirceur vous le font détester ;
Mais votre emportement est près de l'imiter.

Songez qu'en votre coeur le ciel mit la clémence,
Pour surmonter la haine et pardonner l'offense.
Cette aimable vertu, sans fruit pour vos amis,
Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis,
Qu'envers des scélérats, des traîtres, des parjures.
Certain passant, dit-on, éclatant en injures,
Étendu sur le bord du plus clair des ruisseaux,
De fange et de limon voulut souiller ses eaux;
Mais son paisible cours en poursuivant sa pente,
Augmenta la clarté de son eau transparente.
Varus au désespoir paroît s'abandonner:
D'où provient sa douleur? il faut l'examiner:
La gloire le possède, il s'emporte, il s'enflamme
De ce qu'un inconnu dans ses discours le blâme.
Ami, sois en repos, écoute la raison;
Sois docile à sa voix et souple à sa leçon.
Quel est l'objet fâcheux dont l'aspect te dérange?
Quels sont ces vains propos de blâme ou de louange?

J'entends de quelques sons l'ébranlement
léger,
Des mots articulés, et dissipés dans l'air.
Quelle immortalité te peut donner la gloire?
Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire,
Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,
De ton nom, de toi seul, à jamais occupé.
Approche, et ton erreur va d'abord dispa-
roître.
Pendant l'éternité qui précéda ton être,
Dis-moi, fus-tu sensible à ce qu'on dît de toi,
Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi?
Si de tous leurs discours tu n'eus aucune idée,
De quelle rage enfin ton ame possédée,
Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort
Le monde, en te jugeant, aura raison ou tort?
Lorsque la froide mort étend sur nous ses
ailes,
Du feu qui nous anime éteint les étincelles,
Nous couche dans la tombe à jamais étendus,
Dès ce moment pour nous tout l'univers n'est
plus:
Dans cette sombre nuit que le vulgaire ab-
horre,
Aucun ne sentira le ver qui le dévore.

Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,
Qui pensoient se placer sur le trône des Dieux,
Qui de tout l'univers se disputoient l'empire,
Acharnés à se perdre, ardens à se détruire,
Ces fiers compétiteurs, et Pompée et César,
Lépide, Antoine, Auguste, enfin Charle et le Czar,
De toutes leurs fureurs, leurs combats et leurs haines
Ont à peine laissé quelques images vaines;
Leurs chagrins sont perdus, ainsi que leurs travaux,
Et leur ambition se borne à leurs tombeaux.
Leur exemple suffit, leur sort devroit nous dire
Que le héros, la gloire, et qu'enfin tout expire.

O gloire, ambition, richesses, dignité!
Images du bonheur, tout n'est que vanité:
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,
C'est un éclair qui passe, il n'a rien de solide.

Ainsi qu'en dissolvant des êtres composés,
Pour un but différent tous corps organisés,
La nature s'en sert, et par eux renouvelle
De ses productions l'abondance éternelle,

Et de la pourriture et du sein des tombeaux
Produit, et rend la vie à des êtres nouveaux;
Ainsi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,
Sans fin d'événemens pousse et produit la foule;
Son cours impétueux, fécond en changemens,
S'en sert même à fixer les saisons et les ans.
Il enfante, il détruit, il élève, il abaisse;
A varier le monde il s'occupe sans cesse;
Amenant le présent, effaçant le passé,
Il est toujours mobile et n'est jamais lassé.
Et je murmurerois, et je serois rebelle
A la loi générale, immuable, éternelle?
Et je m'emporterois contre l'événement
Qui sourd à tous mes cris n'a point de sentiment?
Tes efforts sont perdus, ame dure et rétive:
Ce qui doit arriver également arrive;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprens à te soumettre à la nécessité.
Notre course ici-bas est courte et passagère;
Nous traversons en hâte une terre étrangère,

Où rien ne nous est propre, où tout a dû
rester;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
Déjà nos successeurs demandent notre place,
Nos pères l'occupoient, et le temps nous en
chasse.
Ah! ne pouvons-nous pas, modérés et discrets,
Posséder sans orgueil et perdre sans regrets
Les biens qu'on nous prêta dans cet instant
de vie?
Ces méprisables biens, objets de tant
d'envie,
De nos voeux insensés l'espoir et le fléau,
Ont la légéreté qu'a le vol d'un oiseau;
Tandis qu'on le contemple, il échappe à la
vue,
Et prend en fendant l'air une route inconnue.
Les désastres fameux peints dans l'antiquité
Se répètent aux yeux de la postérité;
Si le nom des acteurs, si la scène diffère,
L'action est la même et frappe le vulgaire.
Lorsque la faction qui déchiroit les grands
Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans,
L'un Cajus Marius, par la guerre civile
Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile,

Par un préteur cruel rebuté de ces lieux,
Sans trouver un abri contre ses envieux,
Ressentant de Sylla la haine vengeresse,
Courbé par les revers, mais rempli de noblesse,
Répondit au préteur : appaise enfin tes cris,
Viens repaître tes yeux, vois Marius assis
Sur les débris fumans de Carthage détruite.
Les grands et les États ont des bornes prescrites,
Ils ont un temps pour croître et pour se maintenir;
Mais tout ce qui commence étoit fait pour finir.
J'ai connu Charles sept, j'ai vu le vieil Auguste,
J'ai vu le fameux Czar, grand prince, mais injuste;
Ils se consumoient tous en projets superflus;
Je n'ai fait que passer, ils n'étoient déjà plus.
Où sont les compagnons de mon adolescence?
Où sont ces chers parens auteurs de ma naissance?
Ce frère qui n'est plus, et vous, ô tendre soeur!
Vous qui ne respirez que dans ce triste coeur?

Que dis-je, où sont enfin ces familles entières,
Ces générations anciennes et dernières ?
Ah! tout fut moissonné par la faux du trépas.
Examinez le sort des plus puissans États,
Les Perses et les Grecs, et Rome après Carthage ;
Leur éclat un instant précéda leur naufrage ;
Colosses redoutés, par l'âge ils ont péri,
Ne laissant qu'un vain nom couvert de leurs débris.
Et vous, toujours rebelle aux lois de la nature,
A l'indocilité vous joignez le murmure ;
Indifférent au bien et trop sensible au mal,
Vous voulez vous soustraire au destin général.
Goûtez, goûtez plutôt, supprimant votre plainte,
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte ;
Il vous fut accordé, mais court, mais passager,
Et jamais pur ; le mal a dû s'y mélanger.
Mais vous me répondez : je vis, je suis sensible,
Mon corps à la douleur n'est point inaccessible,
Je sais qu'il faut souffrir le mal et le trépas ;
Votre nécessité ne me console pas.

Quoi ! vous ne voyez point qu'ici-bas la souffrance
N'épargne ni vertu, ni pouvoir, ni naissance,
Atteint un criminel ainsi qu'un innocent?
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt.
Tout ce que la vertu partage avec le crime,
N'est un mal qu'à l'égard d'un coeur pusillanime.
A quoi sert la constance et l'intrépidité,
Si ce n'est pour braver les coups d'adversité ?
Dès que le mal est long, il devient supportable;
S'il est court, il finit, il est plus tolérable.
Votre corps en effet en peut être abattu,
Mais il ne peut blesser l'honneur, ni la vertu.
Si le temps vous guérit, si tandis qu'il s'envole,
En essuyant vos pleurs enfin il vous console,
Il conviendroit au sage éclairé par Zénon
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de sa raison.
Vos tourmens, vos soucis sont souvent des chimères,
Préjugés appuyés des erreurs populaires,
Que de l'esprit d'un sage il faut déraciner.

Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner ?
La terre à mes regards est un amas de boue
Dont la vicissitude insolemment se joue,
Le monde à peine un point du tout illimité,
Et nos jours un clin-d'oeil envers l'éternité.
L'instant présent s'enfuit, il vient de disparoître,
Le passé n'est plus rien, et l'avenir doit naître ;
Et dans ce tourbillon notre esprit inconstant,
A peine sûr de vivre un court et prompt instant,
D'un désir altéré d'heureuses destinées,
Enchaîne dans ses voeux un nombreux cours d'années.
Quel mélange étonnant de gaieté, de soupirs,
De transports, de regrets, de dégoûts, de désirs !
Ce contraste éternel au désordre vous livre ;
Détestant votre sort vous désirez de vivre.
Décidez-vous enfin : fatigué de vos jours,
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours ?

Sortez de cette terre en maux inépuisable,
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.
Qu'est l'homme en ce séjour frivole et décevant?
C'est une ame qui traîne un cadavre vivant;
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,
Et qui sans réfléchir végette sans système.
D'un regard intrépide envisagez la mort:
C'est notre seul asile et notre dernier port;
Chaque jour nous la montre, et pourroit nous apprendre
Que tout homme lui doit le tribut de sa cendre.
Lorsque le doux sommeil nous couvrant de pavots,
Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux maux,
Privée entre ses bras des sens de la pensée,
L'ame éprouve la mort tant qu'elle est éclipsée,
Et le corps se dissipe et s'accroît tous les jours:
D'atomes étrangers le nombre et le concours
Répare en alimens la force qui s'altère;
Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre mère.

L'invisible progrès de tant de changemens
Forme un être nouveau par le secours des ans;
S'il subsiste et s'il vit par sa métamorphose,
Du trépas dans son sein rien n'affoiblit la cause;
La mort nous attend tous près de son étendard,
L'un y vole à la hâte et l'autre y va plus tard.
Ainsi que les ruisseaux et les grandes rivières,
Par des canaux divers se creusant leurs carrières,
D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,
Vont se précipiter au sein de l'océan;
De leurs flots confondus le tribut le ranime
Dans son immensité leur nom et tout s'abyme.
Esprit séditieux! spectateur plein d'orgueil!
Entouré de débris, assis sur un écueil,
Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples
De la destruction t'offrit les grands exemples,
Apprens à te soumettre, à respecter ton sort.
La vie étoit pour toi l'école de la mort.
Si ce souffle inconnu qui t'anime et qui pense,
Souffre du changement et sent la décadence,
Si lorsque tu péris un même coup l'éteint,
Après cet attentat qu'est-ce donc que l'on craint?

La mort à la douleur te rend inaccessible;
Tes organes détruits, ton corps est insensible.
Mais si ce même esprit, par un bienfait des Dieux,
Triomphant du trépas te survit dans les cieux;
Cesse de t'alarmer, ton coeur n'a rien à craindre:
Bénis plutôt le ciel et rougis de te plaindre.
Dieu, l'être seul parfait, est débonnaire et doux;
Son immense bonté s'oppose à son courroux;
Nous, foibles vermisseaux, qui rampons sur la terre,
N'attirons point sur nous les éclats du tonnerre.
L'homme ici-bas tremblant, de dangers effrayé,
Est à ses yeux divins un objet de pitié,
Et devient par sa mort un objet de clémence.
En ce Dieu bienfaisant place ta confiance,
Et sûr de son secours au jour de ton trépas,
Va, plein d'un doux espoir, te jeter dans ses bras.

A Strehlen, ce 15 de Novembre 1761.